

162



36
H. - V.

celiore. appartient a C. le fuyus fille.

LA VIE

DE SAINTE

THERESE

LA VIE

DE SAINT

THERÈSE

8-6-1597

LA VIE
DE SAINTE
THERESE,

E'CRITE PAR ELLE-MESME
EN ESPAGNOL,

Par le commandement de son Confesseur.

TRADVITE NOUVELLEMENT

Par le Sieur PERSONNE



B. 10

A PARIS,

Chez FREDERIC LEONARD, rue
S. Jacques, à l'Escu de Venise.

M. DC. LXVIII.

Avec Privilege & Approbation.

L A V I E

DE SAINTE

THERESE

ECRITTE PAR ELLE-MESME

EN ESPAGNOL

Par le Commandeur de son Ordre

TRADUITE NOUVELLEMENT

Par le Sr. P. P. P.



* P. 10 *



A PARIS,

Chez E. B. L. L. L. L.

à l'Égalité de la rue de la Harpe.

M. DC LXXVII.

Paris chez les Libraires.



A TRES-ILLVSTRE
PRINCE DE L'EGLISE

MESSIRE
GILBERT

DE VENY
D'ARBOVZE,
EVESQVE DE
CLERMONT.



ONSEIGNEVR,

*La veneration que vostre Piete
té vous donne pour toutes les cho-
ses Saintes, me persuade que vous*

EPISTRE.

receurez avec une estime extraordinaire, un ouvrage tout remply de l'esprit de Dieu, où la Grace fait si viuement sentir ses impressions les plus secrettes. Il suffiroit pour vous en faire conceuoir une haute idée, de dire que c'est la vie d'une Sainte que la Prouidence a fait naistre pour r'animer la Foy des Chrestiens, & pour dissiper la corruption du relâchement par l'efficace d'une doctrine que trois Souuerains Pontifes ont appellée vne doctrine celeste. Car le plus souuent ce n'estoit pas elle qui pensoit les choses qu'elle escriuoit, ou qui escriuoit les choses qu'elle pensoit, c'estoit le S. Esprit qui pensoit en elle, & qui escriuoit par elle, puis que l'Euesque de Carassone le dit ainsi dans le Discours qu'il a

EPISTRE.

*fait de la Vie de cette Ste, qu'elle a
 souuēt trouuē des choses écrites de sa
 propre lettre, qui ne l'estoient pas de
 sa propre main. Cependant quelque
 considerable que soit cet ouurage, par
 le nom de cette grande Ste, & peut-
 estre par le succez de mon Art, ie ne
 pense pas qu'en vous le consacrant,
 Monseigneur, ie puisse aucunement
 releuer l'éclat que vous dōne la No-
 blesse de vostre sang, l'eminēce de vo-
 stre vertu, & l'excellence de vostre
 genie. Il est vray que si ie ne puis
 rien adiouster à vostre gloire, du
 moins ne seroit-il pas hors de mon
 pouuoir d'en parler, & que cēt
 hommage que ie vous rends, me
 seroit vne occasion favorable pour
 publier tant de qualitez excellen-
 tes qui vous ont fait meriter de
 receuoir vne des plus grandes di-*

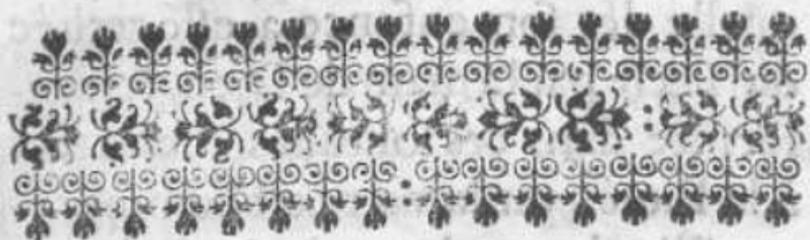
EPISTRE.

gnitez de l'Eglise, de la main
d'une des plus sages, & des plus
pieuses Reynes du Monde. Mais
ie me contente de les admirer dans
ces entretiens que vous me per-
mettez quelquesfois d'auoir avec
vous, Monseigneur, ou la beau-
té de vostre esprit fait briller ses
plus viues lumieres, ou la pureté
de vostre ame découure ses plus
beaux sentimens, & où ie vous
renouuelle tousiours les protesta-
tions inuiolables que i'ay faites
d'estre eternellement avec vn zele
respectueux,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur,

PERSONNE.



PREFACE.



E m'efforcerois inutilement de rendre mon ouvrage plus recommandable par vne longue exageration de la diligence que i'y ay apportée : Le Lecteur iugera bien-tost des difficultez que i'ay rencontrées dans vn traual , où la sainteté de la matiere demande vne attention si serieuse , & ou d'ailleurs l'obligation d'estre fidele s'accorde si peu avec celle d'estre elegant. Il me suffira de releuer ma Traduction par l'excellence de son sujet ; & de la loüange de mon Original , ie tireray celle de ma copie. Je diray donc seulement que voicy la vie d'vne Sainte , la

P R E F A C E.

quelle dès son enfance a esté retirée
 du siècle par la main de Dieu, & ren-
 fermée dans ces solitudes consacrées
 à la Pieté, ou la vertu est comme re-
 cueillie de tous les endroits de la ter-
 re; dans ces Ecoles diuines où l'on é-
 tudie le salut & la felicité eternelle
 par le mépris des biens passagers; où
 la douleur tient lieu de volupté, & où
 l'esperance des biens à venir passe
 pour meilleure que la possession de
 toutes les richesses presentes. C'est là
 que Dieu l'a remplie des lumieres
 qu'il répand dans les cœurs à qui il
 parle : Ses profondes retraites ont
 esté comme ces parties secretes de
 la terre où se forment les diamans :
 Sa vertu a esté comme vne eau vi-
 ue qui jaillie d'autant plus haut,
 qu'elle est plus estroittement resser-
 rée : Son humilité estoit vne ombre
 qui éclaire aussi loin que le Soleil, &
 vn fonds obscur derriere vne glace
 pure dont la reflexion est éclatante.
 Car si l'Esprit de la Penitence l'a

P R E F A C E.

renduë retirée, celuy de la Charité l'a renduë actiue : Elle a eu de l'Austerité pour elle, & du zele pour le prochain: Elle n'a paru dans le Monde que pour empescher les autres de s'y engager, & elle n'a marché parmy les precipices que pour nous en retirer.

Mais il faut l'entendre parler elle-mesme de son zele, ou plustost il faut que le Sainct Esprit nous represente luy-mesme les flames dont il l'a embrazée. Quelquefois, disoit-elle, ie suis transportée & enflamée d'un zele si vehement pour la gloire de Dieu, que ie voudrois estre comme toute déchirée, toute écartelée, & toute brisée pour l'amour de luy : & ce transport est si violent, que ie feche sur mes pieds, & suis comme mourante: Je m'écrie avec des élancements étranges, & comme dans vne sainte furie, appellant Dieu à mon secours, me tourmentant sans cesse & de tous costez, & ne pouuant du tout demeurer en place. Cependant cette

P R E F A C E.

peine toute terrible & toute violente qu'elle est, neantmoins est si douce & si agreable, que l'ame n'en voudroit jamais estre déliurée : Elle vient sans que vous y pensiez; & alors il me semble que la violence qu'elle souffre ne luy viēt que du dégoust qu'elle a de la vie, & de l'apprehension de viure davantage : car le seul remede à ce mal ce seroit la mort par laquelle on voit Dieu, & elle ne sçait comment faire pour mourir; de sorte qu'elle trouue que sa peine est la seule qui n'a point de remede : ce qui la tourmente si viuement, qu'elle ne s'en consoleroit jamais si Nostre Seigneur n'y remedioit par quelque rauissement inespéré qui dissipe tout d'un coup tous ces mouuemens impetueux, qui la met dans vne tranquillité parfaite, & qui luy cause mesme quelquefois ce comble de satisfaction & de joye, qu'elle voit, ou entend quelque chose de ce qu'elle desiroit de voir ou d'entendre. Quelquefois ces peines me saisissent

P R E F A C E.

avec cette violence, estant causées par vn desir ardent de seruir Dieu, & par vne douleur extrême de ne le pouuoir faire, & de luy estre si peu vtile. Ce qui m'arriue encore en vn instant sans que i'aye medité auparauant sur aucune chose semblable. Et cela, comme ie dis, me transporte, & pour dire ainsi, me bouleuerse de telle façon, que ie ne sçay ny ce que ie suis, ny ce que ie fais, ny d'où me vient l'effort que ie souffre. Seulement il me semble alors que ie voudrois crier bien haut, & faire entendre ma voix par toute la terre pour persuader les hommes de la vanité des choses de cette vie, & de la solidité des biens que Dieu nous prepare en l'autre : & il me semble qu'aussi-tost ie ressens vne nouvelle peine & vne nouvelle douleur de ne pouuoir seruir Dieu d'vne maniere plus excellēte en souffrant le martyre pour le salut des ames: ce qui est cause que ie m'afflige d'en estre empeschée par ma condition, & d'estre ainsi arre-

P R E F A C E.

ftée par les liens de la closture à laquelle mon estat m'oblige: Car si ie n'estois point retenuë par cette consideration si puissante, i'irois chercher la mort par tout le monde, & ie ferois des choses inouïes pour la gloire de Dieu. Ainsi ie veux ce que ie ne puis; & c'est ce qui redouble ma peine: mais la paix de l'ame, & la joye interieure que Dieu me donne sur la fin, sont les fruiçts de cette peine.

O heureux Religieux du Carmel, qui estes les enfans d'une telle Mere! Mais ô heureuse Sainte qui estes Mere de tels Enfans, qui s'entretiennent par une ferueur tousiours agissante dans une Obseruance exacte de leurs Regles Primitiues, qui conseruent tousiours cet esprit d'union, que S. Paul appelle *la Semence de Dieu*: Enfin qui sont de viuantès images de I E S U S - C H R I S T, si differentes de tant d'autres Images toutes defigurées, lesquelles ne sont plus que de foibles restes de sa ressemblance,

P R E F A C E.

& que de tristes debris d'un vaisseau dans qui son esprit a fait naufrage.

T A B L E
D E S
C H A P I T R E S.

Chap. I. De la parole des hommes de
Chap. II. De quelle manière elle peut
Chap. III. De la parole des hommes de
Chap. IV. De la parole des hommes de
Chap. V. De la parole des hommes de
Chap. VI. De la parole des hommes de
Chap. VII. De la parole des hommes de
Chap. VIII. De la parole des hommes de
Chap. IX. De la parole des hommes de
Chap. X. De la parole des hommes de
Chap. XI. De la parole des hommes de
Chap. XII. De la parole des hommes de
Chap. XIII. De la parole des hommes de
Chap. XIV. De la parole des hommes de
Chap. XV. De la parole des hommes de
Chap. XVI. De la parole des hommes de
Chap. XVII. De la parole des hommes de
Chap. XVIII. De la parole des hommes de
Chap. XIX. De la parole des hommes de
Chap. XX. De la parole des hommes de
Chap. XXI. De la parole des hommes de
Chap. XXII. De la parole des hommes de
Chap. XXIII. De la parole des hommes de
Chap. XXIV. De la parole des hommes de
Chap. XXV. De la parole des hommes de
Chap. XXVI. De la parole des hommes de
Chap. XXVII. De la parole des hommes de
Chap. XXVIII. De la parole des hommes de
Chap. XXIX. De la parole des hommes de
Chap. XXX. De la parole des hommes de



T A B L E
D E S
C H A P I T R E S.

- Chap. I. **E**lle parle des sentimens de pieté que Dieu luy donna dès son enfance, & elle fait voir combien la vertu & le bon exemple de nos parens, nous seruent à nous porter au bien. page 4
- Chap. II. De qu'elle maniere elle perdit ces saintes dispositions que Dieu luy auoit données à la vertu : Qu'un seul defect tres-leger qu'elle imita dans sa mere, luy causa cette perte : Combien il importe que les enfans ne conuersent qu'avec des personnes tres-vertueuses. II
- Cap. III. Que ses bons desirs se réueil-lerent par le bon exemple qu'elle retrouua dans un Monastere ; & que

T A B L E

- Dieu se seruit d'une Religieuse , pour luy faire connoistre ses égaremens. 21*
- Chap. IV. Comme Nostre-Seigneur luy donna la force de se vaincre , pour prendre le saint habit de Religion. 28*
- Chap. V. Elle dit que Dieu luy enuoya beaucoup de maladies , pour l'éprouver au commencement ; & qu'après cette épreuve , il luy fit beaucoup de faveurs. 32*
- Chap. VI. Elle continuë le recit de ses maladies ; Elle dit combien elles furent grandes , & combien fut plus grande encore la patience que Nostre-Seigneur luy donna ; Elle fait voir cependant par une chose qui luy arriua au lieu où on l'auoit menée pour sa guerison , comme Dieu tire les biens des maux ; & puis elle reprend encore ce mesme recit de ses maladies. 42*
- Chap. VII. Elle parle des grandes obligations qu'elle eût à Nostre-Seigneur , de la patience qu'il luy donna dans des souffrances si extraordinaires ; & de la conformité qu'elle eut toujors à sa volonté. Elle dit que dans toutes ses peines S. Ioseph fut son Mediateur & son Protecteur auprès de Dieu ; Et qu'elle receut toujors beaucoup de graces par l'intercession de ce grand Saint. 53*

Table

Chap. VIII. Elle dit qu'après sa guérison, elle perdit les graces que Dieu luy auoit faites jusques alors : Quelle fut la cause de cette perte ; & quel fut le dérèglement de sa vie. 62

Chap. IX. Elle fait voir par son expérience, les auantages qui se trouuent dans l'Oraison ; qu'elle est un moyen pour conseruer les biens de l'ame, & un remede pour les recouurer lors que l'on les a perdus. Elle se sert de ces motifs pour y exhorter tout le monde : Et ajoûte, que quand mesmes on ne persueuereroit pas dans cét exercice, on ne laisseroit pas d'en ressentir de tres-grands biens. 96

Chap. X. Elle raconte de quelle maniere Dieu commença de réueiller son ame, & de la remettre dans le bon chemin. De là elle passe à declarer les faueurs particulieres qu'elle recent de luy en l'Oraison : & fait voir combien il nous importe de connoistre les graces qu'il nous fait. 109

Chap. XI. Elle montre par vne comparaison, qu'il y a en l'Oraison quatre degrez, dont elle explique icy le premier d'une maniere tres-tile & tres-consolante, pour les personnes qui commencent, & qui ne goustent point encore

des Chapitres.

La douceur de l'Oraison. 107

Chap. XII. Elle continuë d'expliquer ce premier degré d'Oraison, d'une façon tres-relevée & tres-importante. 118

Chap. XIII. Elle commence à expliquer le second degré d'Oraison. Elle montre qu'il consiste à recevoir des graces extraordinaires, & à sentir des choses surnaturelles. 122

Chap. XIV. Elle continuë d'expliquer ce que c'est que cette Oraison de quietude, & donne quelques avis tres-necessaires pour s'y bien conduire. 126

Chap. XV. Du troisiéme degré d'Oraison. Ce que peut une ame qui est arriuée jusques à ce degré : Les graces éminentes qu'elle reçoit ; Et les excellens effets que ces graces produisent en elle. 133

Chap. XVI. Du quatriéme degré d'Oraison. L'excellence & la sublime dignité d'une ame que Dieu éleve à cet estat : Et les effets admirables qu'elle en ressent. 143

Chap. XVII. De la Difference qu'il y a entre l'union & le ravissement. Ce que c'est que le ravissement ; les effets qu'il opere dans l'ame ; & les grands biens qu'elle en reçoit. 152

Chap. XVIII. Que l'humanité sainte de Jesus-Christ Nostre-Seigneur, est un

DES CHAPITRES

*moyen tres-seur & tres-considerable pour
arriver à la plus sublime contempla-
tion.* 159

Chap. XIX. *Elle reprend le discours de
sa vie, & raconte par quels moyens elle
deuint plus parfaite.* 163

Chap. XX. *Que depuis qu'elle eut com-
mencé à suivre les avis de ce dernier
Confesseur, elle commença beaucoup à
s'avancer dans la perfection; & que de-
puis que par son conseil elle se fut reso-
lue de refuser toutes ces faueurs particu-
lières qu'elle receuoit auparauant en l'O-
raison, Dieu luy en fit encore de plus
grandes, & luy en fit tousiours d'au-
tant plus, qu'elle en refusa tousiours da-
uantage.* 181

Chap. XXI. *De quelle maniere Dieu
parle à vne ame dans l'Oraison. Elle
rapporte quelques especes d'illusions qui
peuvent arriver en cette rencontre; &
donne les moyens de les connoistre, &
de les éviter.* 188.

Chap. XXII. *Elle dit qu'elle fut long-
temps en doute de quel esprit luy venoient
les choses qui luy arrivoient en l'Oraison;
mais qu'à la fin elle fut déliurée de ce
doute qui la tourmentoit si fort; Elle fait
voir qu'une ame fidele, & qui aime*

T A B L E

- Dieu , ne doit point craindre d'estre trompée.* 195
- Chap. XXIII. *Elle continuë encore de montrer qu'une ame qui ayme Dieu , ne doit rien craindre ; & elle apporte les raisons qui l'asseuroient que c'estoit l'Esprit de Dieu qui luy parloit.* 204
- Chap. XXIV. *Elle dit que Nostre-Seigneur instruit encore l'ame d'une maniere admirable , luy faisant connoistre parfaitement sa volonteé , sans s'exprimer à elle par la parole. Elle rapporte une vision qu'elle eut ; Elle montre que cette vision estoit veritable , & que c'estoit une grace de Nostre-Seigneur toute particuliere.* 212
- Chap. XXV. *Elle continuë la mesme matiere ; Et après s'estre quelque-temps écritee sur le peu de vertu des Religieux à qui Dieu a fait tant de graces , elle deplore la mort du Pere Pierre d'Alcantara.* 221
- Chap. XXVI. *La sainte continuë à parler des graces extraordinaires qu'elle a receües de Dieu ; De quelle maniere il luy apparut la premiere fois ; Les grands biens qu'elle en ressentit ; Et par quelle marque on peut connoistre cette vision.* 227
- Chap. XXVII. *Suite du mesme discours. De quelques graces extraordinaires que*

des Chapitres.

Dieu luy fit. Les choses qu'il luy inspira de répondre à ceux qui la contredisoient 249

Chap. XXVIII. Elle reprend le discours de sa vie. Que Dieu la deliura de plusieurs peines en luy enuoyant ce saint Personnage dont elle a parlé cy-denant, à sçauoir le Pere Pierre d'Alcantara, Religieux de l'Ordre Saint François; & que neantmoins elle ne laissa pas depuis de souffrir de grandes tentations, & de grandes peines d'esprit. 266

Chap. XXIX. Que le Diable la tourmentoit beaucoup, se representant à elle en des manieres horribles: Elle traite de plusieurs choses tres-utiles à ceux qui auacent déjà dans la voye de la perfection. 292

Chap. XXX. Comme Dieu la fit descendre en esprit dans vn lieu de l'Enfer; Quelles choses luy furent là representées; L'establissement du Monastere de Saint Ioseph. 318

Chap. xxxi. Elle continüe encore à parler de la fondation du Monastere de Saint Ioseph. Le commandement qu'on luy fit d'y traualler. Les peines qu'elle y souffrit: Et les consolations qu'elle recent de Dieu dans ses souffrances. 337

Chap. xxxii. Elle montre comme il estoit

Table

à propos qu'elle s'absentast quelque-
temps ; Comme son Supérieur luy or-
donna d'aller consoler une grande Da-
me : Et la grace que Dieu luy fit de se
servir d'elle pour le bien d'un grand
Religieux , qui vint voir cette mesme
Dame. 356

Chap. XXXIII. Continuation du mes-
me discours de la fondation de ce Mo-
nastere de Saint Ioseph : De quels moy-
ens se servit la Prouidence, pour y faire
observer la pauvreté Religieuse : Les
considerations qui l'obligerent à s'en
aller si-tost de chez cette Dame avec
qui elle estoit. 379

Chap. XXXIV. Comme l'on conclut
enfin, la fondation du Monastere de
Saint Ioseph. De quelle maniere fut
faite cette fondation. Les grandes con-
tradictions & persecutions qui s'éleue-
rent , après que les Religieuses eurent
pris l'habit. 394

Chap. XXXV. Elle parle de l'estat où
estoit son ame lors que Dieu luy auoit
fait quelque grace : Elle montre d'une
admirable maniere combien l'on doit
s'efforcer d'avancer toujours dans la
perfection, pour acquerir toujours un
plus haut degré de gloire ; Et la folie

DES CHAPITRES.

que ce seroit de negliger des biens solides qui durent toujourns, pour des peines legeres qui passent en un moment. 420

Chap. XXXVI. De quelques faueurs particulieres que Dieu luy a faites. Des effets qu'elles ont produits dans son ame; Et des auantages qu'elle en atirez. 435

Chap. XXXVII. Que Dieu, entre un grand nombre d'autres faueurs, luy promet de l'exaucer toujourns en toutes prieres qu'elle luy feroit pour le prochain: Les circonstances notables avec lesquelles il luy fit cette faueur. 456

Chap. XXXVIII. Elle continuë à parler des faueurs que Dieu luy a faites; Et elle tēmoigne qu'après l'accomplissement de l'obeyssance, sa principale intention n'a esté jusques icy dans tout ce qu'elle a dit, que de contribuer à l'instruction des ames. Elle achue le discours de sa Vie. 481



L A V I E

DE LA SAINTE MERE
TERESE DE IESVS,
ECRITE PAR ELLE-
mesme, par le commande-
ment de son Confesseur, à
qui elle l'adresse.

AVERTISSEMENT *de la Sainte.*



E souhaiterois que ceux qui
m'ont ordonné d'écrire tout
au long, la maniere d'Orai-
son que Nôtre Seigneur m'a
enseignée, & toutes les autres gra-
ces qu'il m'a faites, m'eûssent permis

A

d'écrire amplement, & en particulier tous mes pechez, & toutes les miseres de ma mauuaise vie. Certainement cela m'eût donné vne grande consolation; Mais en cela, ce n'est pas ce que l'on a pretendu, que de me donner de la consolation. C'est pourquoy il faudra que je me contente de supplier seulement au nom de Nostre Seigneur, ceux qui liront ce discours de ma Vie, de se figurer qu'elle a esté si déreglée, que de tous les Saints qui se sont cōuertis à Dieu, il ne s'en trouue pas vn seul, dont l'exemple, bien loin de me consoler, ne me soit vn grand sujet de confusion, & vn grand reproche de ma malice. Car ie considere que depuis que Dieu les auoit appellez à luy, iamais ils ne retournoient à l'offencer, ny ne retomboient dans leurs desordres; Et d'ailleurs, ie considere que i'ay esté tellement éloignée d'vne si sainte reconnoissance de ses graces, qu'au contraire, comme si ie ne me fusse pas cōtentée de viure plus mal apres les auoir receuës, que ie ne viuois auparauant, il semble que ie m'efforçois de plus en plus d'y resister, quoy que ie me sentisse obligée de plus en plus à le seruir, & que ie connusse bien que ie n'estois pas capable

DE SAINTE TERESE.

de luy payer par mes seruices , la moindre partie des obligations dont ie luy estois redevable. Sa misericorde soit eternellement benie , de m'auoir si long-temps attenduë dans mes égaremens ; & qu'il luy plaise de me disposer l'esprit de telle maniere , que ie fasse avec toute forte de clarté & de sincerité , ce Recit que mes Confesseurs m'obligent de faire , & que ie sçay que Dieu desire de moy depuis long-temps , mais que ie n'auois osé , iusqu'à present entreprendre. Ie supplie encore sa supreme Majesté, que ce discours de ma vie soit entierement pour sa gloire , & qu'il serue à me faire mieux connoistre à ceux qui me conduisent ; afin qu'ils me secourent dans mes besoins , qu'ils m'aident dans ma foiblesse , & qu'ils me donnent les moyens de seruir N. Seigneur en quelque façon , comme ie dois , & de luy tendre vne partie des actions de graces qu'il merite de receuoir eternellement de toutes ses creatures.





CHAPITRE PREMIER.

Elle parle des sentimens de pieté que Dieu luy donna dès son enfance, & elle fait voir combien la vertu & le bon exemple de nos parens, nous seruent à nous porter au bien.

IE n'aurois pas manqué de moyens pour deuenir Sainte, ayant des parens si vertueux, que ceux qu'il plût à Nostre Seigneur de me donner; Et tant d'autres graces dont il me fauorisa touïjours, y auroient beaucoup contribué, si ma malice ne s'y estoit touïjours opposée. Mon pere s'appliquoit singulierement à la lecture des bons Liures, & les auoit tous en langue vulgaire, pour les faire lire à ses enfans: Ma mere prenoit vn soin tout extraordinaire de nous instruire de Dieu, & de nous rendre deuots à la Sainte Vierge, & à quelques SS. en particulier: Ce qui commença beaucoup, ce me semble, à me donner déjà de bons sentimens, dès la sixième ou septième année de mon âge: Et ie me trouuois d'autant plus touchée de ces bós

sentimēs, que je remarquois que toutes les aetiōs de mon pere, & toutes celles de ma mere, ne tendoient qu'à la vertu. Mon pere estoit vn hōme fort tendre & fort charitable aux pauvres, fort secourable & fort compatissant aux malades, fort doux & fort indulgent aux domestiques : Et il auoit naturellement tant de compassion pour ses seruiteurs, que l'on ne pût iamais gagner sur luy de luy faire prendre des Esclaues. Il estoit encore fort sincere & fort amy de la verité : iamais on ne l'entendit iurer ny murmurer contre Dieu, ny médire de personne : Enfin, c'estoit vn homme des plus honnestes & des plus vertueux. Ma mere estoit aussi vne personne tres-remplie de toute sorte de vertus & qui souffrit patiemment durāt toute sa vie, de tres-grandes infirmitéz : Elle estoit pourueuë d'vne beauté rare, & d'vne retenuë plus rare encore, car elle ne donna iamais la moindre occasion de croire qu'elle s'en estimast dauantage ; & elle en fit tousiours si peu de cas, que mesme à l'âge de trente-trois ans qu'elle mourut, elle estoit aussi peu ajustée, que les femmes qui ont desia beaucoup d'âge. Elle auoit outre cela, vne gande douceur de naturel, & vne grande lu-

miere d'esprit; & apres auoir passé sa vie en des souffrances extrêmes iusqu'à l'âge que ie viens de dire, elle fit vne mort tres-sainte & tres-Chrestienne. I'auois neuf freres & deux sœurs, qui ressembloient tous à mon pere & à ma mere, en vertu & en pieté: Il n'y auoit que moy qui estois la moins vertueuse, quoy que ie fusse la plus chérie de mon pere: Le puis dire neantmoins que ie luy donnois bien, quelque sùiet de m'aymer tendrement, auant que ie commençasse d'offenser Dieu. Mais le cœur me faisoit de douleur & de confusion, quand ie me ressouuiens des bonnes inclinations que Nostre Seigneur m'auoit donnée, & quand ie me ressouuiens tout ensemble de ma negligance à en profiter: Car outre toutes ces bonnes inclinations que ie me sentoie, & tous ces bons exemples de mon pere & de ma mere, ie ne trouuois rien du costé de mes freres qui m'empeschast de seruir Dieu. Entre autres j'en auois vn qui estoit presque de mon âge, & qui estoit celuy que j'aimois le plus tendrement, quoy que ie les aimasse tous neantmoins avec beaucoup de tendresse, comme de leur part ils en auoient beaucoup pour moy. Nous estions ordinairement en-

semble pour lire les Vies des Saints Martyrs, & pour nous animer du desir de souffrir vne pareille mort, afin de gagner vne pareille gloire; sans que neantmoins ce desir se formast en moy par aucune pensée que j'eusse de témoigner mon amour à Dieu par de semblables tourmens; mais desirant seulement de les souffrir par l'attrait de la recompense qui me sembloit si grande & si excessiue. De sorte qu'admirants tous deux, la grandeur de cette recompense celeste, & auifant entre nous des moyens de la mériter, nous concertâmes d'aller au pays des Barbares & des Infidelles, en demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, afin de nous faire trancher la teste; Et il me semble qu'en vn âge si foible & si tendre, Nostre Seigneur me donnoit assez de force, & m'inspiroit assez de courage pour accomplir ce dessein, si l'obeyssance que nous deuions à nos parens ne nous y eüst été vn grand obstacle. C'estoit vne chose qui surpassoit nostre imagination, que cette eternité de gloire & de peine, dont parloient ces Liures que nous lisions; & souuent dans l'estonnement extrême que nous causoit cette consideration, nous pre-

nions plaisir à repeter plusieurs fois ces paroles, *pour tousiours, pour vne eternité, pour iamais*; & en prononçant souuent ces paroles, nous nous imprimâmes si profondément dans le cœur, les sentimens de la veritable pieté, que voyant qu'il nous estoit impossible de trouuer le Martyre en aucun lieu, nous resolûmes de mener vne vie cachée & solitaire. Nous allions amasser des pierres dans le iardin de la maison pour bâtir de petites cellules: Nous les arrangions, nous les éleuiõs les vnes sur les autres, le mieux que nous pouuions; Et lors qu'apres auoir fait tous nos efforts pour les faire bien tenir, elles venoient à tomber aussi-tost que nous les auions accommodées; nous auions vn dépit qui ne se peut dire, de voir que toutes choses sembloient resister à l'accomplissement de nos bons desirs. Cela me cause quelquefois de grands mouuemens de deuotion, quand ie considere ces commencemens de zele & de ferueur, que Dieu m'auoit donnez de si bonne heure; & quand ie viens à considerer que i'ay perdu ce bien par ma faute, cela m'excite à viure de telle sorte que Dieu me fasse encore la mesme grace. Le donnois aux pau-

ures tout ce que ie pouuois ; Et veritablement ce que ie pouuois estoit bien peu de chose ; le me retirois & me renfermois souuent pour reciter vn assez grand nombre de Prieres que ma mere nous auoit apprises , & particulierement le Rosaire, qui estoit sa grande deuotion. Je me souuiens que lors qu'elle mourut , & que la connoissance de la perte que i'auois faite me causoit vne viue douleur ; n'estant pas encore âgée de douze ans lors que ie la perdís ; i'allay me ietter aux pieds d'vne Image de Nôtre-Dame, & suppliay cette Sainte Vierge, avec beaucoup de pleurs, de vouloir estre ma Mere, & de me secourir touïjours comme sa fille.

Cette priere que ie luy fis, toute simple qu'elle estoit, ne me fut pas inutile : Car cette Sainte Mere de N. Seigneur, s'est tousiours monstree la mienne en toutes les occasions où i'ay eû besoin de son assistance ; Et ce n'est pas vne petite preuue de ce que ie dis, que la grace qu'elle m'a faite de m'attirer icy dans sa maison. Mais, ô mon Dieu ! que cette ioye qui me reste de tant de graces que j'ay receuës de vous dès mon enfance, est mêlée de douleur & d'amertume, quand ie me represente ma

l'afcheté, qui m'a empesché de perseverer dans les bons sentimens qu'il vous auoit plû de me donner ! Pourquoy, mon Seigneur, puis qu'il semble que vous auiez resolu de me sauuer : (Et plaise à vôtre Souueraine Maiesté, de me faire encore autât de graces à l'auenir que vous m'en faisiez autrefois ?) Pourquoy ne m'empeschiez-vous pas, sinon pour le bien de mon ame, du moins pour la gloire de vostre Nom, de souiller & de profaner, comme i'ay fait par mes offenses, vne maison si pure & si sainte, où vous deuiez établir vôtre demeure ? Certes, mon Sauueur, cela me donne d'autant plus de douleur d'auoir esté si méchante, que je vois clairement qu'il n'a pas tenu à vous que je ne fusse vne grande Sainte, & que vous auez fait de vostre costé tout ce que vous pouuiez faire pour m'attirer à vous. Il ne tenoit pas non plus à mes parens : I'aurois tort de me plaindre de leurs instructions, ou de leurs exemples : Je ne voyois rien en eux qui ne me deût porter à la vertu ; Et il faut que je cōfesse que c'est moy seule qui suis coupable de toutes mes fautes ; que c'est moy seule, dis- ie, qui en suis coupable, miserable pecheresse que je suis, qui cōmençay, mon Dieu, à vous offenser, quand je

commençay à cōnoistre les bonnes dispositions naturelles que vous m'auiez données pour vous seruir; & qui au lieu de les employer à mon salut par ma reconnoissance, les employay à ma perte, par mon ingratitude.



CHAPITRE II.

De quelle maniere elle perdit ces saintes dispositions que Dieu luy auoit données à la vertu : Qu'un seul defect tres-leger qu'elle imita dans sa mere, luy causa cette perte : Combien il importe que les enfans ne conuersent qu'avec des personnes tres-vertueuses.

IE considere quelquefois le grand mal dont se rendent coupables, ceux qui n'apportent pas toute sorte de soin à ne mettre deuant les yeux de leurs enfans, que des exemples d'une vertu parfaite. Car encore que ma mere fust vne personne si remplie de vertu & de pieté, comme ie viens de dire, neantmoins ie ne retins que fort peu, & mesme presque rien du tout, de tant de bonnes qualitez que ie voyois en elle; Mais au contrai-

re , vne petite imperfection à laquelle elle estoit suiette , me porta beaucoup au mal , & me fut tres-pernicieuse. Elle estoit passionnée pour les Romans , & pour toute sorte de Liures de diuertissement & de galanterie. Il n'y auoit pas peut-estre tant de mal pour elle en ces sortes de passe-temps , parce qu'ils ne la destournoient pas du soin de sa famille , ny des choses necessaires ; Mais il y en auoit beaucoup pour nous autres enfans , parce qu'elle nous faisoit interrompre nos meilleures occupations pour nous appliquer à cette lecture. Neãmoins, comme ie dis , il se pouuoit faire qu'elle ne s'y appliquast de la sorte que pour rascher seulement à destourner sa pensée des grandes infirmités qu'elle souffroit, ou peut-estre mesme aussi pour nous empescher par cét amusement , de nous occuper à des choses plus mauuaises : Mais enfin , cela ne laissoit pas de déplaire beaucoup à mon pere ; jusque-là qu'il falloit bien prendre garde qu'il ne s'en apperceût : Et pour moy , i'ay bien remarqué en effet que depuis que i'ay vne fois commancé à faire mon occupation ordinaire de la lecture de ces sortes de Liures , & à suiure cette imperfe-

ction que ie voyois en ma mere, cette
 imperfection toute petite & toute legere
 qu'elle estoit, ne laissa pas de refroidir
 peu à peu la ferueur de mes bons desirs,
 ny mesme de me faire tomber en de
 grandes fautes. Il me sembloit qu'il n'y
 auoit point de mal à passer la moitié du
 iour & de la nuict en ces diuertissemens
 si vains & si friuoles; & neantmoins pour
 m'y amuser ie me cachois de mon pere.
 Il y trouuois vn tel charme, j'y trouuois
 vn tel enchantement, que si ie n'a-
 uois quelque Liure nouveau, il estoit
 impossible de me contenter. Je com-
 mençay aussi-tost à me mettre à la mo-
 de, & à prendre plaisir de paroistre ga-
 lante comme les autres; d'auoir le teint
 frais, & les mains blanches, d'estre bien
 coëffée, bien poudrée, bien parfumée,
 & enfin d'auoir toutes les sortes d'aju-
 stemens que ma condition me pouuoit
 permettre d'auoir, & que ma curiosité
 qui surpassoit encore ma condition, me
 pouuoit permettre de rechercher. Ce
 n'est pas qu'en cela i'eüssse aucune mau-
 uaise intention, ny aucune pensée de don-
 ner occasion à personne d'offenser Dieu
 en me voyant: Car ie ne pensois seule-
 ment qu'à paroistre propre. Et tout le

mal qu'il y auoit, c'est que ce desir de
propreté passoit insensiblement iusqu'à
l'excez & iusqu'au luxe : Ce qui me dura
plusieurs années, & ce que ie n'estimois
pas alors vn grand mal ; mais ce que ie
voy bien maintenant en auoir été vn tres-
dangereux. Ce fut encore vn autre
grand mal pour moy, de ce que quelques-
vns de mes cousins germains venoient
souuent en la maison de mon pere ; Et
asseurément s'il eût sceû qu'vn si grand
mal eût deû m'arriuer par leur conuer-
sation, il ne leur eût donné non plus
d'entrée dans sa maison qu'il en donnoit
aux autres. Pleust à Dieu que sa cir-
conspection se fust estenduë iusque-là !
car ie voy maintenant combien il est dan-
gereux à vne ame, lors (pour parler ain-
si,) qu'elle est encore dans son enfance
spirituelle, & en estat de receuoir les semē-
ces & les premieres impressions de la ver-
tu ; Combien, dis-je, c'est alors pour elle
vn grand peril, de conuerser avec des
personnes engagées dans la vanité du
monde ; qui ne connoissans point la mise-
re de leur aueuglement & de leur esclau-
uage, attirent peu à peu le mesme mal
sur les autres ; & leur empeschans de voir
les pieges qui les ont fait tomber, leur

font faire bien-toft la meſme chute. Nous eſtions preſque de meſme âge, mes couſins & moy, ou il s'en falloir peu que ie ne fuſſe auſſi âgée : Ce qui eſtoit cauſe que nous auions preſque les meſmes inclinations d'eſtre enſemble, & de nous entretenir de toutes les choſes qui flattoient nos diuerſes paſſions. Je les aimois beaucoup, comme ie voyois qu'ils m'aimoient auſſi beaucoup eux-mesmes ; & je m'entretenois volontiers avec eux, de tout ce qui les pouuoit contenter ; des ſuccez de leurs affections, de leurs diuertifſemens & de pluſieurs autres choſes, qui bien loin de n'eſtre pas mauuaiſes, eſtoient tres-pernicieuſes, & ont eſté la ſource de toutes les miſeres dans lesquelles ie ſuis tombée. Ah ! ſi i'auois à donner des conſeils aux peres & aux meres, que ie les exhorterois à bien prendre garde aux perſonnes avec qui leurs enfans conuerſent en cét âge, qui eſt ſi ſuſceptible des mauuaiſes impreſſions, & de la foibleſſe duquel noſtre nature corrompue qui panche touſiours plus vers le mal qu'elle ne porte au bien, ſe fert ordinairement pour nous perdre ; Et ce que ie dis eſt vne choſe que ie ſçay par ma propre experien-

cc: car le bon exemple d'une sœur que j'avois qui estoit beaucoup plus âgée que moy, & qui estoit vne fille tres-vertueuse & tres-honneste, me toucha bien moins que le mauuais exemple d'une de mes cousines, qui frequentoit la maison de mon pere, & qui estoit vne fille toute perduë de vanité, & de plusieurs mauuaises habitudes. Je prenois vne satisfaction non-pareille d'auoir la compagnie de cette fille si vaine & si dangereuse, quoy que ma mere eût fait autrefois tous ses efforts pour l'éloigner de nous. En quoy il sembloit certainement que cette pieuse femme eût vn pressentiment du mal que me causeroit la frequentation de sa Niepce. Mais l'occasion qu'elle auoit de venir chez nous, estoit si grande & si specieuse, que iamais on ne pût trouuer vn moyen de luy defendre l'entrée de nostre maison. Je fus pour le moins pendant deux ans exposée à cette conuersation si perilleuse; Et neantmoins il me semble que pendant tout ce temps-là, ie ne remarquay point qu'elle eust d'autre dessein, sinon de faire amitié avec moy, & de me communiquer ses pensées & ses affaires: Car ie ne me souuiens pas d'auoir decouuert en ell

aucune mauuaise intention, ny d'auoir esté portée par les exemples, à commettre aucune offense mortelle contre Dieu, ny mesme à perdre sa crainte en aucune chose. Il est vray que l'honneur du monde me retenoit bien plus en cela que la crainte de Dieu, & que i'aprehendois beaucoup plus les mauuais iugemens de l'vn, que les rigoureux chastimens de l'autre. Mais cependant cette crainte mondaine produisit vn saint effet: Car elle m'empescha de rien faire contre l'honneur de Dieu, de peur qu'en faisant des choses qui l'eussent offensé, ie ne me fusse des-honorée dans le monde. O mon Seigneur! que n'ay-ie esté tousiours aussi delicate & aussi sensible à craindre les choses qui pouuoient estre contre vòtre gloire, que ie l'ay esté à craindre celles où le monde met la sienne! Mais cependant i'estois bien grossiere notwithstanding cette delicateffe & cette sensibilité: Car i'estois passionnée pour cét honneur, & neantmoins ie ne faisois rien de ce qu'il falloit faire pour le conseruer: le m'imaginois que c'estoit en auoir assez de n'en estre pas tout à fait depourueü; & que c'estoit assez me conseruer, de ne me pas perdre entierement.

Cette familiarité si grande que i'auois avec cette cousine, faisoit beaucoup de peine à mon pere & à ma sœur : Ils m'en faisoient souuent des reprimandes : mais leurs reprimandes estoient inutiles, parce qu'il n'y auoit pas moyen de remedier à ce mal ; Et que d'ailleurs ie faisois tous mes efforts pour empescher que l'on y remediast : Tant i'ay esté tousiours auisée & habile à faire toutes les choses qui estoit contraires au bien de mon ame ! Que cette familiarité, ô mon Dieu, me fut pernicieuse & funeste ! Quel défigurement déplorable elle me causa ! Comme elle changea toutes les saintes dispositions que vous m'auiez données, & détruisit toutes les vertus que i'auois acquises par vostre grace ! Combien cette vaine fille, & vne autre qui auoit ses mesmes inclinations, & ses mesmes habitudes, m'inspirerent subtilement dans le cœur tout le poison de leurs vanitez ! O l'étrange auuglement où i'estois alors, ne me mettant pas en peine de perdre la crainte de Dieu, pourueu que conseruassé deuant les hommes vne certaine apparence d'honesteté ! Car pourueû que ie ne visse rien en mes actions, qui pût me deshonorer dans

le monde, ie ne pensois guere au mal qu'il y auoit: Et ainsi ie me laissois aller à plusieurs choses qui estoient aussi bien contre cette honnesteté qui m'estoit si sensible, que contre cette crainte de Dieu qui m'estoit si indifferente. Cependant, peut-estre que tout ce mal qu'il me semble que me causa la conuersation de ces personnes, ne venoit pas tant par leur faute, que par ma propre malice, qui estoit toute seule assez grande pour me porter à de plus grands maux: Ajoûtez à tout cela, que nous auions des seruantés qui estoient assez capables de me seconder dans mes mauuaises inclinations, & de m'aider en toute sorte de mal. Mais la mort de ma mere qui arriua en ce temps que ma vanité commençoit, & le Mariage d'une de mes sœurs, qui me laissoit seule dans la maison de mon pere, me furent vne occasion fauorable que Nostre Seigneur permit, pour obliger mon pere à me mettre dans vn Monastere de cette Ville, où l'on eleuoit des filles de mon âge & de ma condition. La nouveauté de cette retraite, me donna d'abord de l'inquietude & de la peine d'esprit: Mais au bout de huit iours i'y trouuay plus de satisfaction que ie n'en

trouuois auparauant dans la maison de mon pere ; Et quoy que le Diable ne cessast point de me tenter tres-rudement , & de me susciter vne infinité de personnes qui me venoient troubler par mille sortes de messages , & d'entretiens du monde ; Neantmoins le bon exemple de la maison , l'extrême retenüe , l'estroite obseruance qui s'y pratiquoit , & d'ailleurs le peu de commodité qu'il y auoit d'entretenir ces sortes de commerces , mirent bien-toft fin à toutes mes inquietudes ; & mon cœur commençant à ressentir les mouuemens de ma premiere ferueur , ie reconnu heureusement la grande grace que Dieu fait à ceux qu'il luy plaist de mettre en la compagnie de ceux qui le craignent & qui le seruent. Ainsi Nostre Seigneur employoit toute sorte de moyens pour m'attirer à luy. Qu'il soit beny eternellement de m'auoir tant souffert ; & d'auoir eû si peu d'égard à mes pechez. Cependant, quoy qu'il me semble que ie fusse si méchante, il me semble neantmoins qu'une chose me rendoit excusable en beaucoup d'autres ; C'est que ie conuersois avec vne personne, de qui les entretiens ne pouuoient rien auoir de suspect , à cau-

se que nous estions sur le point de nous lier l'un à l'autre par les voyes d'un honneste Mariage. Aussi ma cousine & d'autres personnes encore tres-éclairées, m'assuroient qu'il n'y auoit point de mal en cela, & que ie n'offensois point Dieu.



CHAPITRE III.

Que ses bons desirs se réueillèrent par le bon exemple qu'elle retrouua dans un Monastere; & que Dieu se seruit d'une Religieuse, pour luy faire connoistre ses égaremens.

DANS l'appartement des Pensionnaires où i'estois logée, il couchoit vne Religieuse, dont il plût à N. Seigneur de me donner la conuersation, & qui parloit des choses spirituelles d'une maniere si édifiante, que ie ne pouuois me lasser de l'entendre. Elle commença beaucoup à me toucher de Dieu, en me parlant de sa vocation à la vie religieuse; & en me disant qu'elle conceût le desir de cette sainte profession par vne frequente lecture de ces paroles de l'Euangile. *Plusieurs*

sont appellez , mais peu sont élus. Elle m'animoit fortement à renoncer à tout pour Dieu seul , en me representant la grande recompense qu'il promet à ceux qui renoncent à tout pour luy ; Et par ses salutaires entretiens , elle effaça tellement en moy les pernicieuses impressions que ceux du monde y auoient laissées ; enfin elle me r'enflama tellement le cœur du desir des choses eternelles , & de l'amour de Dieu , que moy , qui auparauant eûsse leû toute l'Histoire de la Passion sans verser vne seule larme , ne pouuois plus voir vne Religieuse pleurer deuant vn Crucifix , ny pratiquer aucune autre action de pieté , sans ressentir vne tres-grande tendresse , & de tres-grands mouuemens de deuotion. De sorte qu'en vn an & demy que je demeuray dans ce Monastere , je vécu avec assez d'amendement ; m'occupant à reciter beaucoup de prieres , & me recommandant beaucoup à celles des autres , afin qu'il pleust à Dieu de me faire connoître l'estat dans lequel il vouloit que je le seruisse ; pour eû toutes fois que ce ne fust point dans la Religion : Car ie desirois que ce ne fust point sa volonté de m'appeller à cét estat ; quoy que d'ail-

leurs ie ne craignisse guere moins d'estre appellée à celuy du Mariage. Apres auoir passé dans ce Monastere, le temps que ie viens de dire, ie commençay à me sentir plus de mouuement & plus d'inclination pour la vie religieuse, mais non pas toutefois pour celle qui se pratiquoit en cette maison; dont la Regle me sembloit trop rigoureuse, & dont les plus ieunes Professes me representoient encore l'austerité plus grande que ie ne pouuois me l'imaginer. Outre cela, i'auois vne intime amie dans vn autre Monastere: Ce qui m'augmentoit encore d'autant plus l'inclination de ne me rendre point Religieuse ailleurs que là où elle estoit. Car ie recherchois bien plus en cela ce qui pouuoit flater ma sensualité, que ie ne m'arrestois à rechercher ce qui pouuoit auancer mon salut. De sorte que si quelquefois i'estois touchée de ces bons sentimens de me faire Religieuse, aussi-tost i'en estois détournée par l'amour des choses temporelles. Mais autant que ie pensois peu à ce qui estoit mon plus grand bien, (quoy que neantmoins je ne fusse pas tout à fait negligente à rechercher le remede à mes maux;) autant nostre Seigneur veilloit sur moy pour me

disposer à cét estat dans lequel il me vouloit sauuer. Il m'enuoya vne grande maladie qui me contraignit de retourner chez mon pere. Apres que ie fus guerie, on me mena chez vne de mes soeurs pour me réjouir avec elle, parce que nous nous aimions tendrement. Sur le chemin par où nous deuions passer, il y auoit vn de mes oncles, qui estoit vn homme veuf, sage & tres-vertueux, & que N. Seigneur dispoisoit aussi à son saint Seruice: Car sur la fin de son âge, il quitta tous ses biens pour se faire Religieux, & finit si saintement sa vie, que ie croy certainement qu'il jouit de Dieu. Il m'arresta chez luy pendant quelques iours. Son occupation ordinaire estoit de lire les bons Liures qui se trouuoient en nostre langue; & son entretien ordinaire estoit de la grandeur des choses de Dieu, & de la vanité des choses du monde. Il me fit lire les Liures qu'il lisoit, & quoy ie ne trouuasse pas grand goust en ces sortes de lectures, ie ne laissois pas de luy témoigner que i'y en trouuois beaucoup. Car en ce qui est d'auoir de la complaisance pour les autres, je n'y manquay jamais que par excez; & ce qui est vne bonne qualité en autruy est

estoit ainsi vn grand defaut en moy, qui passois tousiours en cela les bornes de la prudence Chrestienne, & de la sainte discretion. O mon Dieu, que vous estes admirable dans le secret de vostre Prouidence ! Et par quelles voyes incomprehensibles me conduisiez-vous alors, pour me faire arriuer à cét estat si heureux, dans lequel il vous plaisoit que ie vous seruisse ! Que vostre Nom soit eternellement beny, Seigneur, qui forçâtes ma volonté à se forcer elle-mesme pour vous suiure ! Car dans le peu de temps que ie demeuray avec mon Oncle, la lecture de vos Paroles saintes, me fist naistre dans le cœur, vne viue lumiere, qui m'aida nouvellement à comprendre la verité que vostre grace m'auoit fait connoistre dès mon enfance: vous me persuadâstes de la fragilité, de la vanité & du neant de toutes les choses du monde: vous me fistes craindre les peines de l'Enfer par la crainte de la mort: vous me fistes voir clairement que la Religion estoit vn moyen asseuré pour éuiter ces peines & cette crainte; Et lors mesme que ma volonté resistoit encore à la pensée que i'auois de me rendre Religieuse, vostre grace me fit faire violence à moy-mes-

me, pour vous suiure en embrassant cét estat auquel vous m'appelliez. Le demeuray pendant trois mois à me combattre de la sorte par cette pensée que Nostre Seigneur me donnoit, que les trauaux de la Religion n'estoient pas si rudes que les peines du Purgatoire, & qu'ayant mérité de souffrir les supplices de l'Enfer, ie pouuois bien me résoudre à souffrir les peines de la Religion pour éuiter celles du Purgatoire, puisque d'ailleurs ces peines temporelles deuoient estre recompensées dans le Ciel, d'une eternelle felicité. Car c'estoit-là mon vnique desir de gagner le Ciel, pour estre heureuse : & il me semble, que dans le choix de cette sainte Profession, c'estoit beaucoup plus la crainte des peines qui me portoit à les éuiter par vne mortification volontaire, que ce n'estoit le pur amour de Dieu qui m'excitoit à les souffrir pour sa gloire. Cependant le Diable ne manquoit pas de me représenter la delicateffe de ma vie precedente, pour m'épouuanter par la rigueur de celle que ie voulois embrasser. Mais ie luy répondois que mon Createur ayant souffert pour l'amour de moy, des tourmens si affreux, ie pouuois bien souffrir pour l'amour de luy, des pei-

nes si legeres ; Et que ie le deuois, d'autant plus, que i'estois assuree qu'il m'aideroit par la grace à les souffrir pour son Amour.

Cela n'empescha pas neantmoins, que ie n'endurasse beaucoup de tentations tres-violentes, & dont les atteintes m'estoient encore plus rudes & plus sensibles, estant accablée d'un autre costé par les accès continuels d'une fièvre tres-fâcheuse, qui estoit encore accompagnée de ces langueurs & de ces defaillances, auxquelles i'estois si sujette. L'affection qui me restoit toujours pour les bons Liures, me fit trouuer le remede à tous ces maux; Et m'estant mise à lire les Epistres de saint Ierosime, ie me sentis si fortifiée & si remplie de courage, que ie pris tout aussitost la resolution de declarer à mon Pere, le dessein que i'auois de me faire Religieuse : Ce qui estoit la mesme chose que si i'en eusse pris l'habit à l'heure mesme; Car i'estois si delicate & si sensible en ce qui estoit de l'honneur, qu'il me semble qu'ayant dit vne fois vne chose, ie ne m'en serois déditte pour rien du monde. Mais la grande tendresse avec laquelle mon Pere m'aimoit, me causa ce déplaisir, qu'il ne voulut point me per-

mettre de le quitter; Et toutes mes prieres & toutes celles des personnes que i'employay pour cela, qui auoient le plus de credit auprès de luy, ne produisirent aucun autre effet, sinon qu'il me permit de faire tout ce que ie voudrois quand il seroit mort. Mais comme la connoissance de ma foiblesse me donnoit beaucoup de desffiance de moy-mesme, & que ie craignois que ce retardement ne me fust vne occasion de refroidissement & de recheute; ie fis tout ce que ie pûs pour venir à bout de mon dessein: & ie tentay le moyen que ie vay dire.



CHAPITRE IV.

Comme Nostre Seigneur luy donna la force de se vaincre, pour prendre le saint habit de Religion.

IE persuaday à vn de mes Freres de se faire Religieux, luy representant la tromperie & la vanité du monde; & nous resolûmes entre nous de nous en aller vn iour de grand matin à ce Monastere où

estoit mon Amie , & où estoit avec elle le plus grand attachement que i'eusse pour la Religion ; quoy que neantmoins depuis cette derniere resolution que ie pris d'embrasser la vie Religieuse , ie n'eusse plus guere d'autre objet que ma conuersion & mon salut , & que ie commençasse à ne me plus mettre en peine dans quel Monastere i'entrerois , pourueû que ie trouuasse où mieux seruir Dieu , & à contenter mon Pere, de qui l'affection m'estoit tousiours vn grand poids & vn grand empeschement ; car ie me souuiens , (& il me semble que ie ne me trompe pas ,) que quand ie sortis de sa maison , ie sentis vne douleur aussi grande , que si toutes les jointures de mes os se fussent rompuës ; & ie ne croy pas que le iour de ma mort i'en doiyue souffrir vne plus grande , quand mon corps & mon ame se separeront. Ce qui m'arriua sans doute de la sorte, parce que dâs la violence que ie me faisois pour executer mon dessein , il n'y auoit point d'amour de Dieu, ny de charité pure , qui surmontast cette affection extrême que i'auois pour mes parens. Mais lors que ie pris le saint habit de Religion , Nostre Seigneur me fit aussitost comprendre par ses faueurs , quelles sont les consolations dont il recompense

la charité de ceux qui se font violence pour le seruir : Car outre qu'il me remplissoit si abondamment de la douceur de son Esprit, qu'il n'y auoit personne de l'Assemblée, qui bien loin de remarquer cette violence que ie souffrois, ne creût au contraire, que ie quittois le monde avec vne joye & vn détachement extraordinaire; il me fit encore cette grace, que depuis que ie fus reuestüé de cét habit, dont la veüë m'épouuantoit tant, ie sentis interieurement vne douceur & vne suauité, qui changea entierement la seicheresse & l'aridité de mon cœur, en vne tendresse bien-heureuse, dont ie n'ay iamais depuis esté priuée.

Toutes les mortifications de la Religion me deuenoient des delices; Et souuent que ie balayois la maison à des heures, lesquelles ie me souuenois d'auoir autrefois perduës en mes ajustemens & mes vanitez, ie ressentois vne nouvelle joye, & tout ensemble vn nouuel estonnement, sans que toutefois ie pussé me persuader, ny que cét estonnement procedast de la reflexion de mes vanitez passées, ny que cette joye procedast non plus de mon renoncement à ces mesmes vanitez. Le me souuiens seulement de la

joye que ie sentoys alors, de faire des choses toutes contraires à celles que ie faisois autrefois: Et certainement quand ie considere cela, il me semble qu'il n'y a rien de si difficile à nostre nature, ny de si fascheux à nos sens, que ie n'entreprisse avec courage, & que ie ne fisse avec gayeté; quand ie considere, dis-je, que pour peu de violence que ie me fasse pour seruir Nostre Seigneur, ce Seigneur plein de bonté m'en recompense dès cette vie, en me conduisant ainsi par des voyes dont la douceur n'est connue qu'à ceux qui sont entrez à son seruice. C'est pourquoy, s'il m'appartenoit de donner des conseils, ie conseillerois de ne manquer iamais à executer vn bon dessein, dont l'inspiration se presente souuent, & de passer par dessus toute crainte; parce qu'il ne faut point craindre que le succez ne soit bon & heureux, des choses qui se font purement pour Dieu.

O Seigneur, mon Dieu, mon souuerain-bien, & mon souuerain repos! I'admire l'excez de vostre misericorde, quand ie rappelle dans ma memoire, toutes les graces que vous me fistes pour me conduire à ce bien-heureux estat de mon salut! & sur tout, quand ie considere cel-

les que vous me fistes au temps de ma Profession ; la grande resolution que vous m'inspirastes pour me consacrer à vostre saint seruire , & la grande satisfaction que vous me donnastes apres m'y estre eonsacrée.

Mais ie m'épouuante de mon ingratitude , lors que ie considere que durant pres de vingt ans , i'ay si mal vsé de tant de graces , qu'il sembloit que ie n'eüsse fait vœu de vous seruir fidellement toute ma vie , que pour violer ce vœu par vne vie plus mauuaise qu'auparauant , & qu'enfin , ie vous eüsse promis de ne vous tenir aucunes de mes promesses.

C H A P I T R E V.

Elle dit que Dieu luy ennoya beaucoup de maladies , pour l'éprouner au commencement ; & qu'apres cette épreuve , il luy fit beaucoup de faueurs.

ENcore que toutes les choses de la Religion eüssent pour moy des charmes si puissans , & que le contentement de mon esprit fust tel que ie viens de dire ;

Neantmoins cela ne m'empescha pas d'estre fort incommodée en ma santé, par le changement de vie & de nourriture. Mes défaillances commencerent à devenir plus frequentes & plus dangereuses; & il me prit vn mal de cœur presque continuel, qui me mettoit dans vn tel abattement, que mesme ceux qui me voyoient en estoient abbatus: Ces maux estoient accompagnez de bien d'autres, encore aussi fascheux, qui me durerent pendant toute ma premiere année de Religion, & qu'il me semble neantmoins que ie souffrois de telle sorte, que ie n'offençay gueres Nostre Seigneur durant toute cette année. L'estois reduite à vne telle extremité, que ie n'auois presque point de sentiment, & que quelquesfois ie n'en auois point du tout. Mon Pere mit toutes choses en pratique pour me tirer d'vn si grand peril: Et n'ayant pû estre satisfait des Medecins de cette Ville, il me fit conduire en vn autre lieu où il y en auoit qui faisoient courir le bruit de plusieurs cures admirables, & de qui l'on esperoit ma guerison. Cette Religieuse de mes Amies, dont i'ay déjà parlé, vint avec moy en ce lieu: Et il ne s'en faut pas estonner; car outre que dans ce

Monastere on ne s'obligeoit point à la Closture, & que l'on estoit libre de sortir; cela luy estoit d'autant plus permis, qu'elle estoit des plus anciennes & des plus considerables de la Maison. Je demuray là prés d vne année entiere, & pendant les trois premiers mois que i'y passay, les remedes me caufoient tant de douleurs, si aiguës & si vehementes, qu'à la fin les forces naturelles me manquerent. On ne deuoit commencer à me mettre dans les remedes qu'au commencement de l'Esté; & ie partis dès le commencement de l'Hyuer: Si bien que cette precipitation inutile, me fut vne occasion de m'arrester iusques au mois d'Auril chez ma Sœur, qui auoit vne maison dans vn village assez proche de ce lieu. Je m'arrestay aussi quelque-temps chez cét Oncle que i'auois, qui demeuroid sur la mesme route que ma Sœur. Il me donna heureusement à lire vn Liure qui traite de l'Oraison de recueillement, dans lequel ie rencontray des instructions & des lumieres que ie n'auois peu trouuer dans tous les autres, touchant l'Oraison; quoy que pendant toute cette année-là, ie n'eusse leu que de tres-bons Liures, pour me faire perdre toutes les mauuaises im-

pressions que ie reconnoissois auoir prises dans mes premieres lectures. Ce Liure me seruit de Directeur, n'ayant personne alors à qui me confesser, ny à qui me faire entendre, & ayant esté vingt ans sans en trouuer, quoy que i'en cherchasse par tout: Ce qui a esté cause de toutes les miseres dás lesquelles ie suis tombée depuis; & ce qui m'a mis dans vn peril évident d'vne perte irreparable de mon ame. Mais Nostre Seigneur ne m'abandonna point, il voulut estre mon Conducteur & mon Guide; & quoy que ie n'éuitasse pas avec tout le soin que ie deuois, toutes les choses où ie pouuois l'offenser, & que ie cōptasse pour rien les pechez veniels (lesquels cependant ont esté la source de tous mes desordres.) Ie receûs de luy entre beaucoup d'autres graces, le don des larmes, l'esprit de solitude, & de silence, que ie garday tres-exactement durant près de neuf mois, avec vne si grande abondance d'autres graces que Nostre Seigneur me faisoit de plus en plus, que non seulement mon Oraison ordinaire estoit vne Oraison de quietude, mais que ie passois mesme souuent iusqu'à celle d'vnion, quoy que ie ne cōprisse la nature de l'vne ny de l'autre, ny l'excellence d'vn don si precieux & si

particulier ; Car ie croy que si ie l'eusse compris, i'en aurois tiré de grands auantages. Il est vray que celle d'vnion me duroit si peu, qu'à peine auois-ie le temps de m'en apperceuoir ; Mais mon ame en demeueroit si fortifiée & si remplie de lumiere, qu'il me semble que ie n'estois pas encore âgée de vingt ans, & que neantmoins ie sentoie desia vn tel mépris pour le monde, & vne telle compassion pour les gens du monde, que ie déplorais la misere de ceux mesmes qui estoient dans le monde licitement. Ma methode ordinaire de prier, estoit de tenir tousiours mon esprit en la presence de Iesus-Christ ; & ie m'appliquois bien moins à contempler qu'à lire de bons Liures, parce que Dieu ne m'a point donné pour cela vn esprit assez releué, ny vne imagination assez forte ; Car au contraire, ie suis naturellement si stupide, que mesmes en faisant tous mes efforts pour me représenter seulement d'vne façon toute commune l'humanité de Nostre Seigneur, il m'estoit impossible d'y reüssir.

Or encore que cette difficulté de s'éleuer à Dieu par l'entendement, soit vn moyen pour arriuer à la contemplation, à ceux qui perseuerent humblement ; neantmoins

cela ne laisse pas d'estre vne chose tres-rude & tres-penible ; parce que si la volonte manque d'un objet present , pour occuper son amour , l'ame tombe en vne espee de defaillance , par la solitude & la secheresse ou elle se trouue , & par vn grand nombre de pensees inquietes & tumultueuses , qui l'agitent & qui la combattent. C'est pourquoy ceux à qui Nostre Seigneur n'a pas donne la disposition d'esprit , qui est necessaire pour s'elever à luy par les seules lumieres de l'entendement , doiuent auoir la conscience plus pure que les autres , qui sont pourueus de cette disposition naturelle : Et ils doiuent s'efforcer de l'acquérir par le merite de leur vertu. Ils doiuent aussi s'appliquer dauantage à la lecture , puis qu'ils ne sont pas capables de tirer des lumieres de leur propre esprit , ny de s'instruire par eux-mesmes : Ce qui n'est pas , comme ie dis , si necessaire aux autres , lesquels trouuent dans leur propre fonds dequoy s'entretenir dans l'Oraison , tantost par la consideration de l'instabilite des choses du monde , tantost par la pensee des bienfaits de Dieu , & de l'obligation que nous auons de les reconnoistre ; tantost par la consideration de leur negligence à le fer-

uir, & des recompenses qu'il donne à ceux qui le seruent & qui l'ayment; car estant capables de s'entretenir dans ces considerations, ils sont capables de vaincre toutes sortes de pensées mauuaises, & d'occasions dangereuses.

Mais, hélas, que l'Oraison des autres, est vne Oraison ennuyeuse & penible! Car si leurs Directeurs les obligent de la faire sans le secours de la lecture, qui leur estoit auparauant vn moyen pour se recueillir, & qui leur tenoit lieu d'Oraison mentale, ces pauures Ames, se trouuans dépourueuës de cette aide, souffrent des distractions estranges, & des peines si extraordinaires, que si l'on s'obstine tant soit peu à les vouloir faire perseuerer, on les met dans vn trouble & dans vn desordre qui est capable de nuire mesme au corps, & de causer de l'alteration dans la santé. Aussi i'attribuë maintenant à vne misericorde & à vne prouidence de Dieu pour moy toute particuliere, de ce que i'ay esté si long-temps sans pouuoir trouuer personne pour me conduire, & pour me donner des instructions touchant l'Oraison. Car si i'en eüssé trouué, c'eüst esté peut-estre quelque contemplatif qui m'auroit deffendu le secours de la lecture;

& ie croy que de cette maniere ; il m'eût esté impossible de perseverer comme i'ay fait en l'Oraison pendant dix-huict ans ; si, avec le regret que i'auois de ne pouuoir prier sans ce moyen, i'eusse esté encore si mal-heureuse que d'en estre entierement priuée. Vous le sçauéz, ô mon Dieu ! quelles sont les peines que i'ay souffertes pendant le temps que ie viens de dire ; que ie n'osois iamais m'approcher de vous pour vous contempler, si ie n'auois vn Liure à la main, pour me seruir de guide ; & que si ce n'estoit quand ie venois de receuoir vostre sacré Corps, & que ie vous auois encore dans la bouche, ie ressentois la mesme frayeur & le mesme saisissement en mon Oraison, lors que ie la voulois faire sans lecture, que si i'eusse veü deuant mes yeux vne Armée toute entiere qu'il m'eût fallu combattre. Mais au contraire, il me sembloit que tenant vn Liure, ie tenois vn Bouclier, sur lequel ie receuois sans danger tous les coups de mes ennemis, & avec lequel ie parois & repoussois toutes leurs mauuaises suggestions : ce qui me consoloit beaucoup, & me remplissoit de force ; Il me sembloit, dis-je, que mon Ame, de toute desolée, toute troublée, toute

égarée, & comme toute dissipée qu'elle estoit auparauant, deuenoit alors toute consolée, toute tranquille, toute recueillie, & comme toute rentrée en elle-mesme: Enfin, il me sembloit, comme ie dis, dans ces commencemens, que la lecture & la solitude estoient suffisantes pour me mettre à couuert de toute sorte de peril; & ie pense qu'en cela, ie ne me trompe pas, si i'eusse trouué quelque personne éclairée, & expérimentée pour me conduire, qui m'eüst enseigné les moyens d'éuiter toutes les occasions du peché, & de m'en retirer promptement, apres y estre tombée. Et de vray, il y a beaucoup d'apparence, qu'estant si fauorisée de Nostre Seigneur, & si fortifiée de ses graces, j'estois alors en estat de resister à toutes les attaques du Diable, s'il m'eüst attaquée ouuertement; & de vaincre toute sorte de tentations, s'il m'eüst laissé le temps de considerer les offenses desquelles il me tentoit. Mais il fut si habile & si artificieux, & moy ie fus si stupide & si foible, que ses moindres efforts rendirent presque inutiles mes plus grandes resolutions. Elles me seruirent neantmoins à supporter toutes les maladies que Nostre Seigneur m'enuoya depuis;

& il faut auoïer que la patience avec laquelle ie supportoïis des tourmens si effroyables, est vne grande marque de la magnificence infinie de Dieu, qui ne laisse pas sans recompense vn seul de nos bons desirs, & qui nous paye mesme dès cette vie, comme par auance, les moindres pensées que nous auons de le glorifier & de le seruir. Car quelque imperfection qu'il y eût dans mes meilleures actions, il semble que sa misericorde luy cachoit cette imperfection; qu'il leur donnoit le merite & la valeur qu'elles n'auoient pas; qu'il faisoit perdre la veuë & la memoire à ceux deuant qui ie l'offensois; qu'il donnoit vne apparence de vertu à mes plus grands defauts, & que rendant tous mes maux secrets & inuisibles, il expo-
 soit & faisoit éclatter à la veuë de tout le monde, le bien que luy-mesme auoit mis en moy, & qu'il y auoit mis comme par force. Si bien que pour m'acquiter de ce que mes Superieurs m'ont enjoint, à sçauoir, de rapporter en particulier toutes les graces que m'a faites ce diuin Seigneur dans ces commencemens, il faudroit qu'il me donnast vn nouuel esprit pour bien représenter l'excez de sa misericorde qui m'a si long-temps soufferte,

& l'excez de mon ingratitude qui l'a si indignement offensée.



CHAPITRE VI.

*Elle continuë le recit de ses maladies;
Elle dit combien elles furent grandes,
& combien fut plus grande encore la
patience que Nostre Seigneur luy donna;
Elle fait voir cependant par vne chose
qui luy arriva au lieu où on l'auoit me-
née pour sa guerison, comme Dieu tire
les biens des maux; & puis elle reprend
encore ce mesme recit de ses maladies.*

I'Ay oublié à dire, qu'en l'année de mon Nouciat ie souffris de tres-grandes peines d'esprit pour des occasions tres-legeres: Car comme souuent on me voyoit chercher la solitude, & pleurer avec beaucoup d'amertume, on attribuoit à dégouft & à mécontentement ce qui estoit vn effet de ma componction, & du ressentiment que i'auois de mes pechez: cette mauuaise opinion que l'on auoit de moy, m'estoit absolument insupportable, encore que le grand contentement que

i'auois d'estre Religieuse, me fist passer par dessus toutes choses. De sorte que ie prenois vne grande affection à faire tout ce que la Religion ordonne, mais non pas à supporter aucune chose qui me parust tant soit peu tourner à mon mépris.

Il y auoit vne Religieuse dans le Monastere où i'estois, qui estoit tourmentée d'un mal presqu'incroyable, qui luy estoit venu par des oppilations de ventre, qui luy auoient creué les intestins en plusieurs endroits, par lesquels elle rendoit tous les alimens aussi-tost qu'elle les auoit pris: ce qui la fit mourir en bien peu de temps. La violence extraordinaire de ce mal épouuantoit toutes les autres Religieuses: Mais pour moy, i'admirois seulement la patience avec laquelle elle le souffroit; & luy enuiant vne telle vertu, ie demandois à Nostre Seigneur qu'il m'enuoyast vn pareil mal, & mesme d'autres maux encore plus grands. Car il me semble que i'estois si transportée du desir des biens eternels, qu'il n'y auoit point de maux si terribles que ie n'eusse endurés pour les acquerir. Mais en mesme-temps il me semble que c'est vne chose qui est capable de causer de l'étonnement, de ce

que i'auois tant de courage avec si peu d'amour de Dieu que i'en auois alors : car ce desir si extrême que ie me sentoie pour les choses de Dieu , n'estoit , ce me sem- ble , qu'vne certaine lumiere qui me fai- soit connoistre la caducité des choses du monde , & qui m'incitoit à meriter des biens si precieux , par des peines si peu considerables.

Il pleût à Nostre Seigneur de m'accor- der l'effet de ma demande ; & deux ans apres que ie la luy eüs faite , il me reduisit à vn tel estat, qu'encore que le mal que ie souffrois ne fust pas si insupportable que celuy de cette sainte Religieuse ; Neant- moins sa longueur qui fut de trois années, ne le rendoit gueres moins accablant, ny gueres moins difficile à souffrir. L'Esté estant venu , l'on disposa toutes cho- ses pour ma cure , & mon Pere avec ma Sœur & cette Religieuse que i'aimois si fort , me conduisirent avec beaucoup de soin & de bon traitement , au lieu que l'on auoit destiné pour me mettre dans les remedes. Il y auoit en ce lieu vn Eccle- siastique qui ne manquoit pas de bonnes qualitez , qui auoit l'esprit fort raison- nable , & qui auoit mesme quelque sça- uoir. Je le pris incontinent pour estre

mon Confesseur, parce que i'ay tousiours aymé les personnes doctes, quoy qu'il le fust neantmoins assez mediocrement, & que ie n'ignorasse pas le danger qu'il y a de se laisser conduire par des Confesseurs qui ne sont qu'à demy doctes, lesquels sont pires que s'ils estoient tout à fait ignorans, pourueu que d'ailleurs ils fussent vertueux; parce que ces derniers se deffians tousiours de leurs propres sentimens, consultent beaucoup ceux des autres; & quoy qu'ils ne soient pas capables d'instruire comme les doctes, du moins ils ne sont pas capables aussi de tromper comme les autres, qui ne le sont qu'à demy; Et c'est ma propre experience qui me fait parler de la sorte: Car i'ay eû durant plus de dix-sept ans, des Confesseurs d'un mediocre sçauoir, lesquels me séblants pour cela plus capables; ie croyois n'estre obligée qu'à les croire en toutes choses, quoy que souuent ils m'asseûraissent qu'il n'y auoit point du tout de peché en des choses où il y auoit peché veniel, & qu'il n'y auoit seulement qu'un simple peché veniel, en d'autres choses où il y auoit vne offense mortelle & vn veritable peché. Ce qui estoit vn mal, que ie croy que Nostre Seigneur permit, afin de me

punit de mes offenses en aveuglant les autres pour m'aveugler, & pour m'en faire aveugler d'autres.

Ce Prestre dont ie viens de parler, me prit en tres-grande affection, pour la pureté de conscience qu'il remarquoit en moy par le peu de choses que i'auois à luy confesser; & il n'y auoit rien que de bon dans cette affection qu'il me portoit, sinon qu'elle passoit iusqu'à l'excez. Dans les conuersations que i'auois avec luy, ie prenois vn singulier plaisir à parler des choses de Dieu; Ce qui luy donnoit vne secreete confusion de voir tant de sentimens de vertu dans vne si ieune personne; & ce qui estant joint d'ailleurs à la confiance qu'il auoit en moy, le porta enfin à me decouurer entierement l'état de son ame, & à me declarer avec beaucoup de ressentiment, l'engagement déplorable & public où il estoit depuis près de sept ans, dans vne affection impure, avec vne femme de ce mesme lieu, sans laisser pour cela de celebrer tous les iours le Saint Sacrifice de la Messe. Ie ne puis dire, & l'on ne scauroit comprendre la douleur que ie ressentis d'vne si extrême misere où ie le voyois plongé, moy qui l'aimois beaucoup, & qui auois cét

aveuglement, & cette legereté d'aimer ceux qui m'aimoient, & d'estimer cela vne reconnoissance, & vne vertu. Mais, ô maudite reconnoissance, ô maudite vertu, qui nous faits violer la Loy de Dieu, en laquelle seule consiste la veritable vertu ! Car cette fausse maxime nous persuade que nous devons de telle sorte aimer le monde, que nous pouuons mesme en aymer moins Dieu, auquel seul nous sommes redevables de tout bien, & de celuy mesme que nous receuons du monde. Ô l'aveuglement estrange ! & que ie serois heureuse, ô mon Seigneur mon Dieu, que ie serois heureuse d'auoir esté tousiours tres-ingrate & tres-méconnoissante enuers tout le monde, afin que ie l'eusse moins esté enuers vous !

Encore que le déreglement de ce pauvre homme fust vne chose publique, & que sa mauuaise reputation confirmast assez ce qu'il m'auoit dit de l'engagemēt infame où il estoit ; neantmoins ie taschay de m'en informer plus particulièrement des personnes de sa maison, de qui i'appris des choses qui me firent iuger qu'il n'estoit pas si coupable que l'on pensoit, & qu'il auoit esté enforcelé par vne Medaille de cuiyre que cette mal-heureuse

femme, qu'il entretenoit, luy auoit donnée, & qu'elle l'auoit obligé de porter à son col pour l'amour d'elle, sans que personne eust iamais peû luy faire quitter ce charme infernal, & ce gage Diabolique d'une si funeste affection. Comme donc i'auois beaucoup d'amitié pour luy, & qu'il en auoit aussi beaucoup pour moy, ie fis tant que pour me contenter, il me donna cette maudite Medaille, laquelle ie fis jetter tout aussi-tost dans la riuier; Et alors, comme vne personne qui se réueille d'un profond sommeil, il vint à se ressouuenir de tout ce qu'il auoit fait depuis tant d'années, & se trouuant faisi tout à la fois d'estonnement & de repentir, il vint au mesme-temps à detester avec vn regret sincere tous les desordres de sa vie: Il cessa entierement de voir cette femme, & ne cessa point de rendre graces à Dieu de la misericorde qu'il luy auoit faite, de luy donner sa lumiere pour le faire sortir de son égarement. De sorte que ie ne doute point qu'il ne soit maintenant en estat de salut: Il mourut vn an apres le premier iour que ie le vis, ayant desia long-temps perseueré au seruice de Dieu; & il semble que Nostre Seigneur permit que j'eusse pour luy tant d'affec-
tion,

tion, afin qu'il se sauuaſt de cette maniere.

Ie paſſay trois mois en ce meſme lieu, avec des maux que ie ne puis exprimer, parce que les remedes eſtoient plus violens que ma complexion n'eſtoit forte : Ce qui m'abbatit de telle façon, qu'au bout de deux mois, ie fus reduite entierement à l'extremité : Le mal de cœur dont i'eſtois ſi fort tourmentée, & pour la guerifon duquel on m'auoit amenée en ce lieu, s'irrita d'une telle forte, qu'il me ſembloit quelquefois que l'on me faiſiſt avec des dents aiguës, & que meſme l'on craignoit que cette douleur ne paſſaſt iuſqu'à la rage. Outre cela, i'eſtois deuorée par vne fièvre continuë, i'eſtois conſumée, par vne quantité de medecines violentes que l'on me faiſoit prendre tous les iours ; i'eſtois enfin dans vne langueur, & dans vn dégouſt extrême ; Et tant de maux que ie ſouffrois tout enſemble, me deſſeicherent iuſqu'à vn tel point, que mes nerfs commencerent à ſe retirer, & à me cauſer des douleurs également violentes, depuis les pieds iuſques à la teſte, & lesquelles, ſelon les Medecins, ſont entierement intolerables. Mon Pere me voyant en cét eſtat ſi dan-

gereux, me remena au lieu d'où i'estois partie, & où les Medecins estant reuenus me visiter, m'abandonnerent d'un commun accord, disans qu'outre tant de maux qui me tourmétoient, dont le moindre estoit si grand, i'estois encore ectique.

Dans ces tourmens extrêmes que ie souffris prés de trois mois, j'auois vne patience, de laquelle ie ne puis me resouuenir sans estonnement & sans vne profonde reconnoissance de la grace de Nostre Seigneur: Car elle estoit si extraordinaire, qu'elle ne pouuoit venir que de luy seul. Ie ne m'entretenois de tous mes maux qu'avec luy, ie ne gemissois que deuant luy, & i'auois souuent dans le cœur & dans la bouche, ces paroles de Iob, *Celuy qui nous enuoye des maux n'est-il pas le mesme de qui nous receuons des biens?* Et il me semble que ces sentimens me donnoient beaucoup de force & beaucoup de courage. Tous ces maux violens me durerent depuis le mois d'Avril iusques à la feste de l'Assomption de Nostre-Dame, en laquelle ie me disposay à me confesser avec le plus de diligence que ie peüs: Mais comme l'on sceût que c'estoit la crainte de la mort qui me donnoit cét empressement, mon Pere ne le

voulut point permettre, de peur d'augmenter ma crainte, & de redoubler ma tristesse, qui ne laissoit pas d'estre extreme, quoy que ma patience fust tres-grande. La nuit de cette Feste i'eûs vn accèz qui me dura presque quatre iours, pendant lesquels ie fus priuée de sentiment: ce qui obligea de me donner l'Extrême-Onction: Car il sembloit à chaque moment, que i'allasse expirer, & il est certain que quelquefois on me tenoit tellement pour morte, qu'en me regardant on me laissoit degouter de la cire sur le visage; iusques-là que ie m'en trouuay dans les yeux lors que ie vins à me réueillir de cette langueur: Iusques-là enfin que dans le Monastere on me prepara vne fosse qui m'attendit vn iour & demy, & que dans vn autre Conuent de bons Religieux, on fist pour moy vn Service solennellement. Mais dans le temps que l'on se preparoit à m'enseuelir, il pleût à Nostre Seigneur, que ie reuiasse à moy, & que ie me confessasse; Apres quoy ie communiay avec beaucoup de larmes & beaucoup de tremblement, me considerant comme ressuscitée, & admirant profondément l'infinitie misericorde, dont Sa Majesté vfa enuers moy, en m'empeschant de mourir.

en cét estat où il me semble que mon salut eût esté en si grand danger, tant à cause de l'ignorance de mes Confesseurs, que de l'excez de ma propre malice.

Il me semble, ô mon Ame! qu'il eût esté bien iuste & bien raisonnable que la grace que ton Seigneur t'auoit faite, de te déliurer d'un si grand peril, eût excité ta reconnoissance & ton amour; sinon ton amour & ta reconnoissance, du moins, ta circonspection & ta crainte: Et que si ta malice n'estoit retenuë par la consideration de sa bonté qui t'auoit comme resuscitée, elle deuoit l'estre par la consideration de sa puissance, qui estoit capable de te faire mourir encore mille autres fois. Ie ne croy pas exagerer en parlant de la sorte; ie ne pense pas qu'en disant que Nostre Seigneur peut faire mourir mille fois vne ame ingratta, ie contrevienne à la moderation que l'on m'a commandé de garder dans le recit de mes pechez; & ie ne crains pas d'en receuoir des reprimandes pour declarer trop ouuertement mes imperfections; car quelque effort que ie fasse pour les decouvrir, elles ne sont encore que trop couuertes, & que trop déguisées. Ie prie Dieu, pour la gloire de son Nom, qu'il ne permette pas

que j'obmette aucunes de mes offences : parce que plus elles seront conuës & publiées, plus sa misericorde & sa patience à me souffrir, fera éclatante & reconuë. Je le prie aussi de tout mon cœur, que ie cesse plustost de viure, que de cesser iamais de l'aimer ; & que ie sois plustost reduite en cendres, que de ne pas brusler de son amour.



CHAPITRE VII.

Elle parle des grandes obligations qu'elle eût à Nostre Seigneur, de la patience qu'il luy donna dans des souffrances si extraordinaires ; & de la conformité qu'elle eût tousiours à sa volonté. Elle dit que dans toutes ses peines, S. Ioseph fut son Mediateur & son Protecteur auprès de Dieu ; & qu'elle receût tousiours beaucoup de graces par l'intercession de ce grand Saint.

IE fus reduite à vne telle extremité par cét accez de quatre iours, duquel ie viens de parler, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse sçauoir les toutmens

que ie ressentis. I'auois la langue toute déchirée à force de l'auoir morduë, par la violence de mes maux : i'auois le gosier en vn pareil estat que si l'on m'eüst étranglée : car ie l'auois tellement desseiché & retiré par la grande foiblesse, que mesme l'eau n'y pouuoit passer : Il me sembloit que i'estois toute disloquée : Outre cela, i'auois vn cruel étourdissement de teste; & parmy tant de maux qui me tourmentoient, ie n'auois de mouuement que dans vn seul doigt de la main droite. Cependant, toute accablée que i'estois, par tant de douleurs si continuelles & si aiguës, qui estoient encore accompagnées de fièvres doubles quartes, dont les frissons ne me quittoient quasi point, & d'vn dégoust mortel qui estoit presque autant insupportable que toutes ces douleurs ensemble; Dans cét estat, dis-je, ie ne laissay pas de faire toute sorte d'instance pour obtenir que l'on me receüst dans nostre Monastere où ie fus receuë viuante, lors que l'on m'y attendoit morte; Mais aussi peu viuante en effet, que si i'eüssé esté veritablement morte, puis que i'estois priuée de tout sentiment, de tout mouuement, comme vne personne priuée de la vie, & qu'il ne me restoit que les

os. Je souffris plus de huit mois durant tous ces maux, dont ie demeuray près de trois ans toute estropiée, & toute percluse; Mais avec vne resignation admirable à la volonté de Nostre Seigneur, & mesme avec vne joye de souffrir, qui ne se peut dire, & vn desir de souffrir encore dauantage pour son amour: Car il me semble que ie ne souhaittois de guerir que pour le seruir dauantage, en solitude & en Oraison, parce que nostre Infirmerie n'estoit point commode pour cela. Toute la Maison estoit édifiée de me voir dans vn esprit si calme & si rassis, en souffrant des douleurs si violentes & si capables de troubler l'ame la plus ferme & la plus heroïque: Chacun estoit dans l'admiration de ne me voir faire alors autre chose que de me confesser, ou de parler de Dieu: Et certainement il paroist bien qu'une patience si inuincible n'estoit pas vn effet de mon courage & de ma force naturelle, mais qu'il estoit vn don tout particulier de cette misericorde toute puissante, qui me rendoit doux & agreable, mes tourmens les plus rudes & les plus affreux. Sans doute vne constance si admirable ne pouuoit venir que d'un amour de Dieu tout extraordinaire, & d'une connoissan-

ce toute particuliere, de l'auantage qu'il y a en cét amour: Aussi ce fut vne grace que Nostre Seigneur m'auoit faite en l'Oraison: car depuis que ie m'y fus exercée, ie vis dés aussi-tost cette patience, & toutes les autres vertus se renoueller, & comme renaistre en moy. Sur tout, ie me sentis animée d'vne charité toute nouvelle pour le prochain: l'estois tres-exacte à ne rien dire, & à empescher qu'il ne se dist rien au defauantage des autres; ie ne pouuois souffrir ny les moindres soubçons, ny les moindres murmures qui ofençassent la reputation d'autruy: Et ie fis tant par mon exemple, (quoy que quelquefois i'y aye manqué) que cela passa en coustume dans la Maison, de ne vouloir iamais à autruy, & de n'en dire iamais le mal, que nous serions fâchez que l'on nous voulust, ou que l'on dist de nous. Et non seulement en ma compagnie, & dans le Monastere où i'estois; mais encore en la compagnie de mes parentes, & de nos amies, & par tout où il y auoit quelque vn que i'auois instruit, on estoit à couuert de toute sorte de médifances. Nostre Seigneur me fist encore cette grace, que ie me confessois & communiois tres-souuent, & que ie desirois tousiours de

le faire plus souuent encore. Je m'occupois à de saintes lectures, avec beaucoup de ferueur ; Et ie ressentois vn regret si cuisant de toutes mes offenses passées, que mesme ie redoutois souuent l'Oraison, pour la crainte que i'auois de l'extrême confusion que i'y deuois ressentir d'auoir offensé Dieu ; ce qui m'estoit vn tourment que ie ne scay à quoy comparer, & qui estoit d'autant plus grand qu'il ne procedoit que de l'amour de Dieu, & du souuenir des graces qu'il me faisoit, lesquelles, comme ie dis, me causoient vne honte insupportable, quand ie venois à considerer mon peu de reconnoissance & de fidelité. De sorte que ie ressentois vne nouvelle honte de ma honte, & vne nouvelle douleur de ma douleur mesme, lors que ie considerois que cette douleur & cette honte procedoit de mon peu d'amandement, & de l'inconstance de mon esprit, qui m'empeschoit de perseverer dans mes bonnes resolutions: C'est pourquoy, comme ie dis, ie pleurois de ce que i'estois obligée de pleurer ; Et la consideration du sujet qui me faisoit verser des larmes, m'en faisoit encore verser de nouvelles : Enfin, i'auois vne desffiance & vne horreur de moy, qui ne

se peut dire, quand ie regardois que i'estois tout ensemble, & si méchante & si foible, qu'ayant eû assez d'ingratitude pour offenser Dieu, ie n'auois pas assez de force pour m'en repentir, si luy-mesme ne me mettoit le repentir dans le cœur, & les larmes dans les yeux. Aussi ie faisois tous mes efforts pour me remettre promptement en grace, & ie cherchois tousiours dans la Confession, le remede à mes offenses, qui ne procedoient en partie que de ma negligence à éuiter de loin les occasions; & en partie aussi de la negligence de mes Confesseurs qui n'auoient guere de soin de mon ame. Car quelque attachement que i'eusse aux vanitez & aux conuersations du monde; Neantmoins s'ils m'en eussent monstré le peril, & qu'ils m'eussent obligée à les quitter, sans doute ils eussent couppe la racine de tous mes maux; & ie le croy ainsi, à cause de la delicatesse naturelle de ma conscience, qui est telle, que ie ne pourrois pas me souffrir vn moment en peché mortel, si ie me sentoie y estre. Toutes ces bonnes dispositions qui marquoient la crainte de Dieu en moy, estoiet des effets de mon Oraison; & il me semble que c'estoit le pur amour de Dieu qui

me cauſoit cette crainte. Car pendant tout le temps que ie ſouffrois les maladies eſtranges que ie viens de dire, i'auois toujours grand ſoin de ne point commettre de pechez mortels; ſans que ce bon ſentiment me vint par l'apprehenſion de la peine que Dieu prepare à ceux qui l'offenſent de la forte; car au contraire, cōme ie diſ, ie n'en auois pas ſeulement la moindre penſée: Et meſme ſi ie deſirois la ſanté, ie ne la deſirois que pour eſtre en eſtat de mieux ſeruir Dieu: Mais, hélas! cette ſanté que ie deſirois pour la gloire de Dieu, & pour le plus grand bien de mon ame, ne me ſeruit qu'à offenſer Dieu d'auantage, & à plonger mon ame dans de plus grands maux: Ce qui monſtre bien le grand abus & le grand défaut de prudence que c'eſt à l'homme de demander autre choſe à Dieu que ce qu'il ſçait nous eſtre le meilleur; de ne pas s'abandonner entierement à luy, & de ne pas ſe reposer de toutes choſes ſur ſa ſainte Prouidence.

Entre vn grand nombre de deuotions que i'eûs alors, comme d'entendre beaucoup de Meſſes, & de reciter beaucoup de prieres, approuuées & bonnes, (car ie n'aimay iamais ces ſortes de prieres de

certaines femmes , qui se font avec des façons ridicules , & qui ne font que superstition) ie pris pour mon Intercesseur & pour mon Patron particulier , le glorieux Saint Ioseph , à qui ie me recommanday beaucoup , & de qui i'ay sensiblement éprouué la faueur en beaucoup de rencontres tres-perilleuses touchant ma reputation , ou le salut de mon ame , desquelles il m'a deliuré d'une maniere beaucoup plus auantageuse , que ie n'eüssé sceü luy demander. Je ne me ressouuiens pas, dis-je , d'auoir demandé aucune chose à Dieu , que ie n'aye obtenuë par l'intercession de ce grand Saint , soit pour le bien de mon ame , soit pour le bien de mon corps : Et au lieu que tous les autres Saints n'ont receü de Dieu qu'une certaine grace , pour nous secourir chacun dans quelque necessité particuliere , il semble qu'il ayt fait à Saint Ioseph toutes ces graces ensemble , n'y ayant aucune necessité en laquelle ie n'aye éprouué son assistance: Comme si Nostre Seigneur vouloit par là nous faire connoistre qu'il le regarde tousiours comme son Pere dans le Ciel , aussi bien que sur la terre , & qu'en cette qualité , il s'est souümis à toutes ses volontez , & qu'il ne peut rien

refuser à celuy qui luy fournit toutes choses pendant le cours de sa vie mortelle.

Ie remarque mesme depuis quelques années, qu'une chose que ie luy demande tous les ans au iour de sa Feste, m'arriue tousiours comme ie l'ay desirée, ou si elle m'arriue autrement, ie vois, que c'est pour mon plus grand bien: Et si quelqu'un a de la peine à me croire, ie le conjure pour l'amour de Dieu, de se recommander particulièrement à ce glorieux Patriarche, afin d'éprouver ce que ie dis. Il me semble sur tout que les personnes qui sont deuotes à la sainte Vierge, le deuroient estre à ce S. Espoux, qui a tant souffert avec elle, & par l'assistance duquel son Fils IESVS & elle, ont échappé tant de perils. I'ay remarqué encore que ce grand Saint donne des lumieres admirables dans l'Oraison, à ceux qui luy sont deuots, & que quiconque ignore le chemin qu'il faut tenir pour bien prier, n'a qu'à s'adresser à Saint Ioseph, pour ne s'égarer point dans ce chemin. Dieu veuille cependant, que ie ne me sois point renduë plus coupable en parlant des auantages qu'il y a de l'honorer & de le seruir en ses Saints: Car ie

crains qu'en me vantant d'auoir esté si deuote à celuy-cy, ie n'en aye pas pour cela honoré ny seruy Dieu dauantage.



CHAPITRE VIII.

Elle dit qu'apres sa guerison, elle perdit les graces que Dieu luy auoit faites iusques alors ; Elle montre quelle fut la cause de cette perte ; & quel fut le dérèglement de sa vie.

NOtre Seigneur estant si bon & si misericordieux comme il est, me deliura enfin de mes maux ; & moy estant si ingrate & si mauuaise comme ie suis, j'abusay bien-tost de cette grace. Helas ! quelle misere, & quel excez de misere, ô mon Seigneur, de retomber en de nouvelles offenses contre vous, apres auoir esté ressuscitée comme ie l'ay esté par vostre misericorde ! Ah pourquoy faut-il que nous viuions d'vne vie si mal-heureuse & si remplie de perils ? Graces à vous neantmoins, ô mon Createur ! il me semble que ie pourrois dire comme vostre Apostre, (quoy, que ie sois beau-

coup éloignée de la perfection qui le luy faisoit dire,) *Que ce n'est plus moy qui vis en moy-mesme, mais que c'est vous, ô mon Dieu, qui vivez en moy.* Car ie m'aperçois bien que depuis quelques années vous me soustenez de vostre main, & que vous fortifiez mon ame dans ses bons desirs par vne misericorde toute particuliere; encore que ie ne laisse pas de vous offenser souuent: Mais ie ne croy pas alors vous offenser; & mesme ie me sens si fort touchée, & si fort ardante de vostre amour, qu'il me semble que rien au monde ne pourroit m'empescher d'exercer les entreprises les plus difficiles, s'il s'agissoit de vostre gloire & de vostre seruice, comme ie l'ay desia éprouué en quelques-vnes, pour le succez desquelles vous m'avez si efficacement assistée. Enfin, mon Dieu, il me semble que ie ne veux que vous, que ie ne desire que vous, & que ce qui vient de vous; que tout le reste m'est vne Croix & vn pesant fardeau; que vous seul me contentez, & me dégoustez de tous les biens de la terre. Mais n'est-ce point à moy trop de presumption, d'auoir de telles pensées? vous le sçauéz, ô mon Seigneur! que ie ne me trompe pas en parlant de la sorte, & qu'au-

tant que ie le puis comprendre, il me semble que ie ne ments pas. Et neantmoins, ie connois mon peu de vertu, & mon peu de disposition au bien, si vostre grace ne me fortifie, & si vous ne m'aydez vous-mesme à vous estre fidelle; ie crains beaucoup, & avec raison, que vous ne m'abandonniez souuent; Et plaise à vostre suprême Majesté, que ie ne sois pas abandonnée de vous maintenant que ie presume tellement de vostre misericorde: Nous viuons icy bas dans l'incertitude, & dans la difficulté de connoistre si nous vous sommes agreables! O mon Dieu, comment pouuons-nous souffrir vne incertitude si mal-heureuse, & comment pouuons-nous aimer cette vie où nous ne sçauons en quel estat nous sommes? Je sçay que sans vne ingratitude extrême, il n'y a pas moyen de vous quitter; Mais vous ayant quitté tant de fois, & sçachant que pour peu que l'on vous quitte, l'on se perd incontinent; ie ne puis, ô mon Dieu & Seigneur! que ie ne craigne beaucoup de me separer de vous encore, & de vous porter à vous retirer de moy. Car, si d'vn costé ie me ressouuiens (& i'en rends graces à vostre misericorde) que vous ne m'ayez iamais abandonnée, comme ie le

meritois en me separant moy-mesme de vous ; aussi d'un autre costé , ie me ressouviens que ie n'ay pas correspondu à vostre grace , que souuent i'ay refusé le secours que vous me presentiez , & que plusieurs fois i'ay méprisé d'écouter les mouuemens salutaires que vous ne vous lassiez point de m'inspirer.

Après donc tant de graces que Nostre Seigneur m'auoit faites , & tant de vertus qu'il m'auoit données , lesquelles m'excitoient si fortement à le seruir ; Après m'estre veüe dans vn estat de damnation eternelle , & auoir esté retirée de ce funeste estat , par vne espeece de resurrection de mon ame & de mon corps , ie m'abandonnois à mille fujets de passe-temps superflus , & de vanitez tres-dangereuses , qui plongerent mon ame vne seconde fois , dans le tombeau , en me déreglant si miserablement que i'auois honte de m'approcher de Dieu , par vne liaison si estroite , & par des communications si particulieres , que sont celles de l'Oraison : Ce qui me fit tomber dans le plus terrible auéglement , & dans la plus dangereuse illusion où le Diable puisse faire tomber vne ame : Car il m'inspira vne fausse humilité , sous pretexte de la-

quelle il me sembloit que i'estois trop coupable & trop noire de pechez pour ofer entreprendre de m'entretenir avec Dieu , & que ne meritant de conuerfer qu'avec les Demons , ie deuois me contenter de le prier d'vne façon ordinaire, plustost que de tromper ainsi le monde, par vne belle apparence de pieté. Il est vray que ie faisois tout mon possible pour me mettre en bonne estime ; mais ie ne croy pas que ce fust par hypocrisie , ny par vaine gloire : Je ne me souuiens pas d'auoir offensé Dieu en cela ; Au contraire , il me semble que ce m'estoit vne grande peine , lors que i'en sentoie seulement les premiers mouuemens: Aussi le Diable ne m'a iamais guere attaquée par cette tentation , ou s'il m'en a quelquefois attaquée , il n'y a rien gagné , & i'y ay gagné beaucoup. Ce qui est sans doute vne grace dont ie suis redevable à Dieu , sans l'assistance duquel ie l'aurois peut-estre offensé en cela , comme i'ay fait en tant d'autres choses ; Il en soit beny eternellement. Je dis bien encore davantage ; car j'ose mesme asseûrer que ce m'estoit vne chose insupportable, de voir que l'on eût bonne opinion de moy , parce que ie connoissois bien le fonds de

mon cœur, & que ie n'y voyois rien que de mauuais. Plusieurs choses contribuoient mal-heureusement à cette opinion auantageuse que l'on auoit de moy, & empeschoient que l'on ne reconnût mes imperfections. Chacun me regardoit avec admiration, estant si ieune comme i'estois, faire neantmoins des choses qui paroissoient d'une force d'esprit & d'une pieté si fort au dessus de mon âge: Car ie paroissois deuote & retirée au milieu de tant d'occasions perilleuses; on me voyoit affectonnée à la solitude, & à la priere; ie m'occupois avec édification, ou à lire des choses saintes, ou à parler de Dieu, ou à faire peindre par tout des Images de Nostre Seigneur, ou à mettre tousiours dans mon Oratoire quelque chose de nouveau; pour exciter à la deuotion; Enfin, l'on remarquoit en moy plusieurs choses semblables, qui passioient pour des preuues de vertu, comme de ne médire iamais de personne, & de ne faire iamais rien contre l'honesteté du monde: car i'ay eû tousiours la vanité de me picquer beaucoup de ce point d'honneur.

Comme l'on me iugeoit donc vne personne si sainte, & que l'on se fioit beaucoup en moy, aussi l'on me traittoit com-

me les plus anciennes, & mesme l'on me donnoit encore quelque sorte de liberté plus grande, parce que l'on s'asseûroit que ie n'en abuserois pas. Et véritablement i'estois si ponctuelle & si exacte de ce costé-là, que de rien faire sans permission, comme de se dérober de la veuë de ses Superieures, pour causer nuict & iour par des trous de murailles, & à des heures consacrées à la retraite & au silence, c'est vn déreglement dans lequel, par la grace de Dieu, ie ne suis iamais tombée, & dans lequel tombent ordinairement la pluspart des Maisons Religieuses; ce qui arriue, comme ie croy, par le defaut de Retraite & de Closture. C'est pourquoy j'attribuë à ce mesme defaut toutes les mauuaises habitudes que ie pris en ce Monastere; cét air de vanité, cét amour des conuersations du monde, cette curiosité à entendre parler des nouvelles & des affaires du siècle: Non pas que la liberté que les autres Religieuses prenoient, ne leur fust permise, non seulement parce qu'elles n'estoient pas obligées par leur Regle à vne plus grande Retraite, mais encore parce qu'elles estoient bonnes & vertueuses: Mais ie veux dire, que pour moy qui estois mauuaise & déreglée, cette

liberté estoit pernicieuse, & qu'elle m'auroit infailliblement entraîné dans le precipice, si Nostre Seigneur ne m'eût toujours secouruë par tant & tant de remedes si puissans, par tant & tant de faueurs si particulieres. C'est ce qui me fait croire que dans les Monasteres de femmes, vne si grande liberté est vne chose tres-perilleuse, & que ce leur est plustost vn precipice pour tomber dans l'Enfer, qu'un soulagement pour remedier à leurs foiblesses. Quand ie parle de la sorte, Mon Pere, ie vous prie, ne vous imaginez pas, & empeschez que les autres ne s'imaginent, que ie veuille rien dire icy, ou que ie pense à rien qui soit au desauantage de mon Monastere. Car cette Maison est si bien réglée, & l'on y prie Dieu avec tant de perfection; la Closture mesme en est si suffisante, & toute sorte d'obseruance y est si soigneusement gardée, qu'il faut croire que Nostre Seigneur estant comme il est, si misericordieux, la fauorise d'une protection toute particuliere. C'a esté donc seulement de plusieurs autres Maisons moins réglées, que i'ay entendu parler, & pour lesquelles i'ay d'autant plus de compassion que i'ay veü leurs déreglemens, &

que i'ay esté témoin de leurs desordres. Ce qui va iusques à cét excez, qu'il faut que Nostre Seigneur leur parle plusieurs fois, & non seulement qu'il leur parle, mais encore qu'il leur crie d'une voix plus forte qu'à l'ordinaire, qu'elles pensent à leur salut: tant les vanitez & les diuertissemens du monde y sont establis, & leur ostent la veritable connoissance de leurs obligations! Dieu veuille mesme que dans ces Maisons si mal disciplinées, le peché ne passe point pour la vertu! ce qui est vn auenglement dans lequel i'ay esté plusieurs fois: car à ces sortes de personnes peu spirituelles, il est si mal-aisé de discerner ce qui est de Dieu, & ce qui n'en est pas, qu'il est necessaire que Nostre Seigneur les soustienne de sa main, d'une façon toute extraordinaire, pour les empescher de se perdre. C'est pourquoy ie conseillerois aux Peres & aux Meres, (si ie meritois que l'on suiuiſt mes conseils,) de marier plustost leurs Filles, moins auantageusement, que de les placer en des Monasteres si libres qu'il y en a, où elles seront plus auant dans le monde, que dans le monde mesme, & plus éloignées des voyes de leur honneur, & de leur salut; à moins qu'elles n'eûſ-

sent naturellement vne inclination extraordinaire à la vertu ; & encore ne sçay-je quand cela seroit, si leur vertu seroit plus grande que le peril & les occasions de la perdre. Quant à ceux qui ne sont pas dans la volonté ou dans le pouuoir de marier leurs Filles, ie leur conseillerois de les retenir plustost dans leur maison, en leur donnant tousiours de bons exemples ; parce que de cette maniere, si elles ont de mauuaises inclinations, elles ne pourront pas long-temps les cacher ; & quand mesmes elles le pourroient, elles ne nuiroient qu'à elles-mesmes: Au lieu que si elles estoient dans vn Monastere, elles pourroient tenir leurs defauts long-temps couuerts, & repandroient secrettement leur venin par toute la maison, sans qu'elles-mesmes s'en apperceussent peut-estre, ny mesmes qu'elles fussent pour cela fort coupables, parce qu'elles ne feroient peut-estre que suiure le chemin qu'elles auroient trouué tout tracé par le déreglement des autres. Car dans la pluspart des Monasteres où cette liberté dont ie parle, est si grande, ce qui trompe dauantage les personnes qui s'y mettent, c'est que beaucoup de choses qu'elles auroient creû deffenduës, y pas-

sent pour permises, & mesme pour bonnes & pour loüables; Ajoustez que la legereté de la ieunesse, l'ardeur de la sensualité, & la malice du Diable, leur font bien-tost aimer ces choses: Et certainement ils me semble que ces sortes de Religieuses, qui donnent de si pernicieuses impressions, sont comme ces Heretiques abandonnez de Dieu, qui connoissans bien qu'ils s'aveuglent, & qu'ils ne croient pas veritablement ce qu'ils disent qu'ils croient, veulent persuader aux autres, que ce qu'ils disent est la verité, quoy qu'au fonds de leur ame ils voyent bien que ce n'est que mensonge. Pleüst à Dieu que ie n'eüssé pas tant de raison de dire ce que ie dis: Mais, ô malheur extrême! ô misere déplorable! Le veritable esprit de Religion, & la veritable Obseruance est vn chemin si peu suivuy, que si aujourd'huy vn Religieux veut s'acquitter sincerement de toutes les choses à quoy sa vocation l'oblige, il craindra plus ses propres Compagnons que tous les Demons ensemble: Et pour moy, ie m'estonne que nous nous estonnions apres cela de voir tant de maux dans l'Eglise: car tous ces maux ne procedent ils pas de ce que ceux qui de-
uroient

uroient instruire les autres par l'exemple de leurs vertus, ont tellemét esteint le bon esprit que les Saints, leurs predecesseurs, auoient laissé dans leurs Ordres ?

Après m'estre long-temps distraite & dissipée en ces sortes de passe-temps, & de conuersations, que ie voyois estre en vsage parmy tant d'autres Religieuses meilleures que moy, & que leur exemple m'empeschoit d'estimer dangereuses ; il plût vn iour à Nostre Seigneur de m'en faire comprendre le mal, en la compagnie d'une personne dont j'auois depuis peu la connoissance. Car il m'apparut d'une maniere si seueré & si rigoureuse, qu'encore que ie ne le visse que des yeux de l'ame, ie voyois neantmoins plus clairement que ie ne l'aurois peû faire des yeux du corps, ce qui luy déplaisoit dans ces choses qui me plaisoient tant : Et il imprima tellement dans mon ame, l'Idée de cette vision, que depuis vingt-six ans qu'il y a qu'elle m'est arriuéé, il me semble que ie l'ay encore aussi presente, que ie l'auois lors qu'elle m'arriua. I'en demeuray long-temps toute effrayée & toute troublée, & ie me resolus de ne voir iamais cette personne avec laquelle i'estois. Il est vray que dans cette fa-

ueur que Nostre Seigneur me fit, il y auoit quelque danger pour moy, parce que ie ne pouuois croire que ce fust vne veritable vision, ne pouuant du tout m'imaginer que l'on peüst rien voir en cette vie sans l'entremise des sens: Et le Diable par vn artifice extraordinaire, me vouloit persuader que c'estoit luy qui m'auoit donné cette vision afin de me tromper; En quoy il taschoit à me tromper, d'autant plus qu'il vouloit me faire croire qu'il m'auoit trôpée. Mais il me restoit tousiours vn certain sentiment, qui me faisoit croire que le Diable n'auoit aucune part en cette vision. Et en effet, estant vn iour avec cette mesme personne que i'aimois si passionnément, & en la compagnie aussi de quelques autres; Nous vîmes venir à nous vne chose qui estoit faite comme vn gros Crapaut, mais qui marchoit d'vne plus grande vifteffe que ces sortes d'animaux ne marchent: ajoustez que c'estoit en plein midy, & dans vn lieu où iamais il n'auoit paru de semblables bestes: Ce qui me conuainquit entierement qu'il y auoit en cela quelque secret de la Prouidence de Dieu, pour me faire connoistre le peril auquel ie m'exposois dans ces sortes de conuersations.

Aussi n'ay-je iamais oublié cette grace, & ie ne cesseray iamais de benir vostre admirable bonté, ô mon Seigneur! qui m'avez auerty de mon salut, par vn si grand nombre de voyes si fauorables; ny de detester mon horrible ingratitude, qui m'a empeschée de profiter de tant de faueurs.

Il y auoit dans nostre Monastere, vne Religieuse de mes parentes qui estoit des plus anciennes de la Maison, & ie puis dire mesme des plus vertueuses & des plus exactes en toutes les choses de la Discipline & de l'Observance. Elle me donnoit assez souuent des auertissemens tres-salutaires, touchant ma conduite & mon auancement dans la vie spirituelle: Mais i'estois si aveugle & si miserable, que non seulement ie méprisois tout ce qu'elle me disoit, & que i'auois beaucoup d'auersion pour sa personne; mais encore, que i'en auois mauuaise opinion, & que j'attribuois à vne presumption peu charitable, ce qui estoit en elle vn pur mouuement d'vne charité toute sincere & toute fraternelle. Je dis cecy afin que tout le monde connoisse l'excez de ma malice, & reconnoisse tout ensemble l'excez de la bonté de Dieu qui me donnoit tousiours

tant de nouveaux moyens pour me sauuer, quoy que ie m'y opposasse toujours ainsi par de nouvelles ingratitudez. Je le dis aussi, afin que s'il plaist à Sa Prouidence que quelques-vnes de ses Seruantes lisent vn iour ce que i'ay écrit, elles s'instruisent de leur deuoir par ces mauuais exemples; que mon égarement leur apprenne à se mettre & à demeurer dans la bonne voye, & comme l'on dit, qu'elles se fassent sages à mes dépens. Je les prie pour la gloire de Nostre Seigneur, que les perils auxquels ie me suis exposée par l'amour de la vanité & des conuersations mondaines, leur seruent à les éuiter. Plaise à Dieu que par les choses que ie dis, ie puisse desabuser quelqu'ame du grand nombre de celles que i'ay autrefois trompées, en leur persuadant le contraire. Car estant si ignorante & si peu éclairée que i'estois, i'ay souuent conseillé comme le meilleur, ce qui estoit véritablement le pire; & cōme ie dis, c'est mon ignorance, & la grossièreté de mon esprit qui me le faisoit croire de la sorte; estant tres-assèurée que si i'auois tousiours connu le mal, ie n'en aurois iamais fait, & que de dessein premedité ie n'aurois iamais trompé les autres.

CONTINUATION.

Comme dans la premiere ferueur que i'auois eüe pour l'Oraison, i'en auois donné vn si grand goust à mon Pere, qu'en moins de cinq ou six ans il y auoit beaucoup auancé; Mais que depuis ayant perdu cette ferueur, par les distractions que me cauoiēt toutes ces vanitez, & tous ces entretiens du monde, ie voyois qu'il continuoit tousiours à me parler de Dieu, croyant que ie perseuerois tousiours dans cette même ferueur de l'Oraison, ie discontinuay plus d'vn an ce saint Exercice, m'imagināt qu'il y auoit en cela de l'humilité, de ne pas donner occasion de croire que ie fusse si sainte & si familiere avec Dieu. Cette tentation a esté la plus grande & la plus pernicieuse de toutes celles que i'ay eües, parce que m'éloignant ainsi de Dieu, j'acheuois de me perdre entierement; au lieu que si j'eüsse continué dans cét exercice de l'Oraison, ie n'eüsse pas continué de l'offenser, ou si ie l'eüsse offensé vn iour, du moins en me réueillant vn autre iour, ie me fusse peu à peu amendée, & retirée à la fin des occasions de l'offenser.

Mon Pere donc continuant à conuer-

fer avec moy , pensant que ie continuoïis à m'entretenir avec Dieu par ce diuin Exercice , me donnoit tant de peine de le voir si trompé , que ie me resolus enfin de luy dire que ie ne m'addonnois plus à l'Oraison comme j'auois de coustume ; sans toutefois luy dire la cause de cette discontinuation ; & luy disant seulement que mes maladies me priuoient de ce bien. Car encore que ie fusse guerie alors, de cette étrange maladie dont i'ay parlé, neantmoins j'en ressentois de tres-fâcheux restes , & j'en ressens mesme encore à present , ayant esté sujete l'espace de vingt années toutes entieres , à des vomissemens qui me prenoient tous les matins , & qui me reduisoient quelquefois à vne telle extremité , que ie ne pouuois rien manger qu'au soir. Mais depuis que i'ay dauantage frequenté la sainte Communion, ils ne me prennent plus que la nuit auant le coucher, quoy qu'avec beauconp plus de violence & plus de douleur , parce qu'il faut que ie les excite , à cause que si ie les retenois , la douleur en seroit encore plus grande , & le mal plus dangereux. Quant à la Paraly-sie, quant aux fièvres , & aux autres maladies auxquelles j'estois aussi sujete, par

la grace de Dieu j'en suis déliurée maintenant , & ie ne me sens plus que de ces maux de cœur , dont il y a huiët ans que ie suis tourmentée : Mais bien loin de m'en attrister , ie m'en réjouiys mesme beaucoup , m'imaginant rendre en cela quelque seruice à Nostre Seigneur , de souffrir pour son amour , que cela me détournast souuent de son seruice.

Ie persuaday aisément à mon Pere que c'estoit-là ce qui m'empeschoit de continuer cét exercice de l'Oraison : Mais pour luy persuader dauantage ce pretexte , voyant bien que ce n'estoit pas là vne excuse suffisante , ie luy dis que ie faisois assez d'assister au Chœur quand ie pouois ; quoy que cette excuse ne fust encore gueres meilleure , parce que pour vacquer à l'Oraison , il n'est pas besoin absolument de forces corporelles , mais seulement d'habitude , & d'amour. Car Nostre Seigneur nous donne tousiours assez de moyens pour nous entretenir avec luy , & iamais la commodité ne nous en manque , si ce n'est lors que nous manquons de bonne volonté. Les maladies, les occasions d'vn peril pressant, & autres semblables choses fâcheuses, nous en peuvent détourner quelque-temps, mais elles

ne font pas capables de nous en priuer, si nous ne voulons par nostre lascheté, nous en priuer nous-mesmes; parce que pour quelques momens d'infirmité, qui nous peuuent empescher de demeurer dans la solitude, & dans le recueillemēt, il y a des années entieres de santé, qui nous donnent la force & la disposition de le faire. Quand-mesme nous serions reduits à vn tel abbatement & à vne si grande extremité, que nous n'aurions ny cette force, ny cette disposition dont ie parle, cela ne nous deuroit pas estre vn fort grand empeschement; la veritable Oraison n'estant autre chose qu'vn mouuement de l'ame qui ayme Dieu, & qui soupire vers luy, en luy offrant toutes ses peines, en se souuenāt que c'est luy qui les luy enuoye, & que c'est pour luy qu'elle les endure; enfin, en se conformant de tout son pouuoir à sa sainte volonté, & se réjoüyssant des occasions qu'elle a de luy témoigner par sa patience, cette conformité & son amour. Lors qu'on a le tēps & l'occasion fauorable, il est bon de prier en solitude; mais lors que l'on ne le peut, il n'est pas necessaire: Et l'Oraison faite hors la solitude, ne laisse pas d'estre vne tres-bonne & vne tres-veritable Oraison.

Pour peu de bonne disposition , pour peu de bons desirs , & de soin que l'on ayt de bien faire , on trouue certainement de grands biens dans la priuation de ce grand bien mesme , lors que c'est Nostre Seigneur qui nous en priue par les maux qu'il nous enuoye ; parce que la patience nous tient lieu d'Oraison ; Et ie sçay que ie l'ay ainsi éprouué, lors que mon ame estoit plus pure , & ma conscience meilleure.

Mon Pere me plaignoit donc beaucoup, croyant ce que ie luy disois de l'interruption de mon Oraison ; car la bonne opinion qu'il auoit de moy , jointe à l'affection qu'il me portoit, ne luy permettoit pas d'en douter. Mais comme par la continuation de ce mesme exercice d'Oraison que j'auois quitté , apres le luy auoir moy - mesme conseillé , il estoit desia paruenü à vn si haut degré de perfection, qu'il ne pouuoit presque plus souffrir d'autre conuersation que celle de Dieu ; il commençoit aussi à ne demeurer plus si long-temps en ma compagnie ; il s'en retournoit aussi-tost qu'il m'auoit veü ; appellant les longues visites , des pertes de temps , & des dissipations d'esprit : Et pour moy, qui aimois ces pertes de temps, & qui me diuertissois d'ordinaire en de

semblables vanitez, ie ne me mettois pas fort en peine des courtes visites de mon Pere. Il ne fut pas le seul à qui ie donnay ce goust de l'Oraison; ie causay encore ce bien à d'autres personnes, lors mesme que i'estois le plus auant plongée dans ces mesmes vanitez: Comme ie les voyois affectionnées à ce saint Exercice, ie leur apprenois les moyens de le pratiquer, ie leur donnois des Liures propres pour cela, des plus excellens que ie pouuois trouuer, enfin ie les aydois de tout mon pouuoir. Car dès que ie commençay à seruir Dieu, j'eüs ce desir que d'autres le seruissent, afin de réparer en quelque sorte par le bien que i'estois cause qu'ils faisoient, tout le mal que ie pouuois faire: Et d'ailleurs, il me sembloit que j'estois obligée de profiter des connoissances que Dieu m'auoit données touchant l'Oraison, & que c'estoit satisfaire à cette obligation, que d'en faire part aux autres: Ainsi ie pensois à autruy en m'oubliant tres-souuent moy-mesme, ie trauallois au salut des autres, & la pluspart du temps ie negligeois le mien propre, tant j'estois aueugle & égarée!

Cependant mon Pere tomba malade, d'une maladie dont il mourut; & pour

auoir soin de luy, ie fus en sa maison, avec beaucoup plus de maux dans l'ame, qu'il n'en souffroit en son corps, estant comme j'estois tellement engagée en tant de sortes de vanitez, quoy que neantmoins ie ne me souuienne pas d'auoir jamais esté en peché mortel, non pas mesme dans le temps que j'ay mené vne vie plus déreglée & plus perduë. Je souffris pendant sa maladie des peines qui ne se peuuent dire, & que ie croy qui payoient bien en quelque sorte, celles qu'il auoit souffertes pour moy dans mes miseres passées. Neantmoins j'eüs assez de courage & assez de force pour ne luy rien faire paroistre de mon affliction, de peur d'augmenter son mal, & mesme pour demeurer avec luy iusqu'au dernier moment de sa vie, comme si ie n'eüsse senty aucune peine; quoy que cependant ie fusse si sensible, & que ie l'aymassé si tendrement, qu'il me sembla lors qu'il rendit l'ame, que l'on m'arrachoit l'ame à moy-mesme. Il fit vne mort si Chrestienne, il eüt tant de joye de mourir, & il nous donna des conseils si salutaires, apres auoir receü l'Extrême-Onction, que cela me fera eternellement vn sujet de louer & de benir Nostre Sei-

gneur: Son humilité, à nous recomman-
der d'implorer pour luy la misericorde de
Dieu; sa ferueur, à nous exhorter de le
seruir fidèlement toute nostre vie, & de
considerer serieuſement comme toutes
les choses du monde s'éuanouÿſent; son
regret de ne l'auoir pas seruy comme il y
estoit obligé, son desir de le seruir, mes-
me s'il réchapoit de sa maladie, & de se
faire Religieux des plus austeres qui fus-
ſent alors; toutes ces graces, dis-jé, que
Nostre Seigneur luy fit, me seront eter-
nellement vn sujet de louer sa bonté infi-
nie, & son admirable misericorde. Je croy
mesme que quinze iours auant que de
mourir, il préuit sa mort par vne faueur
toute particuliere de cette mesme miseri-
corde: Car auparauant, quoy qu'il fust
tres-mal, & comme desespéré des Mede-
cins, il ne croyoit pas neantmoins estre
si proche de mourir; Et depuis, quoy qu'il
fust beaucoup mieux, & que les Mede-
cins commençassent à l'asseûrer de sa gue-
rison, il n'espera plus qu'en Dieu seul, &
ne pensa plus qu'à disposer son ame. Son
mal principal estoit vne douleur d'épau-
les, tres-aiguë & tres-pressante, qui ne le
quittoit presque point du tout, & qui le
ferroit quelquefois avec des redouble-

mens de douleur, si insupportables, qu'il en estoit reduit long-temps aux dernieres angoisses. Alors ie prenois occasion de luy dire, comme il estoit extrêmement deuot à la Passion de Nostre Seigneur, qu'en cela son bon Maistre luy vouloit faire part du fardeau de sa Croix, & de la douleur qu'il endura quand les Iuifs la luy chargerent sur les épaules, & la luy firent traîner si loin avec tant de tourment: Dequoy ce pauvre homme demeura si satisfait & si consolé, qu'il me semble que depuis ie ne l'entendis plus se plaindre. C'est encore vne chose, ce me semble, qui est digne d'admiration, de ce qu'apres auoir esté durant trois iours, priué de tout sentiment, il recouura si parfaitement les sens, le iour de sa mort, que jusqu'à la moitié du *Credo*, qu'il recitoit luy mesme, & où il expira, il les eût aussi bons qu'il les eût iamais dans sa meilleure santé. Mais ie ne sçay pourquoy i'ay dit tout cela, sinon pour me reprocher d'autant plus l'excez de ma malice, & pour me faire d'autant plus de honte, ayant eû vn pere si vertueux, qui eût vne fille si vitieuse. Peu de temps apres sa mort, vn Religieux de l'Ordre de S. Dominique, qui auoit esté son Confesseur,

& qui estoit vn homme tout remply de l'esprit de Dieu, m'ayda d'une façon admirable, à connoistre le danger où j'estois, & à m'en retirer au plustost. Il me faisoit Communier tous les quinze iours, & quand il eût commencé à connoistre l'estat de mon ame, il iugea bien que mon plus grand mal venoit d'auoir quitté mon Oraison, & que le remede à ce mal, estoit de m'y appliquer de nouveau sans la quitter iamais : Ce qu'en effet, j'éprouuay bien-tost par le grand bien que j'en ressentis ; & depuis ce temps-là ie ne l'ay jamais quittée. Il est vray que pour cela, ie ne m'en retirois gueres dauantage des occasions de mes vanitez accoûtumées : Car encore que dans l'Oraison, Dieu me fist connoistre mes fautes, neantmoins apres l'Oraison, ie ne laissois pas de retomber dans ces mesmes fautes ; Si d'un costé la consideration des choses de Dieu éleuoit mon esprit vers le Ciel, d'un autre costé l'attrait des choses du monde, me rabbaissoit vers la terre, & ainsi ie souffrois vne grande violence, voulant accorder en moy deux choses si contraires, que sont les vains passe-temps du monde, & les saintes delices de l'esprit. Tousiours m'estoit-ce vn grand auantage

de ne pouuoir quitter mon Oraison, quoy que pour cela, comme ie dis, ie ne quit-tasse pas entierement mes vanitez; & c'e-stoit sans doute vne grande grace, que Nostre Seigneur me faisoit, de ne point permettre que i'abandonnasse l'Oraison, qui est comme le canal par lequel il nous communique toutes ses graces. Ainsi, ô mon Dieu! ô Seigneur de mon ame! vous oubliez mes pechez, pour me comblet de vos faueurs; vous regardiez charita-blement les desirs que j'auois de vous ser-uir, & la peine que ie ressentois de n'a-uoir pas la force d'accomplir ces bons desirs: Vous oubliez, dis-jemes pechez, & vous me faisiez conceuoir vn prompt repentir de toutes mes offenses, pour me disposer par cette grace, à en receuoir encore de plus grandes, & à jouÿr de vos plus tendres caresses. Mais il est vray qu'en cela mesme, ô mon Roy! vous me punissiez bien seuerement, & que me con-noissant si delicate & si sensible que j'e-stois aux biens que l'on me faisoit, c'estoit me faire ressentir vn grand chastiment de mes offenses, que de me faire tant de fa-ueurs; puisque ces faueurs me reprochoiét d'autant plus mon ingratitude, & me cau-soient vn regret d'autant plus cuisant, de

ma malice & de mon indignité. Car ie suis de cette humeur & de ce naturel, que lors que ie suis tombée en quelqu'offense contre Dieu, & qu'apres cela, il me fait quelque nouvelle grace, cette grace m'est vn tourment terrible, & vne affliction qui me fait plus souffrir que toutes les maladies & tous les maux du monde; parce que j'aurois quelque plaisir à endurer ces maux, pour satisfaire en quelque sorte à la peine qui est deüë à mes offenses, au lieu que receuant de telles faueurs, j'en reçois vne plus grande confusion, & i'en ay vn plus grand compte à rendre.

Mais ce qui augmentoit encore cette apprehension que j'auois des graces de Dieu, & ce qui redoubloit en mesme-temps mon affliction, & grossissoit la source de mes larmes c'estoit de me connoistre, & de me sentir si depourueuë de toute bonne disposition, si legere & si inconstante dans le bien, & tousiours si panchante vers le precipice. l'auois neantmoins d'assez bons desirs, & ie commençois alors d'estre vn peu plus ferme & plus stable dans mes bonnes resolutions; Mais les perils qui m'environnoient estoient bien plus grands que les forces que ie pouuois auoir pour m'en deffendre;

Car, hélas ! mon ame estoit toute seule, & comme abandonnée à elle-mesme ; ie n'auois personne avec qui communiquer de mes difficultez spirituelles, ny de qui ie peüsse receuoir les instructions qui m'estoient necessaires pour me garantir de tant de chutes à la veille desquelles j'estois tous les jours : Et vous sçauéz, mon Dieu, quelle est la misere d'une ame qui est reduite à cette extremité, qui n'a rien qui la retienne de vous offenser, ie veux dire qui n'a personne à qui elle réponde d'elle-mesme : Car au moins, si j'eüsse eût alors quelqu'un qui m'eüst conduite, ce respect humain m'auroit peut-estre empeschée de vous tant offenser, si vostre sainte crainte n'en auoit pas toute seule esté capable. C'est pourquoy je conseillerois aux personnes d'Oraison, & particulièrement à ceux qui ne sont encore que dans les commencemens ; ie dis que ie leur conseillerois de gagner l'affection de ceux qui sont plus auancez, & plus experimentez en cét Exercice, & de communiquer beaucoup avec eux : Ce qui ne leur pourroit estre que tres-important aux vns & aux autres, en ce qu'ils s'ayderoient mutuellement par leurs prières ; quand il n'y auroit pas encore en ce-

la d'autres avantages qui s'y rencontrent & qui sont tres-grands, & en tres grand nombre. Les hommes du siecle qui n'ont que des affections & des pensées humaines, & toutes terrestres, s'empressent bien de conuerser avec leurs semblables, pour se faire des amis & des confidens avec lesquels ils se puissent consoler de leurs peines temporelles, & se réjouyr de leurs vaines prosperitez : Pourquoy, ie vous prie, les personnes spirituelles, qui n'ont que des affections saintes & des pensées importantes, qui ne s'appliquent purement qu'à aymer Dieu, & à le seruir, n'auroient-elles pas de semblables cōmunications les vnes avec les autres, & ne jouiroiēt-elles pas du mesme priuilege de se faire cōfidence de leurs peines & de leurs consolations interieures ? Ie dis de leurs consolations & de leurs peines tout ensemble : car il est ordinaire à tous ceux qui pratiquent l'Oraison, d'éprouuer des peines aussi bien que des consolations. Certainement, dis-je, cette communication ne peut estre que tres-excellente, que tres-salutaire, que tres-seûre : Et il ne faut point dire qu'il y ayt en cela aucun danger de vaine gloire ; parce que pourueû qu'une ame ayme Dieu, elle n'a

point sujet d'auoir cette crainte, & si elle sent seulement les moindres mouuemens de vanité, cette tentation ne seruira qu'à la rendre victorieuse. Au moins c'est-là ma pensée, & pour moy j'estime que toute personne qui communiquera de son Oraison, & des graces qu'elley reçoit de Dieu, avec l'intention que ie dis de se consoler en luy, & de s'instruire; non seulement ne sera point en danger de se nuire par son orgueil & de scandalizer son prochain, mais au contraire, qu'elle en fera plus disposée à profiter à soy & aux autres, à receuoir & à donner des instructions. Autrement, s'il y auoit de la vanité à parler de semblables choses: il y en auroit aussi à entendre la Messe avec deuotion, lors que l'on seroit veü de quelqu'un: il y en auroit à faire les choses les plus saintes que l'on ne doit aucunement obmettre par crainte de vaine gloire; je dis celles qui sont du deuoir d'un Chrestien, & de l'obligation la plus indispensable.

Je dis donc que cette communication est importante, & mesme necessaire à toutes sortes de personnes spirituelles, & à ceux particulierement qui n'estans pas encore fort auancez, ne sont pas encore

bien affermis dans l'habitude de la haute vertu. Ajouſtez les perils continuels où ils ſe rencontrent de tous coſtez, ayant vn ſi grand nombre d'ennemis inuiſibles qui les tentent, & vn ſi grand nombre d'amis familiers qui les peuuent tromper encor d'vne maniere plus dangereuſe, & qui ſont plus à craindre que les veritables ennemis. Enfin, il me ſemble que c'eſt vne ruſe également perniciouſe, dont le Diable ſe ſert pour perdre vne infinité d'ames, de porter les vnes à cacher ſuperſtitieusement leurs bons deſirs, comme de porter les autres à découurir indiſcrettement leurs mauuaiſes affectiions: Car, hélas ! ie ne ſçay que trop par experience, que l'vn n'eſt pas moins ordinaire que l'autre, & que l'on ſ'accouſtume aujourd'huy ſi generalemēt au dernier, que la pluspart du monde fait paſſer aujourd'huy pour vne galanterie, de publier ce qu'il y a de plus vicieux dans ſes mœurs, & de plus injurieux à Dieu. Ie ne ſçay ſi ie ne ſuis point folle, & ſi ie ne reſve point quand ie parle de la forte; Que ſi cela eſt, ie vous prie, mon Pere, de déchirer ce que ie viens d'écrire; Mais ſi ce ne ſont pas là des reſveries, ny des extrauagances, ie vous ſupplie de

vous joindre avec moy pour apporter quelque remede à vn si grand desordre, & de suppléer à la simplicité de mon esprit par les lumieres du vostre. Vous sçavez combien il importe de s'animer contre des desordres semblables, & sur tout en vn temps comme celuy-cy, où tout le monde est si indifferent, pour ne pas dire si lasche, en ce qui est de seruir Dieu, que vous diriez qu'il faut se pousser les vns les autres par les épaules, & comme se les rompre à force de se presser, si l'on veut tant soit peu s'auancer dans la bonne voye. On ne trouue plus de mal aujourd'huy à suiure la vanité en toutes choses : Ce n'est agir que raisonnablement de s'abandonner à toutes sortes de plaisirs : Et pour ce qui est de ceux qui viuent selon ces maximes, personne n'y trouue à redire, ny mesme y prend garde : Mais s'il se rencontre quelque seruiteur de Dieu qui ne viue pas selon ces maximes corrompues, aussi-tost vous voyez tout le monde qui se soûleue contre luy, & qui le déchire par mille sortes de murmures, de soubçons, & de calomnies. De sorte que si vne pauvre ame, qui est exposée à de telles persecutions, ne cherche promptement la compagnie de quelque sainte

personne qui la console & la fortifie , elle fera en danger de perdre bien-tost la patience , & de succomber , ou bien de souffrir d'autant plus , qu'elle voudra se deffendre toute seule , sans en auoir la force.

C'est ce me semble pour ce sujet, que quelques Saints se sont retirez aux Deserts , afin d'auoir l'esprit plus libre par l'éloignement du monde, pour acquerir les forces qu'ils n'auoient pas, & qu'ils esperoient beaucoup plus d'acquerir par l'assistance de Dieu, que par eux-mesmes : Mais il y a aussi de certaines ames auxquelles c'est vn moyen pour acquerir ces mesmes forces, que de les chercher dans la conuersation des autres, & d'auoir cette confiance en Dieu, qu'il les fera profiter des bons exemples de leur prochain : Outre qu'il est certain que l'amour de Dieu s'augmente par la communication de ceux qui le seruent, & qu'il naist encore de cette communication vne infinité d'autres grands biens dont i'ay l'experience, qui sont si grands, que ie ne puis, & que ie n'ose mesme le dire. Il est vray que quelque experience que j'en aye, ie ne merite pas pour cela d'en estre creüë, estant comme ie suis, la plus

foible & la plus méprisable de toutes les creatures : Mais neantmoins, ie pense que ceux qui valent mieux que moy, ne perdront rien à me croire, & que se rabbaissans jusque-là de s'estimer moins forts & moins éclairez que moy, bien qu'ils le soient dauantage, cette humilité leur fera meriter de l'estre encore plus qu'ils ne le sont. C'est vne verité de laquelle ie n'estime pas qu'il soit permis de douter ; Et ie puis dire que si Nostre Seigneur ne m'eût fait la grace de me la découurir, & ne m'eût luy-mesme donné des moyens pour communiquer avec des personnes d'Oraison, ie tombois & retombois tant de fois, que sans doute j'estois toute preste de faire vne chute dont ie ne me fusse jamais releuée. Tout le monde, & mes meilleurs amis mesme, m'aydoit à tomber ; Mais personne, & non pas mesme les plus forts & les plus charitables, ne m'aydoit à me releuer. Vous estiez le seul de tous mes amis, ô mon Dieu, qui me tendiez la main, & qui auiez tout ensemble la force & la charité de me soustenir. Que vostre misericorde en soit benie eternellement !



CHAPITRE IX.

Elle montre par son experience , les avantages qui se trouuent dans l'Oraison ; qu'elle est un moyen pour conseruer les biens de l'ame , & un remede pour les reconuer lors que l'on les a perdus. Elle se sert de ces motifs pour y exhorter tout le monde , disant qu'il y a tant de profit à s'y exercer , que mesme quand on n'y perseuereroit pas , on ne laisseroit pas d'en ressentir de tres-grands biens.

Que si ie me suis iusques icy tant arrestée à remarquer toutes les particularitez de ma vie ; ce n'est pas que ie ne visse bien que personne ne prendroit goust à vne chose si mauuaise ; Et aussi l'ay-je fait tout exprés , afin que tout le monde m'eût en horreur , me voyant si obstinée dans ma malice , & si endurcie dans mon ingratitude. Que n'ay-je la permission de découurir tous mes manquemens ! Je voudrois l'auoir , ô mon Dieu , afin de montrer les offenses que
j'ay

i'ay commis contre vous, pour auoir quitté l'Oraison, & pour m'estre separée de cette forte colône sur laquelle il se faut appuyer pour estre vny à vous. Car, ô mon Seigneur, n'ay-je pas esté durant prés de vingt années comme flottante sur vne Mer orageuse, tombant sans cesse, & ne me releuent qu'à demy, rencontrant tousiours des écueils, & ne les échappant presque iamais, enfin estant agitée de la peine qu'il y a de ne point jouïr de vous, lors que l'on ne sçauroit trouuer de contentement hors de vous; de la peine, dis-je, qu'il y a, ô mon Dieu! de trouuer de l'amertume dans les diuertissemens du monde, lors que l'on se souuiet de la douceur qu'il y a de vous posseder; Et cependant d'estre inquieté par le vain attrait des diuertissemens du monde, lors que l'on a gousté les solides delices de vostre sainte presence. I'ay souffert cette guerre terrible durant tout le temps que je dis, pour auoir quitté l'Oraison; & ce m'est vne chose incomprehensible, que ie l'aye pû supporter seulement durant vn mois; & c'est vne chose qui me renuerse l'esprit, que i'aye esté capable de la supporter durant vne si longue suite d'années. Cela me doit bien faire connoistre,

ô mon Dieu ! avec combien de patience vostre misericorde me souffroit ; de ce que preuoyant que ie quitterois bien-tost vostre sainte compagnie pour celle du monde , vous supportiez neantmoins sans me punir , l'impudence que i'auois de pratiquer l'Oraison. Car ie ne croy pas qu'il y ait vne plus haute impudence que celle d'une ame qui se presente à son Dieu, & à son souuerain Roy, dans le dessein de l'abandonner , & qui ne doutant pas qu'il ne voye tres-clairement le fonds de son cœur , ne laisse pas de luy parler lors qu'elle pense à le trahir.

Il est vray que pendant ces vingt années , que ie passay dans vne si grande agitation d'esprit touchant l'amour de Dieu , & celuy du monde , ne jöuyssant point des douceurs de l'un , & ne trouuant point de goust aux contentemens de l'autre , j'ay esté plusieurs mois , & ie croy mesme , vn an tout entier , que non seulement ie me gardois tres-soigneusement d'offenser Dieu , mais encore que j'estois tres-deuote , & tres-feruente en l'Oraison ; je passois peu de jours sans y vacquer , & j'y vacquois long-temps à moins que je n'en fusse empeschée ou par de grandes maladies , ou par de grandes

occupations. Il me semble mesme que les maladies me seruoient à estre mieux avec Dieu, & qu'alors je faisois tout mon possible par mes prieres, & par mes bons exemples, pour mettre bien aussi avec luy, tous ceux qui communiquoient avec moy.

Toutes les choses que ie viens de dire, peuuent seruir à faire connoistre la misericorde de Dieu & mon ingratitude; la grace extraordinaire qu'il fait à vne ame pour peu qu'il luy donne de disposition & de ferueur pour l'Oraison: la maniere admirable, avec laquelle il la conduit au port de son salut, & il la fait passer seûrement par dessus tous les écueils de ce monde, par dessus tous les precipices où elle auroit pû tomber sans luy, par vne infinité de tentations. C'est l'experience qui me fait parler de la sorte, & qui me fait parler avec certitude: Car il a plû à Dieu de me conduire de cette maniere fauorable que ie viens de dire: Et plaise à sa Majesté que je ne me perde pas apres cela, moy qui me suis perduë tant de fois. Je sçay que plusieurs Saints ont écrit des grands auantages qu'il y a dans l'exercice de l'Oraison, je veux dire, de l'Oraison mentale; & ie loüe Dieu

de tout mon cœur, de ce qu'il leur a donné cette pensée pour le bien des âmes : Mais quand cela ne seroit pas, quelque peu humble que ie sois, je n'ay pas toutefois tant de presumption, que de vouloir m'ingerer d'écrire sur cette matiere. Je diray seulement, & il me semble que ie le puis ainsi asseurer par ma propre experience, que l'Oraison est vn exercice que l'on ne doit jamais quitter depuis qu'une fois l'on a commencé de le prendre, & que mesme l'on ne doit pas quitter pour quelques pechez que l'on commette ; puis qu'autrement ce seroit negliger le remede, lors qu'il est necessaire, & augmenter le mal quand on peut le guerir. Car enfin, en quelque estat que l'on soit, l'Oraison est vne chose où il n'y a aucun mal à craindre, & où il y a toute sorte de bien à gagner : Les parfaits y jöuyssent des douceurs & des caresses de Nostre Seigneur ; les autres y apprennent à deuenir parfaits, & à se rendre dignes de ses faueurs, par le plaisir qu'ils trouuent à luy estre vnis ; N'estant autre chose, ce me semble, de faire Oraison mentale, sinon de nous vnir à Dieu par amour, & de nous entretenir familièrement avec luy, dans cette pensée que

nous l'aymons, & qu'il nous ayme. Que si cét amour n'est pas si parfait qu'il deuroit estre, parce que c'est la ressemblance qui fait l'amour, & qu'estans naturellement si vicieux, nous ne scaurions ressembler parfaitement à Nostre Seigneur, qui est souuerainement bon, ny par consequent l'aymer comme il merite; neantmoins ce nous sera tousiours vn très-grád auantage, si considerans dans l'Oraison, combien il nous importe d'estre aymez de luy, nous souffrons pour l'amour de luy, le peu d'amour que nous luy portons, & si nous endurons pour nos pechez, la peine que nous ressentons, de luy estre si dissemblables. Les meschants mesmes, doiuent s'approcher de vous, ô Seigneur! afin que vous les rendiez bons: Car tout opposez qu'ils sont à vostre Esprit, ils desireront à la fin de se conuertir à vous & de vous aymer, pourueü qu'ils souffrent que vous demeuriez seulement deux heures avec eux tous les jours: Et pour cette violence qu'ils auront soufferte à demeurer en vostre bien-heureuse Compagnie, vous les fortifierez contre les attaques du Diable, & les remplirez de la douceur de vos saintes consolations.

C'est pourquoy ie ne puis du tout comprendre ce que c'est qu'apprehendent ceux qui apprehendent l'Oraison mentale, sinon que ie comprens bien que le Diable qui sçait les grands auantages qu'ils en receuroient, & qui fait tout ce qu'il peut pour leur nuire, leur met cette crainte dans l'esprit, pour les priuer d'un si grand bien: Car de cette maniere il les empesche de s'amender de leurs defauts, en les empeschant de les connoistre & d'y penser; il leur oste peu à peu le souuenir des obligations dont ils sont redevables à la bonté de Dieu; il leur oste la pensée & la consideration d'un Enfer & d'un Paradis, d'une peine, & d'une gloire eternelle; Enfin, il détourne leur esprit de toutes les considerations saintes, & de toutes les choses de leur salut. Pour moy, dis-je, je ne conçois pas d'où leur peut naistre cette apprehension de l'Oraison, quand je considere que c'est par là que j'ay trouué le remede à tous mes maux; & il me semble que si Nostre Seigneur a souffert si long-temps, & si patiemment vne ame aussi mauuaise & aussi déreglée que la mienne, il n'y a personne qui doiue craindre de se presenter à luy, quelques pechez qu'il ait pû commettre,

parce qu'il ne se peut faire qu'il soit jamais si malicieux, ny si ingrat que je l'ay esté. Qui est celuy qui puisse auoir le moindre doute de la misericorde avec laquelle Dieu souffre les creatures, lors qu'il considerera tout le temps, pendant lequel cette mesme misericorde m'a soufferte ? Quand, dis-je, il verra le peu de volonté que j'auois de demeurer avec Nostre Seigneur ; parce qu'en effet, quoy que ie fisse pour trouuer les moyens d'estre tousiours en sa sainte presence, je ne faisois proprement rien en cela, ou si j'y faisois quelque chose, ce n'estoit point, comme je dis, que je le voulusse veritablement faire, mais c'estoit luy qui excitoit, & mesme forçoit le plus souuent ma volonté.

Si donc l'Oraison est tellement vtile, & mesme necessaire à ceux qui non seulement n'ayment point veritablement Dieu, ny ne le seruent parfaitement, mais encore qui l'offensent & qui l'irritent, & s'il paroist y auoir tant de mal & tant de peril à ne s'y pas exercer ; je ne conçois pas pour quelle raison ceux qui seruent Dieu, & qui sont resolu de le seruir tousiours, la doiuent jamais quitter : si ce n'est qu'ils soient

si dépourueûs de sens, qu'ils veüillent se priuer des consolations diuines, & se rendre encore plus insupportable l'amertume des peines & des miseres de cette vie. Certainement il me semble que ces pauures ames seruent Dieu à leurs dépens, & elles me font vne grande compassion: au lieu qu'on peut dire, que pour les autres qui sont animées au seruice de Dieu, par vn esprit de ferueur & d'Oraison; c'est Dieu mesme qui fait les frais, & qui les ayde à le seruir, en les remplissant de la force qu'inspirent ses saintes consolations.

CONTINUATION.

Afin que l'on voye encore plus particulièrement, (puis qu'il est si important de le bien comprendre) le grand bien que ce fut pour moy de n'auoir point quitté l'Oraison, ny la lecture des choses saintes, & tout ensemble la grande misericorde que Dieu me fit de me donner cette perseuerance; Je vay montrer de quelle ruse le Diable se sert pour vaincre vne ame, & je montreray de quel artifice le Sauueur se sert pour gagner cette ame malgré tous les efforts de cét ennemy. Cela

pourra seruir à plusieurs pour se garantir des perils que j'ay negligé d'éuiter , & pour s'empescher en mesme - temps de tomber dans vne pareille negligence. I'a-uertiray d'abord , & je prieray chacun pour l'amour de Nostre Seigneur, & pour la reconnoissance qui est deuë à cette grande charité avec laquelle il nous sollicite de retourner à luy ; de fuir particulièrement les occasions du peril , parce qu'elles ne s'offrent tousiours que trop d'elles-mesmes ; outre que nous rencontrons tousiours hors de nous vn si grand nombre d'ennemis qui nous attaquent , & que nous trouuons tousiours au dedans de nous , vn si grand fonds de foiblesse qui nous rend incapables de nous defendre. Apres auoir donné cét auertissement que j'estime si important & si considerable , je diray quel fut ce combat que le Diable me liura, quelle estoit cette peine interieure qui mit mon ame dans vn si grand peril : Et voicy , ce me semble , en quoy consistoit ce peril. Je sentoys bien que mon ame estoit captiue, mais je ne sçauois dequoy elle l'estoit ; Car mes Confesseurs m'asseûrans qu'il n'y auoit point de peché dans ces sortes d'entretiens dont j'ay parlé cy-deuant, ie

ne pouuois croire qu'il y eût tant de mal que je me le figurois, & que je sento-
tois en effet par mon experience, sans que
je sceûsse neantmoins d'où procedoit ce
mal. Ajoûtez, que parmy tous ces Con-
fesseurs qui estoient en cela de mesme
auis, il y en eût vn qui encherit encore sur
le sentiment des autres, & qui touchant
quelques scrupules que je luy auois pro-
posés, me dît hardimēt que quelque gran-
de, quelque sublime, quelque extraor-
dinaire que fust ma contemplation, ces
sortes d'entretiens n'estoient point dange-
reux, & que je les pouuois continuër sans
crainte. Ce qu'ils se persuadoient ainsi,
comme n'estimans pas ces choses assez
engageantes pour me détourner de Dieu,
auquel ils me croyoient si fortement at-
tachée; à cause de la ferueur que je té-
moignois auoir pour l'Oraison. Mais,
hélas! ils ne comprenoient pas vne cho-
se que mon ame comprenoit bien, ie veux
dire, que je faisois bien peu pour l'amour
de ce Dieu si charitable, à la miséricorde
duquel j'auois de si grandes obligations.
Mais dans l'affliction que j'auois de voir
que le Diable me vouloit ainsi perdre par
l'ignorance de mes Confesseurs, Nostre
Seigneur me consoloit en me faisant

connoistre par luy-mesme la verité que ie ne connoissois pas par l'esprit des autres.

Outre cette peine que je souffrois, & dont le souuenir me touche encore d'une si viue compassion pour mon ame, de voir que l'on me permettoit des choses qui m'estoient si pernicieuses; le Diable me liura encore vn autre combat, & me causa vn nouveau tourment, touchant l'affection toute particuliere que j'auois à entendre les Predications. Car encore que ie les aymasse si passionnément, que pour peu qu'un Predicateur parlast avec esprit & avec édification, j'estois tout aussi-tost transportée d'affection pour cette personne; & que mesmes les plus mauuais Sermons & qui dégoustoient le plus toute vne Assemblée, ne laissoient pas de me plaire beaucoup, & de me paroistre quelque chose d'excellent; neantmoins cōme les enseignemens que l'on y donnoit, seruoient à me faire connoistre cōbien j'estois éloignée de la perfection, & que cette connoissance m'affligoit beaucoup, le Diable voulut me persuader par là de n'entendre plus des choses qui me faisoient tant de peine, quoy que cette peine fust si sainte & si salutaire.

Et veritablement je meritois bien de souffrir toutes ces contradictions , puis que j'auois si peu de confiance en Dieu ; Il est vray que je le priois de m'ayder ; mais il me semble que pour cela , je ne m'en confiois pas plus en luy, ny moins en moy : Et ainsi e'estoit inutilement que je cherchois le remede à mes maux , parce que la confiance en Dieu & la deffiance de soy-mesme est le souuerain & l'vnique remede. Le voyois bien que mon ame n'auoit presque plus de vie , & je desirois que Dieu la luy rendist , parce que je voyois bien que je n'estois pas capable de me la rendre moy-mesme : Mais celuy qui me la pouuoit rendre ne le vouloit pas , afin de me punir du mépris que j'auois fait si souuent de ses graces ; Et il estoit bien juste , ô mon Seigneur , de refuser quelquefois vostre secours à vne ingrate , qui en auoit tant de fois abusé : Il estoit bien juste de laisser quelquefois dans l'égarement , celle que vous en auiez tant de fois retirée.





CHAPITRE X.

*Elle raconte de quelle maniere Dieu com-
mença de réveiller son ame, & de la
remettre dans le bon chemin. De là elle
passe à declarer les faueurs particu-
lieres qu'elle receût de luy en l'Oraison,
& fait voir combien il nous importe de
connoistre les graces qu'il nous fait.*

Lors que mon ame si flotante & si agi-
tée par cét amour cōtraire des choses
de Dieu, & des choses du monde, cher-
choit par tout son repos, & ne pouuoit
le trouver; il arriua vn jour comme j'en-
trois dans mon Oratoire, que je vis vne
grande Image de la Passion de Nostre Sei-
gneur, que l'on auoit empruntée pour
seruir à vne Feste qui se deuoit faire dans
nostre Monastere; Et qu'y voyant toutes
les playes de ce charitable Seigneur, ex-
primées d'vne maniere fort naturelle &
touchante, je conceûs au mesme instant
vne si extraordinaire douleur d'auoir si
mal reconnu tant de tourmens qu'il auoit
soufferts pour mes pechez, qu'il me sem-

ble que je noyay dans l'abondance de mes larmes, toutes mes offenses passées. Car comme j'auois naturellement l'esprit si grossier, qu'il m'estoit impossible de m'éleuer à Dieu, si ce n'estoit par le moyen de quelque objet sensible, je profitois beaucoup toutes les fois que je me representois de telles choses, toutes simples qu'elles sont, & toutes basses qu'elles semblent. Sans cela, mon imagination me fournissoit si peu, qu'elle ne me seruoit presque de rien, & quelque impression que j'eüsse de l'excellence & de la beauté de Nostre Seigneur; j'estois, dis-je, sans cela, en sa presence, comme vne personne qui est en plein jour, mais qui est aueugle, ou qui a des yeux, mais qui est dans l'obscurité, qui sçait qu'elle parle à quelqu'un qui luy est present, mais qui ne sçauroit du tout le voir. C'est pourquoy, comme je dis, j'aymois tant à auoir des Images qui me representassent d'une maniere sensible, ce que je ne pouuois me figurer d'une maniere plus spirituelle; Et il me semble que ceux qui ne les aiment pas, témoignent assez qu'ils n'aimēt pas N. Seigneur, puisque s'ils l'aimoient veritablemēt, ils aimeroient toutes les choses qui le representent, de la mes-

me façon que nous cherissons, & que nous estimons les Portraits des personnes pour qui nous auôs de l'affection & de l'estime.

La veuë donc de cette Image dont je parle, m'ayant touchée si sensiblement, que j'ay dit, me profita de telle sorte, que considerant la multitude & l'excez de mes pechez, qui auoient fait souffrir tant de tourmens à l'Espoux de mon ame, j'entray dans vn tel dégoust & dans vne telle deffiance de moy-mesme, que depuis je ne trouuay aucune satisfaction qu'en Dieu, je n'ay mis ma confiance qu'en luy seul, & j'amenday notablement ma vie.

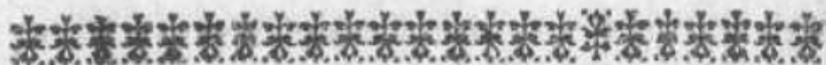
En ce mesme-temps on me donna à lire les Confessions de S. Augustin, qui est vn Saint pour lequel j'ay vne affection & vne deuotion particuliere, tant à cause que le Monastere où ie demeuray, estoit de son Ordre, que parce que ce grand Saint, ayant esté pecheur, semble proteger particulièrement les ames qui sont pecheresses & criminelles, cōme la mienne. Et certainement, ce ne fut pas sans vn dessein tout particulier de la Prouidence de Dieu sur moy, que ce Liure me tomba entre les mains, puis que m'y trouuant toute dépeinte, ie demanday à Dieu la mesme grace pour me conuertir,

dont ce grand Saint auoit eũ besoin pour se retirer du dereglement de sa vie ; Et il me semble que Nostre Seigneur me fit re- tantir aux oreilles, la mesme voix qu'il luy fit entendre dans le jardin : Ce qui me causa comme à luy vne douleur cuisante & salutaire par la reconnoissance de mes egaremens, & me fit jetter des torrens de larmes par le sentiment de cette douleur, & me remplit l'ame d'une sainte force, par le merite de cette douleur mesme ; & m'attira par le moyen de cette force, à vne plus feruente Oraison ; & me fit receuoir de Nostre Seigneur par la ferueur de cette Oraison, des faueurs toutes particulieres, qu'il n'a coustume de faire qu'à ceux qui le seruent avec vne plus grande perfection, & vne plus grande pureté de vie. Car depuis ce temps-là il m'arriuoit quelquefois, lors que je voyois quelque Image de Nostre Seigneur, ou que je lisois quelque chose de luy, de conceuoir tout subirement, vn tel sentiment de sa presence, que je ne pouuois aucunement douter qu'il ne fust au dedans de moy, & que je ne fusse moy-mesme comme toute abysmée en luy. Il me semble que dans ce bien-heureux estat, ma memoire n'agissoit point,

& estoit comme perduë, que mon entendement non plus n'agissoit point, & neantmoins ne se perdoit pas; mais que seulement ma volonté aymoit, & que dans cét amour mon ame se delectoit, mon cœur s'attendrissoit, mes yeux se fondoient en larmes, & que ie ressentois par ces larmes vne admirable consolation, m'estimant par là bien payée de tous les seruices que j'auois rendus à Dieu, & m'animant de nouueau à le seruir & à l'aymer, voyant qu'il me recompensoit si excessiuement de mon seruice & de mon amour, & que cette recompense si excessiue, n'estoit encore qu'une petite portion de celle que je deuois esperer.

Or il me semble qu'il nous est auantageux de connoistre ces graces que Dieu nous fait, afin que les connoissans, nous nous excitions à les reconnoistre, & à aymer celuy qui nous les fait: Ce qui nous seruira mesme encore à deuenir plus humbles, parce que nous voyans si comblez de faueurs & si enrichis, nous jettons les yeux sur l'indigence que nous souffrions auparauant: Et lors que Nostre Seigneur nous fait ces graces, nous ne deuons pas craindre de tomber pour cela dans la vaine gloire, parce que ces mes-

mes graces qu'il nous fait nous obligent à l'aymer dauantage; & que quiconque l'ayme est humble, parce que quiconque l'ayme, ne cherche pas à se contenter soy-mesme, ou à contenter les hommes, mais ne cherche qu'à le contenter luy seul.



CHAPITRE XI.

Elle montre par vne comparaison, qu'il y a en l'Oraison quatre degrez, dont elle explique icy le premier d vne maniere tres-profitable & tres-consolante, pour les personnes qui commencent, & qui ne goustent point encore la douceur de ce saint Exercice.

CEluy qui commence d'entrer en la carriere de l'Oraison, doit ce me semble, se persuader, qu'il commence à dresser vn jardin dans vne terre sterile & infructueuse, toute couuerte de ronces & de mauuaises herbes, toute inculte & toute informe; Et que Nostre Seigneur pour prendre son plaisir en ce jardin, en arrache les mauuaises herbes, & en oste cette confusion. Car il est certain que Nostre

Seigneur a desia fait tout cela en nostre ame, dès que nous auons formé la resolution de le prier, & que nous auons commencé de le faire: De sorte que de nostre costé il nous suffit desormais de trauailler avec son ayde, à faire croistre les bonnes plantes qu'il y a mises, & à les entretenir avec tout le soin qu'il faut pour les faire fleurir, afin que la bonne odeur qu'elles exhaleront de toutes parts, l'attire dans ce-jardin, & l'y vienne faire prendre ses delices; Ces delices que luy-mesme dit qu'il rencontre *à demeurer avec les enfans des hommes.*

Or il me semble qu'il y a quatre manieres d'arroser ce jardin, où en tirant de l'eau d'un puits, à force de bras, & avec beaucoup de peine; ou bien avec vne rouë, ce qui se fait avec beaucoup moins de peine; ou par le moyen d'une riuere, qui par diuers canaux y communique par tout sa fraischeur & son humidité; ou bien enfin par vne pluye abondante que Nostre Seigneur y répand, sans que de nostre part nous y prenions aucune peine; & cette derniere façon de l'arroser est la meilleure de toutes.

Maintenant nous pouuons dire que ceux qui commencent à s'exercer en l'Oraison,

font cōme ceux qui tirent l'eau du puits, & qui travaillent beaucoup, à cause de la difficulté qu'ils éprouuent à recueillir leurs sens, & à se retirer des vains objets, sur lesquels ils auoient accoustumé de se repandre. C'est pourquoy j'appelle cela tirer l'eau du puits, en ce que nous faisons tous nos efforts pour entretenir la fraischeur de nostre jardin spirituel; Car il arriue souuent que le puits est à sec, & qu'il nous faut long-temps tirer auant que de puiser vne goutte d'eau, j'entens par cette eau, celle des larmes, & par cette fraischeur qui entretient les fleurs de ce jardin, cette tendresse de deuotion que nous cause le regret & la componction de nos fautes; Mais lors que ce puits est à sec, nous ne deuons pas pour cela nous rebuter; car on sçait bien que s'il n'y a point d'eau, il ne dépend pas de nous d'y en mettre, & pourueû que de nostre costé nous fassions tout ce que nouspouuons, N. Seigneur arrosera luy-mesme les fleurs de son jardin, & les arrosera sans cette eau. Souuent accablez de lassitude & de dégoust, nous ne pouuons pas mesme leuer les bras, c'est à dire, éleuer vne seule fois nostre pensée vers Dieu; Mais en cela, nous deuons consi-

derer que nostre intention ne doit pas estre de nous satisfaire nous-mesmes, & que nous sommes encore trop heureux de trauailler au jardin de ce suprême Seigneur, lequel est d'autant plus content de nous, que nous le sommes moins nous-mesmes, & dont l'amour est d'un trop grand prix, pour estre donné à ceux qui ne le veulent seruir que pour des faueurs & des consolations. Que ceux donc qui se trouuent en des seicheresses de cœur, & en des defaillances d'esprit si extrêmes, qu'ils ne sçauroient puiser vne seule larme pour arroser leur jardin interieur, ne s'imaginent pas que Nostre Seigneur prenne garde à ces choses, pourueû qu'ils desirent tousiours de s'éleuer à luy & de l'aymer: car il ne nous demande du tout que cette resolution: Et si nous nous affligeons de cela, cette affliction ne nous seruiroit qu'à inquieter dauantage nostre ame, & à faire que si elle n'estoit pas capable de s'éleuer à Dieu, l'espace d'une heure, elle ne le sera pas maintenant de s'y éleuer seulement vn demy quart d'heure. Au contraire, si nous aymons Dieu, nous supporterons cette affliction pour son amour; Car c'est vne Croix assez rude à vne ame qui ayme

Dieu, de voir qu'elle est reduite à cette misere de ne le pouuoir assez aymer; Et mesme par là elle se rendra digne de l'aymer dauantage.



C H A P I T R E X I I .

Elle continuë d'expliquer ce premier degré d'Oraison, d'une façon tres-releuée & tres-importante.

LA deuotion de ceux dont j'ay parlé dans le Chapitre precedent, je dis de ceux qui commencent à s'appliquer à l'Oraison, est vne deuotion qui couste beaucoup de peine, quoy qu'elle ne soit pas fort parfaite: Et neantmoins telle qu'elle est, nous ne la pouuons auoir si Dieu ne nous la donne; & il ne faut pas qu'une ame que Dieu n'a point eleuée à vn plus haut degré, s'efforce d'elle-mesme à monter plus haut; car ie puis asseurer; (& que l'on remarque bien ce que ie dis,) ie puis asseurer qu'elle se perdroit; parce qu'en cela, il y auroit de l'orgueil de vouloir arriuer par nous-mesmes à vn estat qui est au dessus de nostre Nature;

de vouloir, dis-je, nous esleuer plus haut que Dieu ne nous éleue ; luy , auprès duquel on ne peut s'approcher qu'en s'abaissant , & qui ne donne sa grace qu'aux humbles ? En quoy toutefois ie ne veux dire autre chose, sinon que nous ne devons pas presumer de suspendre nous-mesmes nostre entendement , parce que cette suspension est surnaturelle , en ce qu'elle se fait sans aucune action de l'entendement , & qu'il y auroit de l'orgueil à pretendre de nous éleuer nous-mesmes à vn estat où Dieu seul nous peut éleuer. Mais quand mesme à vouloit laisser l'operation de nostre entendement , il n'y auroit pas , comme je dis, de l'orgueil & de l'offence, tousiours ce deuroit estre assez pour nous en détourner , de ce que cela ne se peut faire qu'avec beaucoup de peine , & que cette peine est vne peine perduë , dont il ne reste à l'ame que de la stupidité , de la froideur & du dégoust : ce qui arriue par le defect d'humilité : Car comme l'humilité a cela de propre & d'excellent , que toutes les actions qui se font par elle, laissent tousiours de la douceur , & de l'vtilité dans l'ame ; Au contraire , l'orgueil a cela de propre & de pernicieux , que toutes les actions qui

se font par luy, ne laissent jamais que du dégoût & de l'inutilité. De sorte que ceux dont je parle, sont semblables à ceux lesquels ayant desia pris leur élanement pour sauter, sont arrestez par derrière, & ainsi ont fait tout leur effort, & ont employé toute leur force, sans effectüer ce qu'ils pretendoient par leur effort.

C'est avec beaucoup de confusion que ie me suis tant étenduë sur vne matiere si releuée, quoy que cette confusion que j'en ressens, soit encore beaucoup moindre qu'elle ne deuroit estre : Mais l'importance des auis que ie me sentoïis obligée de donner à ceux qui commencent, m'a emportée de la sorte ; & mesme ie trouue maintenant à propos d'ajouster encore quelques auis necessaires, touchant quelques tentations qui arriuent d'ordinaire en ces commencemens.

Ie sçay qu'il est ordinaire de tomber d'abord dans cette foiblesse, de croire que l'on perdra entierement la ferueur de la deuotion, pour peu que l'on se relasche & que l'on se diuertisse ; Non qu'il ne soit tres-vtile, & mesme necessaire de se deffier tousiours beaucoup de soy-mesme ; parce qu'il y est tousiours fort à craindre de succomber dans les occasions qui flat-
tent

tent nostre inclination naturelle, iufqu'à
 ce que nous foyons entierement fortifiez,
 & affermis dans la pratique de la vertu:
 Mais ce que je veux dire, c'est que dans
 ces commencemens, il faut marcher avec
 gayeté & liberté d'esprit; y ayant plu-
 sieurs choses dans lesquelles il est permis
 de prendre quelque recreation pour l'a-
 mour de Dieu, & de soulager vn peu la
 Nature, afin de reprendre de nouvelles
 forces, & de retourner à l'Oraison avec
 plus de vigueur. On peut se diuertir en
 des entretiens vtils & honnestes; on peut
 se recréer en quelque promenade; on
 peut mesme prendre l'air des champs, se-
 lon que le Confesseur en fera d'avis: Car
 enfin nous pouuons seruir Dieu en toutes
 choses, son joug est plein de douceur;
 Et il ne veut point que nous gehefnions
 nostre ame à faire ce qui luy est im-
 possible: En quoy neantmoins il faut
 vfer d'vne grande discretion, parce
 que si le Diable voyoit que l'on se relâ-
 chast trop facilement, il nous mettroit
 continuellement de la distraction & du
 trouble dans l'esprit, afin de nous dé tour-
 ner continuellement de l'Oraison, la-
 quelle il ne faut quitter que par vne
 tres-grande & tres-pressante necessi-

té , lors que nos Directeurs nous l'ordonnent.



CHAPITRE XIII.

Elle commence à expliquer le second degré d'Oraison. Elle montre qu'il consiste à recevoir des graces extraordinaires , & à sentir des choses surnaturelles.

A Prés avoir parlé de la premiere façon d'arroser le jardin spirituel de nostre ame , & de la peine qu'il faut prendre pour tirer de l'eau du puits à force de bras ; parlons maintenant de la seconde maniere d'arroser ce mesme jardin , & avec moins de peine , & avec plus d'abondance. Cette seconde maniere de l'arroser est de tirer de l'eau avec vne roüe, où plusieurs seaux sont attachez à l'entour ; & cette maniere plus aisée & plus douce que la premiere, me seruira pour faire entendre ce que c'est que l'Oraison , que l'on appelle Oraison de quietude , dont ie veux maintenant traiter.

En ce second degré d'Oraison, l'ame

commence à se recueillir, & à sentir & goûter des choses que de soy-mesme elle ne peut sentir ny goûter, quelque diligence qu'elle puisse apporter, & quelque effort qu'elle puisse faire. Il est certain neantmoins que pour arriuer-là, il semble qu'il faut qu'elle trauille quelque temps à tourner la toüe, c'est à dire, à exercer son entendement, & comme à remplir les seaux, c'est à dire, à occuper toutes ses puissances: Mais l'eau est plus haute & plus aisée à puiser en ce second degré, qu'il ne l'est au premier, parce que la grace y est plus abondante, & que Nostre Seigneur se communique plus pleinement à l'ame. Cecy se fait par virecueillement de toutes les puissances, où la volonté seule semble agit, quoy que neantmoins l'imagination & la memoire ne se perdent, ny ne s'endorment; & ce que fait alors la volonté, c'est de donner son contentement à celuy, de l'amour duquel elle se sent captiuée, & des'abandonner à Dieu, de telle sorte, qu'elle n'ait plus de liberté pour aymer autre chose que luy: Et tout cela se fait avec si peu de travail, & mesme avec tant de douceur & de consolation, que quelque longue que puisse estre cette Orai-

fon , elle n'est jamais lassante. L'entendement travaille moins à puiser l'eau , & en puise davantage ; les larmes coulent avec abondance & avec joye , & quoy que l'on en ressent la douceur , on ne les tire point de soy-mesme. Cette eau bienheureuse est comme vne source de graces & de faueurs que Nostre Seigneur répand dans l'ame, par le moyen de laquelle les vertus croissent & fructifient d'autant plus, que l'ame s'approche plus de Dieu, & que commençant à le gouster & à le connoistre, elle se dégouste de tous les biens de cette vie, dont elle reconnoist la vanité, par la solidité des autres. Alors l'ame reçoit dans le plus profond d'elle-mesme, vne admirable satisfaction, dont elle se sent toute remplie, sans qu'elle sçache ny par quel moyen, ny de quelle maniere elle l'a receuë, & mesme souuent sans qu'elle sçache, ny ce qu'elle doit faire, ny ce qu'elle doit desirer, & demander ; car il luy semble qu'elle a trouué toutes sortes de biens tout ensemble, & neantmoins elle ne sçait ce que c'est qu'elle a trouué. Et moy-mesme, ie ne sçay comment le faire à entendre, quoy que ie sois maintenant en Oraison lors que i'écris cecy ; Et ie vois claire-

ment que ce n'est pas moy qui dis ces choses, parce que ce n'est point par mon entendement que ie les conçois, puis qu'il m'arriue souuent qu'apres les auoir dites, ie ne sçay comment ie les ay peü dire.

Mais retournons maintenant à nostre jardin ou à nostre verger, & voyons comment les arbres y commencent à pousser, pour produire des fleurs & porter des fruiçts : car cette comparaison me plaist tousiours, à cause de la grande consolation que ie receuois dans ces commencemens, lors que ie considerois que mon ame estoit vn jardin, & que Nostre Seigneur s'y promenoit. Ie me ressouuiens, dis-je, que quand ie considerois mes vertus, ie priois ce suprême Seigneur, d'augmenter l'odeur de ces petites fleurs, & de les conseruer pour sa gloire ; il me souuient aussi que ie le suppliois de couper les autres qu'il luy plairoit de couper, sçachant bien qu'elles en deuiendroient plus fertiles & plus belles, & qu'en mesme-temps que ie luy demandois ces choses, ie sentoie mon humilité s'accroistre, & toutes les fleurs de mon jardin, receuoie vne nouvelle fraischeur, & vne nouvelle beauté.



CHAPITRE XIV.

Elle continuë d'expliquer ce que c'est que cette Oraison de quietude , & donne quelques avis tres-necessaires pour s'y bien conduire.

Cette quietude & ce recueillement spirituel, est vne chose qui se fait assez sentir par la satisfaction & la paix, par la douceur & la délectation qu'elle répand dans toutes les puissances de l'ame. De sorte que se trouuant en cette nouvelle abondance , & en cette plénitude de biens , qu'elle n'auoit point encore ressentie , elle s' imagine qu'il ne luy reste plus rien à desirer , & qu'elle pourroit dire comme Saint Pierre ; Seigneur, demeurons icy. Il arriue mesme que dans l'apprehension où elle est, qu'un si grand bien ne luy échappe , elle est comme immobile, & n'ose pas mesme permettre au corps de respirer , de peur d'interrompre son recueillement ; ne comprenant pas que n'ayant pû par elle-mesme, arriuer à ce bien-heureux estat, elle peut

beaucoup moins par elle-mesme, & sans la volonté de son Dieu, demeurer dans ce mesme estat, & se procurer la durée d'un bien dont elle n'a pas esté capable de se procurer seulement la jouissance. L'ay desia dit qu'en ce premier recueillement, & en ce premier repos de l'ame, ses puissances ne sont point privées de leur operation: Car encore qu'il y ait alors de la distraction dans l'entendement & dans la memoire, neantmoins comme la volonté est vnie si étroitement à Dieu, tant s'en faut qu'elle fasse perdre à l'ame cette quietude & cette tranquillité, qu'au contraire, elle porte peu à peu le recueillement dans les autres puissances dont ie parle.

Il importe tout à fait à l'ame qui est arriüée iusque-là, de connoistre la grande faueur qu'elle a receüe de Dieu, & la grande dignité à laquelle il l'a éleuée, afin que cette consideration la porte à se détacher de la terre, se voyant desia comme dans le Ciel, & luy fasse comprendre combien elle seroit mal-heureuse, si elle retournoit à refuser celuy de qui elle reçoit tant de graces, & combien elle seroit aueuglée, si elle abandonnoit celuy qui l'a comblée de tant de biens.

C'est pourquoy ie supplie pour l'amour de Nostre Seigneur, ces Ames à qui sa bonté infinie a fait tant de misericorde, que de les éleuer à cét estat, si excellent & si heureux; ie les supplie, dis-je, de bien connoistre la dignité où elles sont, & par vne sainte & humble présomption, de s'estimer de telle sorte, qu'elles ne retournent jamais aux bassesses de la terre, & qu'ayant gousté la manne du Ciel, elles ne desirerent plus la graisse des marmites d'Egypte.

Mais pour reprendre mon sujet, cette Oraison de quietude, est comme vne petite estincelle de l'amour de Dieu, & du vray amour de Dieu, que sa misericorde jette dans l'ame pour l'éclairer & l'échauffer tout en semble, c'est à dire, pour luy faire connoistre ce que c'est que cét amour, en luy en faisant sentir la douceur. Que si cette quietude, ce recueillement, & cette petite estincelle est vn effet de l'Esprit de Dieu, & non vne illusion du Diable, ou vn sentiment de nostre amour propre, (qui nous fait perdre la donner de ce goust, en nous le voulant procurer, & qui ne fait qu'esteindre ce feu, en le voulant allumer) si, dis-je, cette estincelle vient de Dieu, elle fera

beaucoup de bruit, comme fait vne véritable estincelle; c'est à dire, elle jettera du feu, si elle n'est esteinte par nostre faute, & commencera d'allumer vn brasier d'amour, qui se répandra bien-tost en flâmes, & nous embrasera de cette ardeur sainte que Dieu donne aux ames parfaites: car cette estincelle d'amour, est ou vne marque, ou vn gage que Dieu donne à vne ame, du choix qu'il a fait d'elle, & du dessein qu'il a de se seruir d'elle pour de grandes choses, si elle apporte la disposition, qui est necessaire pour cela.

Ce que l'ame doit faire dans le temps qu'elle joiÿt de cette quietude, est de se tenir paisible, & sans bruit, c'est à dire, sans se peiner l'entendement à rechercher de grands discours, & de grandes considerations sur son indignité, sur ses imperfections, & sur la grandeur des biens-faits qu'elle reçoit de Dieu; parce que tout cela fait vn remüement, & eleue vn trouble dans toutes les puissances, qui ne sert qu'à lasser l'ame, & à interrompre son recueillement; ce qui n'est autre chose que jeter imprudemment de grosses bûches sur cette estincelle, qui l'estouffent au lieu de l'allumer; Et il est

certain, qu'il est plus expedient à l'ame de laisser l'entendement dans la distraction, que de travailler à le recueillir: Car outre que c'est vn importun avec lequel ce n'est jamais fait; il est certain d'ailleurs, que la volonté peut estre dans l'vnion, & dans le repos dont ie parle, quoy que l'entendement soit dans la distraction & dans le desordre. Il faut donc, comme ie dis, que la volonté se tienne alors en repos, si elle veut faire quelque chose, & qu'elle soit comme l'Abeille qui ne compose le miel, que lors qu'elle est renfermée, & comme recueillie dans sa ruche: Et ce recueillement est necessaire particulièrement à ceux qui ont l'entendement subtil, parce que pour peu qu'ils se mettent à former des discours, & à rechercher des raisons, ils se persuadent qu'ils auancent beaucoup; & cependant l'unique discours qu'il faut former, est la seule raison qu'il faut chercher sur l'estat bien-heureux auquel on est arriué, est qu'il n'y en a point d'autres raisons ny d'autres causes que la seule bonté de Dieu. C'est pourquoy s'il faut alors que l'ame considere quelques raisons que la raison mesme luy représentera touchant le bon-heur dont elle jouit, ce doit

estre afin que son amour se renouuelle, se r'anime & se renflame par des actes d'amour qu'elle produira; sans se seruir toutefois d'vn grand embarras de pensées, & de considerations tumultueuses; mais seulement des choses mediocres, lesquelles seront comme de petites pailles, qui seruiront mieux à allumer ce feu d'amour, que ne feroient de plus grandes choses, lesquelles comme vn gros monceau de bois, estoufferoient en peu de temps, & esteindroient cette diuine flâme.

Il ne s'agit pas icy de former de grands argumens, mais seulement de reconnoistre avec vne sincere humilité, ce que nous sommes de nous-mesmes deuant Dieu, lequel veut qu'estans si miserables que nous sommes, nous nous abbaissions deuant luy, puis que luy estant si grand qu'il est, se rabbaisse bien iusques à nous.

C'est pourquoy aussi ce sera vne chose bien facile à vne ame tant soit peu experimentée, de connoistre si le Diable est auteur de cette quietude dont ie parle, puis que comme elle causeroit plus d'humilité, plus de tranquillité, plus de lumiere, & plus de fermeté en la foy &

en l'amour de Dieu, si elle venoit de Dieu, au contraire, si elle vient du Diable, elle ne produira que de l'orgueil, que de l'inquietude, que des tenebres, que de l'inconstance & de la secheresse. Il se pourra faire alors que le malin Esprit pour seduire vne ame, luy donnera vn vain attachement à cette delectation dont elle jouyt : Mais si cette ame rapporte à Dieu cette delectation & cette douceur ; si elle met en luy toutes ses pensées & tous ses desirs ; si elle est humble & non curieuse ; le Diable ne luy pourra nuire. Et Dieu permettra qu'il perde ce qu'il pensoit gagner par la delectation de cette ame, parce que cette ame humble croyant que Dieu seul est l'auteur de ce bien, elle s'appliquera souuent à l'Oraison avec vn ardent desir de le posseder, & méprisera les sentimens que luy donne le Diable ; qui voyant cette ame s'humilier dans l'abondance de tant de faueurs, reconnoistra combien il a perdu, & combien il est trompé, creuera de desespoir & de rage, & n'osera presque plus reuenir. C'est pourquoy, comme ie disois, pour se deliurer des artifices du Diable, & de l'illusion qui accompagne ordinairement ces sentimens de douceur, que gouste vne ame

dans l'Oraison, il importe merueilleusement de commencer avec vne ferme resolution de suiure Nostre Seigneur dans le chemin de la Croix, dès les premieres démarches, puis que luy-mesme nous a montré ce chemin par lequel il faut commencer, pour arriuer à la perfection, en disant, *Prends ta Croix, & me suis.*



CHAPITRE XV.

Du troisiéme degré d'Oraison. Ce que peut vne ame qui est arrinée iusques à ce degré: Les graces éminentes qu'elle reçoit; Et les excellens effets que ces graces produisent en elle.

LA troisiéme sorte d'eau dont le jardin de nostre ame est arrosé, & dont c'est icy le lieu de parler, est vne eau courante, de riuiera, ou de fontaine, avec laquelle on arrose le jardin d'une maniere tres-facile, quoy qu'il y ait neantmoins vn peu de peine à bien conduire l'eau. C'est icy que Nostre Seigneur ayde le Iardinier de telle sorte, qu'il est presque luy-mesme le Iardinier, & celuy qui fait

tout; ce qui arriue par vn doux sommeil des puiffances de l'ame, dans lequel, pour ainfi dire, elles s'égarent fans toutefois fe perdre entierement, c'est à dire, que si elles operent, elles n'entendent point comme elles operent. La douceur & la delectation que l'ame gouste en ce second degré, surpasse fans comparaison toute celle qu'elle sentoit dans le degré precedent, & elle est tellement remplie, & comme noyée de l'eau de la grace, qu'elle ne peut passer outre, & ne voudroit pas non plus se retirer en arriere; tant elle jöuyt d'une pleine felicité! sans que neantmoins elle sçache presque en quel estat elle est, ny si elle parle, ny si elle se taît, ny si elle agit, ny si elle se repose; mais elle est alors dans vn bien-heureux égarement, dans vne sainte extrauagance, & dans vne diuine folie, où elle apprend la veritable sagesse, c'est à dire, la maniere de posseder son Seigneur, & son Dieu, & de jöuyr des delices salutaires de sa sainte presence. Il y a cinq ou six ans que Nostre Seigneur me fauorise abondamment de la grace de cette Oraison; Et neantmoins, ie n'auois point compris encore iusques-icy ce que c'estoit que cette Oraison, & ne l'auois pü

faire comprendre aux autres. Je voyois bien que ce troisiéme degré d'Oraison n'estoit pas encore vne vnion de toutes les puissances de l'ame, & neantmoins ie connoissois bien que c'estoit quelque chose de plus parfait que le second, & que cette vnion y estoit plus grande; Mais j'auouë que ie ne pouuois discerner la difference qu'il y auoit entre l'une & l'autre; & ie croy qu'à cause de l'humilité de ceux qui m'ont obligé d'écrire sur cette matiere, & de la charité qu'ils auront à m'en entendre parler si simplement, Nostre Seigneur m'a donné aujourd'huy cette Oraison en acheuant de Communier, & m'a inspiré toutes ces sortes de comparaisons familiares, dont ie me sers pour faire entendre de si grandes choses.

I'ay dit qu'en ce second degré d'Oraison, l'ame estoit comme dans vne sainte & bien-heureuse extrauagance: Ce qui est en effet comme i'ay dit: car on forme alors plusieurs paroles à la loüange de Dieu, lesquelles n'ont aucun ordre ny aucune suite, si ce n'est que luy-mesme y mette cét ordre & cette suite; mais l'entendement n'y contribuë point, & ne sert de rien du tout. Alors, dis-je, l'on

est dans vn saint desordre, & dans vne bien-heureuse inquietude, où l'ame voudroit que tout le monde la vist, pour louer Dieu avec elle du bien qu'elle possède; Elle est comme cette Femme de l'Euangile, qui appelloit & conuioit toutes ses voisines à son festin: Et c'est alors que les fleurs du jardin s'épanouissent, & commencent à répandre leur bonne odeur.

O mon Dieu, qu'est-ce d'une ame qui est en cet estat! Elle voudroit que toutes les parties de son corps fussent des ames pour comprendre le bien dont elle jouyt, & qu'elles fussent toutes autant de langues pour vous louer & pour vous benir; Elle dit mille saintes extrauagances dans le transport où la met la reconnoissance de vos faueurs, & dans l'extrême desir où elle est de contenter celuy qu'elle aime: Ce qui fait quelquefois qu'elle passe iusques à vn tel excez de rauissement, qu'elle pense mesme des choses auxquelles elle ne pense pas; & moy ie connois vne personne laquelle estant tout à fait ignorante de la Poësie, faisoit neantmoins des Vers tres-iudicieux à vostre louange, & que sans y penser, vous déclaroit ses peines amoureuses, en des cadences

aussi iustes & aussi exactes, que pourroit faire la personne du monde la plus entendüe en cét Art.

O mon Dieu, dis-je, en quel transport est alors vne ame ! dans la joye qu'elle ressent de vostre diuine presence, & dans la peine où elle est en mesme-temps de s'en voir indigne ! Quels tourmens si rudes luy pourroit-on presenter alors, qu'elle n'estimast de tres-grandes delices, s'il les falloit souffrir pour vous ? Quels supplices enduroient les Martyrs, à qui vous donniez la force de les endurer, & qui n'auoient qu'un moment à souffrir ? quels estoient, dis-je, ces supplices, en comparaison de ceux que trouue cette ame, laquelle au mesme moment qu'elle jöuyt de vous, se voit obligée à interrompre cette jöuyssance si douce, & reduite à cette misere de reprendre ses sens mortels pour viure encore dans le monde, & s'appliquer aux choses d'icy bas ? Pour moy, ô mon Seigneur, ie vous supplie de me deliurer de cette captiuité ; car vostre seruante ne peut plus supporter cette peine si rude & si insupportable, de se voir sans vous : Mon ame voudroit desia se voir libre & affranchie de toutes ces miseres, qui rompent nostre bien-heureuse

seruitude , qui rompent ces liens bien-
heureux , par lesquels estans captiuez de
vous , nous sommes veritablement libres ;
le manger la tuë , le dormir la tourmente ;
Et il luy semble que tout ce qui entre-
tient la Nature , est contre la Nature mes-
me , parce que ce qui la fait viure , l'éloi-
gne d'autant plus de vous , à qui seul elle
tend , & vers qui seul elle pousse tous ses
desirs. Mais non , toutefois , ô mon Sei-
gneur ! il n'importe que ie sois long-temps
sujete à ces miseres , si c'est vostre volon-
té que ie les souffre ; & que ie ne meure
qu'à la fin du monde , pourueû que ie vi-
ue pour vostre amour : Ie ne me soucie
aucunement de mon repos , pourueû que
ie vous serue en quelque chose : I'aurois
honte que les hommes sçeuissent , que ie
n'eusse quitté les biens du monde , que
parce qu'ils doiuent passer promptement ,
& ie veux que les hommes & les Anges
connoissent , que s'il vous plaist que ie
souffre , il n'y a que les legeres souffran-
ces qui me soient insupportables. Ce-
pendant ie ne sçay ce que ie desire : mais
cependant ie sçay bien , ô mon Dieu , que
c'est vous seul que ie desire ; ie ne sçay
ce que ie dis depuis ce matin que ie vous
possede par la sainte Communion ; & ie

ctoy que depuis ce temps-là, ce n'est pas moy qui parle : Je ne sçay si ce que ie dis sont des folies ! Ah, mon Sauueur, ou que ie meure, ou que ie ne voye iamais les hommes autrement qu'en ces sortes de folies ! Ah, que tous ne sont-ils atteints du mal dont ie suis blessée !

CONTINUATION.

Cét aneantissement de l'ame en Dieu, dont ie viens de parler, & qui est vn des effets de ce troisiéme degré, est encore plus grand que ie ne dis. Car alors il est necessaire que l'ame s'abandonne entierement à luy ; s'il veut la raurir dans le Ciel, qu'elle s'y laisse raurir : s'il veut la mener dans les Enfers, qu'elle y descende : s'il veut qu'elle meure, qu'elle consente à la mort : s'il veut qu'elle viue mille ans pour souffrir, qu'elle accepte mille ans de vie, & mille ans de souffrances ; Enfin, qu'elle se laisse aller à luy, & qu'elle ne craigne point de le suivre puis qu'il est son bien, & qu'elle ne se soucie plus de rien ; puis qu'elle le possede, & que le possedant, elle luy appartient, selon ces paroles de l'Espouse : *Mon bien-aymé est à moy, & ie suis à luy.*

Il y a encore vn autre effet de ce troi-
sième degré d'Oraison, qui est que l'ame
considerant la grandeur des biens qu'elle
possede, sans que cela luy coüte aucun
trauail, demeure dans vn saint étonne-
ment, qui augmente encore son bon-
heur, de voir que Nostre Seigneur fasse
si bien l'office de Iardinier, qu'il ne veuil-
le pas qu'elle prenne desormais la moin-
dre peine à le cultiuer, & qu'elle n'ait
plus qu'à jouir de la beauté de son jardin,
& qu'à respirer le parfum des fleurs qu'il
y a plantées. Car pour vne seule fois que
l'ame est arrosée de cette sorte, pour peu
que cela dure, elle est si démesurément
remplie & abreuuée, qu'elle reçoit en
vn moment & sans aucun trauail, vne
fraischeur & vne fertilité, qu'elle n'au-
roit pas receüe en vingt-ans, avec beau-
coup de peine & de trauail: De sorte que
par cét arrosement celeste du suprême
Iardinier, le fruiët vient à croistre & à
meurir si promptement, qu'elle peut de-
sormais, par la volonté de Nostre Sei-
gneur se nourrir de son jardin. Enfin,
c'est à dire, que les vertus sont bien plus
solides, & plus parfaites qu'auparauant:
Ce que l'ame ne peut aucunement igno-
rer, puis qu'elle se voit meilleure qu'el-

le n'estoit ; & Nostre Seigneur veut que ces fleurs s'ouurent au mesme-temps qu'elles exhalent leur odeur , afin que l'ame connoisse qu'elle a ces vertus , & qu'en mesme-temps elle reconnoisse que c'est le celeste Jardinier, qui a fait croistre & épanoüyr si promptement ces belles fleurs: Ce qu'il permet, dis-je, de la sorte, afin que l'ame entre par cette reconnoissance , dans vne humilité plus profonde, voyant qu'elle n'a fait autre chose en cela , que consentir à ce que son Seigneur luy fist ces graces , & que toute la part qu'elle y a , est de les auoir receües.

Cette Oraison a encore cela de propre & cela de different avec celle de quietude , qu'encore qu'elle semble estre vne tres-manifeste vnion de toutes les puissances de l'ame en Dieu, neantmoins il semble que l'ame y soit plus libre, & plus capable de réfléchir sur ce qu'elle sent, & sur les grandes choses que Dieu opere en elle ; au lieu qu'en celle de quietude , il semble qu'elle ne voudroit pas estre dans le moindre mouuement, ny faire la fonction de Marthe, de peur d'interrompre celle de Marie ; Et qu'au-

contraire, dis-je, en celle-cy l'ame fait les fonctions de l'une & de l'autre, contemple & agit presqu'en mesme-temps; & qu'encore que sa meilleure partie soit alors hors d'elle-mesme, cependant neantmoins on peut s'occuper ou en des actions de charité, ou en des affaires conuenables à l'estat dans lequel on est, ou en quelque lecture spirituelle; comme il arriue maintenant que ie suis en cette Oraison, lors que i'écris toutes ces choses; N'estant parfaitement attentieue, ny à ce que ie dis, ny à ce que ie sens; mais m'imaginant estre dans le mesme estat que seroit vne personne qui parle à quelqu'un, & à qui quelqu'un parle.





CHAPITRE XVI.

Du quatrième degré d'Oraison. L'excellente & sublime dignité d'une ame que Dieu élève à cet estat : Et les effets admirables qu'elle en ressent.

IL me reste maintenant de parler de la quatrième sorte d'eau dont Nostre Seigneur arrose le jardin de nostre ame. Cette dernière sorte d'eau, & ce dernier degré d'Oraison, est vne pleine jouissance d'un bien qui comprend en soy tous les biens, dans laquelle tous les sens sont occupez de telle sorte, qu'il n'en reste aucun que l'ame puisse employer à aucun autre objet, ny interieurement ny exterieurement: Et au lieu que dans les autres degrez d'Oraison, elle n'estoit pas tellemēt occupée, qu'elle ne fust libre encore de donner quelques marques de la grande joye qu'elle ressentoit; tout au contraire icy, quoy que sans comparaison elle en ressent de davantage, elle peut toutefois beaucoup moins s'expliquer, parce que cette vñion dans laquelle sont toutes ses puis-

fances, est vne vnion parfaite; & que si quelqu'vne de ces puissances pouuoit faire connoistre ce que sentent les autres, cette vnion ne seroit pas vne parfaite ny vne veritable vnion.

Ce que ie pretends icy, n'est pas de faire comprendre ce que c'est que cette vnion, ny comment elle se fait; parce que cela passe ma capacité qui est si bornée; Mais seulement d'expliquer ce que sent l'ame dans cette vnion Diuine: seulement ie diray que l'vnion est lors que de deux choses diuisées, il ne s'en fait qu'vne; & le sujet sur lequel ie veux particulièrement m'étendre, est la liberalité immense de Nostre Seigneur qui se communique si pleinement à l'ame, qu'il se donne à elle tout entier: Ce qui surpasse certainement toute mon intelligence & toute la capacité de mon entendement, quand ie considere qu'il fait des faueurs si admirables à des ames qui l'ont tant offensé; quand, dis-je, ie considere ou nostre ingratitude, ou nostre impuissance à recônoistre tât de bien-faits. Et souuent il m'arriue de m'écrier à luy dans cét étonnement; O mon Seigneur, mon Dieu! regardez ce que vous faites; Ne mettez pas si-tost en oubly l'excez de mes offenses énormes:
Oubliez-

Oubliez-les neantmoins pour me les pardonner, mais ie vous supplie de vous en ressouvenir en mesme-temps, pour moderer vn peu vos faueurs : Ne mettez pas, ô mon Createur ! vne liqueur si precieuse, dans vn vase si corrompu & si brisé, puis que vous auez veû tant de fois, qu'il n'a fait, ou que gaster, ou que laisser perdre les thresors que vous y auiez répandus. Souuent, dis-je, i'ay tenu de tels discours en moy-mesme avec Nostre Seigneur; me laissant ainsi emporter à mon peu de lumiere, & à mon peu d'humilité; parce que c'estoit en quelque maniere m'opposer à sa volonté sainte, & resister à sa Prouidence, qui sçachant mieux que nous ce qui nous est vtile, me fauorisoit de la sorte, pour ayder ma foiblesse, & me donner des forces que ie n'auois pas de moy-mesme, pour me sauuer. Je trouue maintenant à propos de traiter des graces que produit l'Oraison de quietude, & de dire, si l'ame peut d'elle-mesme contribuër quelque chose pour paruenir à vn si haut & si excellent estat.

Il arriue quelquefois en cette Oraison que l'vnion & le rauissement (quoy que l'vnion & le rauissement soient deux choses

differentes,) il arriue, dis-je, quelquefois que l'vñion & le rauissement s'y trouuent ensemble avec le diuin amour. Mais quand ces deux choses ne seroient en effet qu'une mesme chose, il est certain neantmoins que Dieu opere dans l'ame, d'une maniere differente: Et il me semble qu'il y a la mesme difference entre l'une & l'autre qu'il y a entre vn petit feu, & vn grand feu: car encore que l'un & l'autre soit feu, il y a pourtant cette difference que si l'on met du fer dans le petit feu, il fera long-temps à s'échauffer: & qu'au contraire, si l'on en met dans le grand feu il sera incontinent ardent, & changera de forme & de figure.

Mais i'en reuiens à cette eau celeste, dont N. S. abreue le jardin de nostre ame: L'on void clairement de quel repos jouiroit le pauvre Jardinier, si cette eau couloit tousiours si abondamment sur son jardin, & quel contentement il receuroit s'il n'y auoit point d'Hyuer, & qu'il y eüst tousiours vn temps si doux & si temperé, que jamais les fleurs ny les fructs n'y passassent. Mais pendant que nous languissons icy bas dans la misere de cette vallée de larmes, vn si grand bon-heur n'est pas à esperer, & il faut tousiours tra-

uailer de telle sorte, que si cette eau ce-
 leste vient à manquer, l'on en puisse tou-
 jours trouuer d'autre toute preste, pour
 arroser ce jardin. Cependant cette eau
 celeste vient quelquefois lors que le
 Iardinier y pense le moins, apres que
 l'ame s'est long-temps exercée en l'Orai-
 son mentale, & en tous les degrez d'O-
 raison dont i'ay parlé: Car apres que l'a-
 me, ainsi qu'un petit oyseau, a fait tous
 tous ses efforts pour monter de branche
 en branche, afin d'arriuer à N. Seigneur,
 ce bon & charitable Seigneur, la met en-
 fin dans le nid, afin qu'elle se repose: Et
 c'est alors que l'ame est arriuée à l'vnion
 dont ie parle; laquelle arriue de la sorte,
 lors que cette ame apres auoir lōg-temps
 cherché Dieu avec toutes les forces de
 son entendement, & de sa volonté, sent
 tout à coup vne si grande & si surprenan-
 te delectation, qu'elle tombe comme en
 defaillance, & s'éuanouit si entierement,
 que toutes les forces corporelles, & mes-
 me la respiration, luy manquent; de sor-
 te qu'elle ne peut presque plus, ny re-
 muër les mains, ny ouuir les yeux, ny
 en voir si elle les a ouuerts, ny recon-
 stre vne lettre, si elle lit; parce que son
 entendement ne l'aide plus, & que ses

sens ne luy seruent plus de rien , sinon pour troubler la jouissance d'vn si admirable contentement.

O mon Dieu ! qui pourroit comprendre l'abondance des graces que vous faites alors à vne ame ? Quelle lumiere , & quelle chaleur doit-elle receuoir alors estant si penetrée de vous , qui estes le Soleil qui la faites fondre de la sorte ? Il me semble qu'en acheuant aujourd'huy de Communier , & sortant de cette mesme Oraison , comme ie songeois à écrire ce que Nostre Seigneur m'y auoit fait sentir , & que ie songeois en quel estat l'ame est alors , j'ay entendu vne voix qui m'a dit :

„ Ma Fille, voicy ce qu'elle fait alors ; elle se défait toute entiere d'elle-mesme , pour se mettre toute entiere en moy ; ce n'est plus elle qui vit en elle-même ; mais c'est moy qui vis en elle ; elle est comme si elle n'estoit pas ; elle void des choses qu'elle ne peut comprendre , & les entend toutefois ; mais comme si elle ne les entendoit pas.

CONTINUATION.

Cette vnion produit dans l'ame , vne si grande tendresse d'affection , & vne certaine chaleur si impetueuse , qu'il semble que l'ame se voudroit mettre comme en pieces , & se détruire pour se perdre & s'aneantir dans l'objet qui l'attire ; Et en mesme-temps , elle sent cette chaleur & cette impetuosit  , estre comme appais e par vne douce rosée & vne eau suau e ; e'est   dire , par des larmes de joye , qui redoubl t encore cette chaleur , & renfl ment l'impetuosit  de ce feu , sans qu'elle sçache comment tout cela se fait ; car en effet , cela ne se peut comprendre , & neantmoins cela se fait de la sorte , & se passe comme ie dis. De là , il arriue que l'ame demeure si courageuse & si pleine de force , qu'elle periroit , ce semble , volontiers , pour l'amour de son Dieu : de là naissent les feruens desirs , les heroïques resolutions , les saints & genereux sentimens ; de là procede l'horreur du monde , & le dégoust de ses vanitez ; vne charité plus ardante , vne humilité plus profonde , & enfin l'accroissement & l'affermissement de toutes les vertus ; mais

particulièrement de l'humilité, car comme l'ame a pour lors deuant les yeux, vn Soleil si lumineux & si éclatant, il n'y a aucune toile d'Araignée, aucune faleté, aucune bassesse, aucune misere qu'elle n'apperçoieue en elle-mesme; & voyant que de soy elle ne merite que l'Enfer, & que neantmoins son Dieu ne la chastie qu'avec des faueurs & des communications de sa gloire, elle se fond, elle s'abyssine, & elle se perd dans cette consideration, ne pouuant comprendre que dans vn vase si falle & si abjet, le Roy du Ciel verse vne eau si pure & si delicieuse, que desormais ce vase puisse seruir sur sa table en son eternal Banquet. Ainsi, dis-je, l'ame vient à entrer dans vne humilité sincere & parfaite; & alors, comme elle connoist clairement que le fruit de son jardin ne luy appartient pas, elle peut desormais commencer à en faire part aux autres, & à desirer de n'estre pas seule riche, & de ne pas jouir toute seule des celestes thresors qu'elle possede: Elle commence à édifier le prochain, & (ce qui est admirable) sans qu'elle fasse rien de soy pour cela, ny qu'elle s'en apperçoieue; & cela se fait insensiblement par la bonne odeur qui s'exhale des fleurs

de son jardin , lesquelles font desirer à tous ceux qui les sentent , de s'en approcher : & si la terre de ce jardin est fort engraislée des travaux , & des persecutions de cette vie , des contradictions , des maladies , & de toutes sortes de penibles épreuues (car on arriue peu à ce haut estat d'vnion , sans auoir passé auparauant par toutes sortes de souffrances) si , dis-je , cette terre est bien préparée , & bien amollie par le poids de toutes sortes d'aduersitez , & par le détachement des biens temporels , elle deuient tout à coup si abbreuée & si penetrée d'eau , qu'elle n'est presque plus iamais seiche.





CHAPITRE XVII.

De la difference qu'il y a entre l'union & le ravissement, & ce que c'est que le ravissement; les effets qu'il opere dans l'ame; & les grands biens qu'elle en reçoit.

IL y a vne tres-grande difference entre l'union & le ravissement, qui est comme vne élévation ou comme vn vol de l'esprit; qui s'appelle encore extase, & surpasse de beaucoup l'union, par ses effets, qui sont encore plus grands & plus admirables. Car en ce dernier degré d'Oraison, l'ame jouit encore plus pleinement & plus parfaitement de Dieu, & est tellement abyfinée en luy qu'elle ne perd pas seulement l'usage de ses puissances exterieures, & de quelques-vnes des interieures comme dans l'union, mais qu'elle le perd de toutes entierement; & au lieu que la simple union se fait tousiours tellement d'une mesme maniere, qu'il n'y a presque aucune difference entre son commencement & son milieu, & entre

son milieu & sa fin ; tout au contraire, dans le ravissement il y a diuers degrez, qui sont tous differens les vns de autres.

Considerons maintenant que cette dernière eau, de laquelle nous auons parlé, répand dans l'ame vne telle abondance de graces, que cette ame, pourueû qu'elle soit reconnoissante, peut s'assurer qu'elle a dans soy, celuy de qui la main liberale, fait fondre sur elle cette nuée. Et pourueû, dis-je, que l'ame reconnoisse avec toute l'étenduë de ses forces, par tous les seruices & les bonnes œures dont elle est capable, les grands biens qu'elle reçoit de N. Seigneur, ce grand & suprême Seigneur, l'attire ainsi à soy, pour luy faire posseder de plus grands biens encore, & la ramasse, pour parler ainsi, de la mesme façon que le Soleil attire & recueille les vapeurs de la terre : Et comme par le recueillement de ces vapeurs, il forme des nuées qui s'éleuent apres dans le Ciel ; de mesme Nostre Seigneur, apres qu'il a ainsi attiré l'ame & recueilly ses puissances, l'éleue & la rait dans les Cieux, & commence à luy faire gouster les admirables delices de son Royaume. Car il semble dans les ra-

uiffemens, que l'ame n'anime pas le corps, iufques-là qu'elle se sent priuée de la chaleur naturelle ; & elle ressent par cette priuation, vne douceur, vne delectation, & vne felicité inconceuable.

Or le rauiffement a cela de different d'avec la simple vnion, qu'au lieu que dans l'vnion, l'ame eftant encore comme sur ses terres, peut en quelque façon refifter à Dieu ; au contraire dans le rauiffement, comme elle est toute hors d'elle-mefme, elle n'est plus en estat de luy refifter. Elle a mefme befoin icy de beaucoup plus de courage que dans l'vnion, parce que plusieurs fois il arriue, que fans estre preuenuë d'aucune penfée, elle sent tout à coup au dedans de foy vne impetuofité fi soudaine & fi violente qu'elle est comme foûleuée & emportée, elle ne fçait où ; & a befoin, comme ie dis, d'un grand & extraordinaire courage, pour vaincre alors tout ce que la foibleffe de la Nature luy fait craindre au commencement, & pour hazarder tout, en s'abandonnant entre les mains de Dieu, pour le fuiuie où il luy plaira de la mener.

O mon Dieu ! qu'il y a d'aduantage à s'abandonner de la sorte à vous ! & qu'une ame à qui vous faites cette grace, re-

connoist bien l'étendue de vostre pou-
 voir ! car elle void, comme lors qu'il vous
 plaist de retenir nostre ame, & d'arrester
 nostre corps, vous montrez que vous
 estes le Maistre & le Createur de l'une
 & de l'autre : Ce qui luy fait conceuoir
 vne bien profonde & bien sincere humi-
 lité, considerant qu'elle ne peut resister
 aux graces que vous luy voulez faire,
 quand mesme elle voudroit s'y opposer.
 Quelquefois neantmoins Nostre Seigneur
 veut bien se contenter de nous faire con-
 noistre qu'il nous veut faire cette grace,
 & qu'il ne tient qu'à nous de la receuoir :
 De sorte que si nous y resistons avec hu-
 milité, nous en tirons le mesme auantage
 sans la receuoir, que si en effet nous l'a-
 uions receuë.

C'est encore vn des effets du rauisse-
 ment, de laisser dans l'ame vn admira-
 ble détachement de toutes les choses de
 la terre, & vne certaine disposition de la
 volonté, qui vaut encore mieux, sans
 comparaison, que toutes les autres cho-
 ses qui se font seulement par l'entende-
 ment. En quoy il faut remarquer que
 cette grace n'est pas donnée à l'ame com-
 me vne simple consolation; mais que No-
 stre Seigneur se communique ainsi à elle,

pour luy faire comprendre la misere qu'il y a d'aimer autre chose que luy, & le sujet d'affliction que c'est de n'estre pas vniquement attaché à vn bien-souuerain, qui contient tous les autres biens. De cette connoissance d'vn si grand bien, elle forme le desir de le posseder tousiours, & sort comme d'elle-mesme, pour se transformer en luy: De sorte qu'elle peut dire alors avec Dauid, qu'elle est *comme l'oyseau solitaire sur le toict*: car effectiuement il ne semble pas qu'elle soit alors dans sa propre maison; mais qu'elle soit comme éleuée sur le toict de cette mesme maison, estant en la plus haute partie d'elle-mesme, & au dessus de toutes les choses créés. Quelquefois aussi elle pourroit dire en cét estat, comme disoit Saint Paul, *Je suis crucifiée en Iesus-Christ*, parce qu'elle ne reçoit proprement de consolation, ny du Ciel, ny de la terre; le dis, du Ciel, car elle n'y est pas encore, & desite d'y estre: le dis aussi de la terre, parce qu'elle n'y veut plus demeurer: Et ce qui luy vient alors de secours & de grace du Ciel, ne sert qu'à augmenter son tourment, en augmentant son desir: Et ce tourment est comme vne vraye mort, quoy que cette mort soit plus

delicieuse que la vie. C'est, dis-je, vn doux martyr, mais qui ne laisse pas d'auoir dans sa douceur, toute la rigueur, & l'amertume d'un veritable martyr: car de toutes les choses de la terre, que l'imagination peut alors presenter à l'ame, celles mesme qui auparauant luy sembloient plus agreables, luy semblent degoustantes & ameres; parce qu'enfin elle ne veut plus que son Dieu, & son Dieu tout entier, & rien en particulier qui soit de luy, non des faueurs & des graces, mais celuy qui est la source de toutes les graces & de tous les biens; Ce qu'elle veut toutefois de la sorte, sans sçauoir ce qu'elle veut; parce que proprement l'imagination ne luy represente rien: car il me semble, qu'alors toutes les puissances demeurent assez long-téps sans operer, & que comme dans l'vniõ la joye les suspend, icy la peine fait la mesme chose.

Mais pour parler maintenant des effets extérieurs que ces rauissemens produisent, & ceux qu'ils ont produits en moy; il me semble premierement que lors que l'ame est rauie, le corps l'est aussi avec elle, & quoy qu'il demeure comme mort & cõme immobile, il est neantmoins si dé-

gagé de sa pesanteur naturelle, qu'il ne semble pas toucher la terre. Il arriue neantmoins rarement, que les sens se perdent tout à fait, quoy que cela me soit pourtant arriué quelquefois, & cela me durroit fort peu; Mais seulement ils perdent leurs fonctions, & cessent d'agir: De sorte que l'on demeure dans le mesme estat où l'on estoit auparauant; si l'on estoit assis, on demeure assis; si l'on auoit les mains ouuertes & les bras étendus, on demeure avec les bras étendus & les mains ouuertes; si l'on auoit les yeux éleuez, ils demeurent éleuez; parce qu'alors tous les sens se troublent; & si l'on voit, ou si l'on entend quelque chose, on ne le voit & on ne l'entend que comme vne chose de fort loin. Ainsi le corps demeure sans vigueur, & comme sans mouuement, parce que l'ame a épuisé toutes ses forces pour l'attirer à elle: Et neantmoins dans cette défailance il reçoit insensiblement vn si grand bien, qu'il arriue souuent que les plus grandes douleurs auxquelles il estoit sujet, auant le raiuissement, se perdent & se guerissent alors d'vne façon si merueilleuse & si inconceuable, que mesme il en demeure plus libre, plus vigoureux, & plus disposé à

s'acquiescer de toutes les fonctions naturelles. Car il plaist quelquefois à Nostre Seigneur que le corps participe au bonheur de l'ame, puis qu'il est desia si souple à ses Loix, & si parfaitement soûmis à son Empire.



CHAPITRE XVIII.

Que l'humanité sainte de Iesus-Christ Nostre Seigneur, est un moyen tres-seür & tres-considerable pour arriuer à la plus sublime contemplation.

IE ne sçay pourquoy la pluspart des Auteurs qui traittēt de l'Oraison, aduertissent si soigneusement les ames, de s'éloigner d'abord de la consideration de toutes choses créées, & mesme de rejeter loin l'imagination de toutes choses sensibles & corporelle, afin de s'éleuer plustost à la cōtemplation de la Diuinité; ny pourquoy ils se persuadent que l'humanité de I. C. soit vn objet capable d'embarasser l'ame, & de la détourner de cette diuine contemplation. Car se peut-il faire que l'ame soit embarrassée, en se representant ce-

luy qui est venu la déliurer de ses chaînes ? Et peut-on penser sans impieté, que le corps du Fils vnique de Dieu, soit au rang des choses créées, pour craindre qu'il produise dans l'ame par la representation, le trouble, le desordre, & la misere, que peuuent produire les idées impures des choses terrestres ? O mon Sauueur ! comment est-il possible que cette pensée tombe dans l'esprit des hommes, que vous qui estes descendu sur la terre pour les éleuer dans le Ciel, soyez capable de les en détourner ! que vostre humanité sacrée qui est le moyen par lequel vous les transformez en vostre Diuinité, les empesche de considerer cette Diuinité mesme ; & qu'enfin vous soyez capable de les détourner d'un plus grand bien, vous, ô mon I E S V S ! par qui leur sont venus tous les biens qu'ils possèdent, & tous ceux qu'ils esperent ? Qui est la creature si superbe & si troublée de presumption, laquelle quand elle auroit passé tout le temps de sa vie en tout ce qu'il y a de plus rudes trauaux, & de plus rigoureuses mortifications, quand mesme avec tout cela elle se feroit épuisée, & consommée en des Oraisons continuelles, ne s'estimast tres-riche & tres-

bien payée, si N. Seigneur luy permet-
 toit de demeurer au pied de la Croix avec
 son bien-aymé Disciple ? Que si l'infirmité
 de la complexion, ou la foiblesse de
 l'esprit ne permet pas à l'ame de conside-
 rer tousiours son Seigneur en cét estat de
 souffrances, parce que cette considera-
 tion a quelque chose de penible & d'ab-
 batant ; si dis-je, nous ne pouons pas
 tousiours le suiure de nostre pensée dans
 les souffrances de la Croix, & dans les
 douleurs de la Passion ; qui nous empes-
 che de demeurer avec luy dans la gloire
 de la Resurrection bien-heureuse, puis-
 que nous l'auons si prés de nous au tres-
 Saint Sacrement, où il est dans vn estat
 de gloire, non plus tourmenté, déchiré,
 brisé ; non plus degouttant de sang de tou-
 tes parts, non plus persecuté par son peu-
 ple, non plus méconnû par ses Apostres.
 De croire donc que cette sainte humanité
 soit aucunement à oublier dans l'Orai-
 son pour arriuer à la contemplation de la
 Diuinité, c'est vn abus tout manife-
 ste ; Et si nous recherchons attentiu-
 ment la façon de proceder des plus-saints
 Contemplatifs, nous verrons qu'ils sui-
 uoient en l'Oraison, vne maxime toute

contraire : Nous verrons que Saint Paul auoit tousiours le nom de Iesus-Christ dans la bouche , pour témoigner combien Iesus-Christ mesme estoit profondément imprimé dans son cœur ; Nous verrons que Saint François adoroit continüellement ses Playes ; que Saint Antoine de Pade contemploit sans cesse son Enfance ; que S. Bernard, Sainte Catherine de Sienne , & tant d'autres Saints mettoient toutes leurs délices à mediter sur le mystere de son humanité.

Quant à ce que disent ces mesmes Liures , & ce qu'enseignent ces mesmes Auteurs, desquels i'ay parlé , qu'il faut que l'ame qui veut arriuer à la parfaite contemplation , se dégage de toute pensée terrestre , & de toute imagination corporelle ; ie croy bien que cela peut estre bon, puis que ce sont des personnes si spirituelles & si éclairées qui le disent : Mais , à mon auis, il faut que l'ame , pour profiter de cela , soit desia fort auancée & fort parfaite, parce que jusqu'à ce qu'elle soit arriuée à cette perfection , elle ne doit chercher son Createur , que par le moyen des creatures. Tout cela neantmoins se doit entendre conformément à la grace que N.

Seigneur fait à chaque ame ; dequoy ie ne pretends point parler icy ; mon dessein n'estant que de faire connoistre que Nostre Seigneur Iesus-Christ n'est pas du nombre des choses qui peuuent empescher l'ame , de s'éleuer à la Diuine contemplation.



CHAPITRE XIX.

Elle reprend le discours de sa vie, & raconte par quels moyens elle deuint plus parfaite.

IE crains de m'estre trop détournée du recit de ma vie; mais ce que ie viens de dire, pourra seruir à faire comprendre ce que i'ay à dire dans la suite. I'ay maintenāt à écrire vn Liure tout nouveau, c'est à dire, vne vie toute nouvelle ; Et il me semble qu'y a cette difference entre celle-cy, & l'autre , que la premiere que i'ay menée deuant que Nostre Seigneur me fit toutes les graces de l'Oraison dont ie viens de traiter , estoit vne vie que ie puis appeller veritablement ma vie, parce qu'estant si mauuaise, elle m'appartenoit veritable-

ment ; Mais que l'autre qui a fuiuy toutes ces graces, est vne vie qui n'est pas proprement ma vie, mais vne vie par laquelle c'estoit plustost Nostre Seigneur qui viuoit en moy, que ce n'estoit moy qui viuois dans moy-mesme. Car ie ne crois pas que si j'eusse continué de viure à moy-mesme, j'eusse esté capable de me défaire en si peu de temps d'une si grande dépravation, ny de me retirer d'un si extrême déreglement, si, dis-je Nostre Seigneur par sa misericorde, ne m'eust déliurée de moy-mesme ; dequoy ie le louërây tout le reste de ma vie.

Comme ie commençay à quitter les occasions dans lesquelles j'estois si fort engagée, & à me fortifier d'auantage dans l'exercice de l'Oraison, Nostre Seigneur commença pour lors à me faire des graces, qui ne me coustoient, ce me semble, qu'à receuoir. Il me fauorisoit fort souuent de l'Oraison de quietude ; Il me fauorisoit mesme souuent de celle d'vnion, & m'y faisoit demeurer beaucoup de temps. Mais comme ie sçauois que le Diable auoit depuis peu trompé beaucoup de femmes, par ces sortes de graces, & les auoit fait tomber en de grandes illusions que l'on auoit découuertes, ie craignois

incontinent de tomber dans le mesme piege, à cause de la grande délectation que ie sentoie en l'Oraison, & qui estoit si extraordinaire, que souuent ie ne pouuois l'éuiter. Ie sentoie neantmoins au dedans de moy-mesme vne grande assurance que c'estoit de Dieu que me venoit cettedélectation; & ce qui me fortifioit dans cetteassurance, estoit l'amendement tout visible auquel ie me voyois arriué: Mais tout aussi-tost la moindre distraction me faisoit perdre cette assurance; & i'apprehendois que ce ne fust le Diable, qui voulust suspendre ainsi mon entendement, pour me détourner pernicieusement de l'Oraison mentale: Mais comme Nostre Seigneur vouloit me conduire par sa lumiere, afin que ie ne retombasse pas dans mes offenses passées, & que ie reconnusse à la fin combien ie luy estois re-deuable, il permit que cette crainte où i'estois, s'augmenta de telle sorte, qu'elle m'obligea pour m'en déliurer, de chercher promptement des personnes spirituelles avec lesquelles ie peusse m'éclaircir & m'instruire de toutes choses. Car il estoit arriué depuis peu des Religieux de la Compagnie de I E S V S, qui estoient tres-doctes & tres-intelligens, & que

i'aymois & honorois desia sans les connoistre, pour leur maniere d'Oraison & leur sainte vie, de laquelle i'auois esté informée. Mais cela mesme qui me les faisoit aymer me les faisoit craindre, & brûlant d'impatience de communiquer avec eux pour m'instruire, ie mourois de peur en mesme-temps de les voir; Ne m'estimant pas digne de leur parler, ny assez forte pour leur obeyr; parce qu'il me sembloit que ce me deuoit estre vne honte & vne peine étrange, de conuerser avec des personnes si saintes, & d'estre cependant si mauuaise. Ie demeuray quelque-temps dans cette peine, & dans cette agitation d'esprit, iusques à ce que ie me resolus enfin de communiquer avec quelque personne spirituelle, & intelligente en la doctrine de la veritable pieté. Car d'un costé, ie desirois ardemment d'apprendre si ma maniere d'Oraison estoit bonne, & si i'estois dans le bon chemin, parce que ie souhaittois veritablement d'y estre, & de ne me pas égarer, & si i'estois dans l'égarement, de m'en retirer au plustost, & de n'offenser plus Dieu; Et cependant d'un autre costé, la crainte mesme de n'estre pas assez bonne, m'empeschoit, comme ie dis, de

la deuenir ; parce que le Diable qui sçait que tout le repos d'une ame consiste à traiter avec les amis de Dieu , & à suivre leurs conseils , faisoit tous ses efforts pour m'empescher de chercher vn remede si salutaire. Il me persuadoit d'attendre à le chercher , que ie me fusse amendée ; ce que ie n'eusse iamais fait si i'eusse attendu cela , parce qu'il m'eust tousiours amusée à considerer vn grand nombre de legeres imperfections , auxquelles i'estois tousiours si sujete ; Et de cette sorte , si i'eusse attendu que ie fusse guerie , pour chercher les Medecins , ie ne me fusse jamais guerie. Mais enfin , voyant que cette crainte passoit si auant , quoy que cependant i'auançasse beaucoup en l'Oraison , ie crûs qu'il falloit necessairement qu'il y eust quelque mal en moy qui me causast cette crainte si auengle ; & non pas en l'Oraison , que ie connoissois bien estre vne chose toute surnaturelle , & vne pure grace de Dieu , puisque souuent lors que ie l'auois ie n'y pouuois resister , & que lors que ie la desirois , ie ne l'auois pas tousiours. Je pensay donc en moy - mesme que le remede à cela , estoit de faire tous mes efforts pour me tenir desormais dans vne pureté de con-

science plus grande qu'à l'ordinaire, & de me retirer des moindres occasions, & des moindres pechez veniels; m'assurant qu'il estoit impossible qu'il m'arriuaft rien de mal de mon Oraison, si elle venoit de Dieu, pourueû que cependant ie taschasse tousiours de ne le point offenser, & de le seruir parfaitement.

Ayant pris cette resolution, ie suppliay Nostre Seigneur de m'ayder à l'accomplir; & ie reconnus que mon ame n'auoit pas de foy assez de force pour arriuer toute seule à vne si grande perfection, à cause de la forte inclination qu'elle auoit à de certaines choses, lesquelles quoy que veritablement elles ne fussent pas fort mauuaises de leur nature, neantmoins estoient capables de me beaucoup nuire, à cause de l'attachement que i'y auois.

Cependant on me parla d'un Prestre de cette Ville, qui estoit vne personne d'un grand sçauoir, & sur tout, d'une excellente pieté, de laquelle il auoit plû à Nostre Seigneur de donner de grandes & d'illustres marques. Je taschay de le voir par le moyen d'un saint Gentil-homme de cette mesme Ville; & que l'on peut bien veritablement appeller Saint, puis qu'en-
 core

cœur qu'il soit du monde, & engagé dans le mariage, neantmoins il mene vne vie si retirée & si pure, il est si ardent de l'amour de Dieu, & si feruent en l'Oraison; il a profité à tant d'ames par la douceur de son esprit, jointe à sa grande intelligence; & s'applique tous les iours avec tant de zele, à procurer le salut de tout le monde, qu'il est impossible de ne pas croire que sa perfection & sa sainteté répondent à tant de choses si parfaites & si saintes.

Il me semble que Nostre Seigneur se seruit de luy pour sauuer mon ame, & qu'il me l'enuoya pour m'instruire en la veritable humilité, de laquelle il est si remply, que i'en suis certainement étonnée, quand ie me remets dans la memoire combien de fois il a pris la peine de me venir voir, & d'interrompre ce saint & bien-heureux Entretien, qu'il a depuis trente-huiét ans avec Dieu, pour conuerfer avec vne miserable comme moy. Car il s'exerce en l'Oraison depuis le temps que ie dis, & pratique toute la perfection que sa condition luy peut permettre de pratiquer; ayant vne Femme, qui est aussi vne si grande Seruante de Dieu, & vne personne si affectionnée

aux choses saintes, que bien loin de le détourner de la perfection que ie dis, elle l'y excite encore dauantage par l'exemple de sa haute vertu: Je fus, dis je, donc si heureuse, que de voir par son moyen cét Ecclesiastique dont ie viens de parler; Et si l'on demande d'où vient que ie connoissois ce Gentil-homme si particulièrement, c'est que quelques-vns de ses parens estoient mariez avec les miens, & que d'ailleurs, il auoit vne étroite liaison & vne particuliere familiarité avec vn autre grand seruiteur de Dieu, qui auoit épousé vne de mes cousines. De sorte que toutes ces considerations me porterent à le prier de me faire voir ce saint Prestre, qui estoit vn de ses meilleurs amis, & auquel ie m'estois proposée de me confesser, & de donner la conduite de mon ame. Le iour estant arriué, auquel il m'auoit promis de me faire conférer avec luy, i'eûs tout ensemble vne ioye & vne confusion que ie ne puis dire, de voir vn homme si saint, & de paroistre deuant luy, si pleine d'offenses. Je luy découuris l'estat de mon ame, & luy parlay de mon Oraison: Mais il s'excusa de me confesser, me priant de l'en dispenser, à cause de ses grandes occu-

pations, lesquelles en effet, estoient grandes. Il se resolut incontinent, selon l'estat d'Oraison, auquel il me voyoit desia élevée, de me traiter comme vne personne forte & affermie desia dans la vertu ; Et voulut d'abord que ie vécusse exempte des plus legeres imperfections. Mais pour moy, i'auouë qu'une si grande resolution si promptement prise, estonna ma foiblesse, & me causa quelque contristation, voyant bien qu'il me falloit plus de temps pour cela qu'il ne pensoit ; & que ce n'estoit pas-là ce qu'il falloit pour guerir vne ame aussi malade que la mienne l'estoit encore ; puis que mes actions ne répondoient pas aux graces que ie receuois de Nostre Seigneur, & qu'encore que ie fusse fort auancée dans la voye de l'Oraison, ie ne l'estois gueres encore dans celle de la mortification, & de la veritable vertu. Ce qui me fait croire certainement que si ie n'eusse consulté que luy, mon ame ne seroit iamais sortie de l'estat où elle estoit, & que bien loin de faire aucun progres, il m'auroit esté vne occasion de tout quitter, & de me ietter dans le desespoir, par l'affliction que ie ressentois de voir que ie ne pouuois estre si-tost parfaite, & mesme.

par l'apprehension que i'auois de ne pou-
uoir iamais l'estre. C'est aussi vne chose
qui me met quelquefois dans vn profond
étonnement, de considerer, comment, en-
core que ce saint Ecclesiastique eût vne
grace particuliere pour acheminer les
ames à Nostre Seigneur ; neantmoins il ne
pleût pas à Dieu, qu'il conneût l'estat de
la mienne, ny qu'il se chargeast de la con-
duire : & en mesme-temps, ie reconnois
qu'il permit cela pour mon plus grand
bien, afin que ce me fust vn sujet de com-
muniquer avec les Peres de la Comp-
agnie de I E S V S, & de connoistre des per-
sonnes si saintes. Cependant i'engageay
ce Gentil-homme, de la haute vertu du-
quel i'ay parlé, à me venir voir quelque-
fois ; & commençant à me visiter, il me
consoloit beaucoup en me disant que ie
ne pensasse pas me deffaire en vn iour des
imperfections de tant d'années ; & me dé-
clarant à ce sujet quelques - vnes de ses
foibleesses, dont il n'auoit pû entierement
se dégager sans beaucoup de temps, quel-
que legeres qu'elles fussent. Aussi cette
bonté avec laquelle il se rabbaissoit à
m'entretenir de tât de choses qui me don-
noient de la consolation, cette charité
sincere & cette charitable patience avec

laquelle il me traittoit, m'inspira pour luy vne si ardente & si tendre affection, qu'il n'y auoit point pour moy de plus grand repos, ny de plus grand contentement que de le voir, ny aussi de plus grande inquietude, ny de plus grande affliction que lors qu'il tarδοit tant soit peu à me reuenir voir: car il me sembloit que c'estoit ma malice qui l'auoit obligé de m'abandonner.

Après vne assez longue communication que i'eûs avec luy; ayant appris de moy les graces que Nostre Seigneur continuoit de me faire, il me dit que des graces si extraordinaires demandoient vne perfection qui ne fust pas moins extraordinaire, & qu'vne ame pour les receuoir deuoit estre dans vne veritable & parfaite mortification: De sorte qu'il craignoit que ces graces ne fussent de fausses graces, & de veritables illusions: & pour cela il m'obligea de bien remarquer toutes les particularitez de mon Oraison, afin de luy en faire le rapport; car cela m'estoit alors impossible, Dieu ne m'ayant pas fait ençore cette grace de comprendre ny de pouuoir exprimer ce qu'il me faisoit sentir; & ne me l'ayant faite que depuis fort peu de temps.

La crainte que me causa ce Gentilhomme, jointe à la deffiance que i'auois de moy-mesme, m'abbatit le cœur d'une tres-mortelle tristesse, qui me fit verser vne abondance de larmes, quoy que neantmoins ie fusse persuadée que ie desirois veritablement de contenter Dieu, & que i'eusse de la peine à croire que le Diable fust l'auteur des choses qui m'arriuoient en l'Oraison; mais ce qui me causoit cette affliction & cette tristesse, estoit la crainte que Dieu ne m'aveuglast en ces choses, pour me punir de mes pechez.

Dans cette peine d'esprit où i'estois, ie cherchay des Liures de tous costez pour voir si ie ne trouuerois point dans quelqu'un, quelque remede à ma peine, & quelque éclaircissement à mes doutes. D'abord i'en trouuay vn, intitulé, *La montée du Mont, ou les degrez pour arriuer à la Montagne de l'Oraison*, & ie vis clairement en ce Liure que dans l'vniõ de l'ame avec Dieu, il estoit veritable que l'ame ne pouuoit estre occupée que de ce seul objet, ny penser à aucune autre chose, ainsi que ie l'auois éprouué en moy-mesme estant dans cette sorte d'Oraison. Aussi-tost ie marquay l'endroit de ce Liure où i'auois trouué cette pen-

fée, & le donnay incontinent à ce Gen-
 til-homme, afin que luy & ce saint Pre-
 stre dont i'ay parlé, l'examinassent, &
 m'en dissent leur sentiment, estant toute
 resoluë d'y déferer, & de quitter entie-
 rement l'Oraison apres cela, si c'estoit
 leur auis que ie la quittasse. Car ce m'e-
 stoit vne grande douleur de m'y estre exer-
 cée pendant vingt ans, avec tant de pe-
 nibles traux, sans en auoir tiré aucun
 fruit, ny aucun auantage, & de confi-
 derer que cela ne m'eüst seruy que d'un
 piege pour tomber en de dangereuses
 illusions. De sorte que, comme ie dis,
 i'estois resoluë de la quitter, s'ils me
 l'eüssent conseillé, quoy que veritable-
 ment cela me semblaist encore bien fas-
 cheux de quitter vne chose que i'auois
 si souuent reconnuë estre auantageuse à
 mon ame. Et ainsi me trouuant en peril de
 tous costez, si ie quittois mon Oraison,
 ou si ie ne la quittois pas, i'estois propre-
 ment comme vne personne qui estant au
 milieu d'une eau rapide, & ne sçachant
 pas nager, croit tousiours que l'endroit où
 elle est, est le plus dangereux, & neant-
 moins se trouuant en vn autre, le croit
 plus dangereux encore, enfin qui croit
 trouuer le precipice en quelque lieu

qu'elle aborde, & qui est sur le point de se noyer.

CONTINUATION.

Après auoir long-temps attendu avec beaucoup d'impatience, & neantmoins avec beaucoup de crainte, la réponse de ce Gentil-homme & de cét Ecclesiastique, sur le passage de ce Liure que ie leur auois donné à examiner; Après auoir déclaré le mieux qu'il me fut possible, l'estat de ma vie, c'est à dire, l'excez de ma malice; Après auoir imploré l'assistance des prieres de plusieurs personnes saintes, & auoir moy-mesme de mon costé, imploré avec beaucoup de larmes & de gemissemens la misericorde de Nostre Seigneur sur le sujet de cette réponse; Enfin, ils me dirent qu'ils estoient tousiours dans le mesme sentiment; qu'ils estimoient illusions du Diable, ce que j'attribuois dans mon Oraison, à des graces du Ciel, & que pour dernier éclaircissement, il falloit que i'en communiquasse à quelque Religieux de la Compagnie de I E S V S, qu'ils feroient venir en nostre Monastere; que ie luy ferois entendre clairement tout ce qui se passoit en moy, en luy mettant deuant les yeux

tout l'estat de ma vie passée , tous les
 mouuemens de mes inclinations , toutes
 les obligations de nostre Institut ; & que
 sans doute Nostre Seigneur , par la vertu
 & la grace du Sacrement de Confession ,
 nous donneroit plus de lumiere à l'vn &
 à l'autre ; à moy pour me bien découvrir
 à luy ; & à luy , pour me bien connoistre
 moy-mesme.

Cette réponse me saisit d'une telle
 crainte , & me tourmenta l'esprit d'une
 telle inquietude , que ne sçachant de quel
 costé me tourner , ie ne sçeûs à quoy re-
 courir , sinon aux larmes & à la solitude :
 Je m'enfermay dans le secret de mon Ora-
 toire , & pensant à ce que deuiendrois ,
 sans me le pouuoir imaginer , ie me mis
 à prendre vn Liure , qu'il semble que
 Nostre Seigneur me mit luy-mesme en-
 tre les mains ; car j'y trouuay à la pre-
 miere ouuerture , ces paroles de S. Paul :
*Dieu est fidelle ; il ne permet point que
 ceux qui l'ayment , soient trompez.* Ces
 paroles me remplirent le cœur de con-
 solation , & me fortifierent encore dans
 le dessein que i'auois de faire vne Con-
 fession generale ; laquelle ie fis avec tout
 l'ordre , toute l'exactitude , & toute la
 fidelité qui me fut possible. Mais cette

consolation fut bien diminuée par l'affliction que ie ressentis en écriuant l'estat de ma vie passée, de me voir si chargée de pechez, & si vuide de bonnes œuures. Outre cela, c'estoit encore vne chose qui me tourmentoit beaucoup, de considerer que i'auois à paroistre deuant des personnes si saintes que sont les Peres de la Compagnie de I E S V S, parce qu'il me sembloit que leur conuersation m'étoit vne obligation de m'amender, & de me deffaire de toutes mes vanitez, & que neantmoins ma malice me faisoit craindre de ne le pouuoir faire.

C'est pourquoy ie priay instamment deux de nos Religieuses, la Portiere & la Sacristaine, de ne dire à personne que ie deüssé m'entretenir avec quelqu'un de ces Peres: Mais cette precaution me fut fort inutile; car lors que l'on me vint auertir qu'il me demandoit, il se rencontra vne Religieuse au Parloir, qui l'alla publier par tout le Monastere. En quoy ie vous prie de considerer les peines, les embaras, & les trauerfes que le Diable seme dans la voye de ceux qui cherchent Dieu, pour empescher qu'ils ne s'approchent de luy.

M'entretenant donc avec ce saint Re-

ligieux, si saint en effet, & si plein de l'Esprit de Dieu, & de la véritable prudence, ie luy fis voir clairement toute ma vie, & luy découvris iusques aux replis les plus cachez, & iusqu'aux ombres les plus noires de mon ame. Tout aussitost il vid ce que c'estoit, & m'assurant qu'il entendoit mieux mon langage que ie ne l'entendois moy-mesme, il me dit que ie ne m'estois point trompée, & que tout ce qui se passoit en moy, venoit véritablement de Dieu; que bien loin de quitter mon Oraison, il falloit que ie m'y exerçasse de nouveau, avec vne ferueur encore plus grande qu'à l'ordinaire, & que ie reprisse vn nouveau courage, puis que Nostre Seigneur me faisoit des graces si particulieres: *Car qui sçait, me disoit-il, si Dieu ne veut point se servir de vous, pour le bien de plusieurs?* Il m'avertit seulement de me fonder davantage en la mortification, en laquelle il me dit que ie n'estois pas bien fondée: Ce qui estoit en effet tres-véritable; car à peine entendois-je la signification de ce mot. Il me recommanda aussi de méditer chaque iour sur quelque Mystere de la Passion de Nostre Seigneur, & de ne penser alors à aucune chose qu'à sa

sainte Humanité, résistant cependant le plus que ie pourrois à ces recueilemens, à ces transports, & à toutes ces especes d'Oraisons extraordinaires, iusques à ce qu'il me parlast d'autre chose.

Ainsi ce saint Religieux me laissa toute remplie de consolation & de courage, & toute resoluë de suiure de point en point toutes les choses qu'il m'ordonneroit. Je ne crois pas y auoir iamais manqué: Mais au contraire, ie louë Dieu de la grace qu'il m'a faite d'obeyr tousiours à mes Confesseurs qui ont esté tousiours des Religieux de la Compagnie de IESVS; Et sur tout, ie le louë de celle qu'il m'a faite d'auoir esté tousiours tres-déferante, & tres-soûmise à celuy dont ie parle, puis que ce fut luy qui r'assura mon ame, & qui me procura tant de biens, comme ie vais maintenant le faire connoistre.





CHAPITRE XX.

Elle dit que depuis qu'elle eût commencé à suivre les avis de ce dernier Confesseur, elle commença beaucoup à s'avancer dans la perfection; & que depuis que par son conseil; elle se fut résolüe de refuser toutes ces faveurs particulieres qu'elle recevoit auparavant en l'Oraison, Dieu luy en fit encore de plus grandes, & luy en fit tousiours d'autant plus, qu'elle en refusa tousiours davantage.

MOn ame, après cette Confession, demeura en vn tel estat, que rien ne me sembloit plus difficile à entreprendre; & mesme ie commençay à me corriger de beaucoup d'imperfections, encore que mon Confesseur ne me pressast aucunement, & qu'au contraire, il se mist peu en peine de beaucoup de choses, qui me paroïssent de grandes fautes. Mais il est vray, que cela mesme m'excitoit davantage à m'avancer, de ce qu'il sembloit m'en presser moins; & comme il ne

me conduisoit que par la voye de l'amour de Dieu , cette bien-heureuse & sainte libeité en laquelle il me laissoit , de m'a-uancer dans la perfection , si ie voulois aymer Dieu , m'enflammoit d'autant plus du desir de me rendre parfaite , que ie voyois que ma perfection m'estoit vn moyen de témoigner à Dieu mon amour. Seulement il me pressoit fort de refuser toutes ces douceurs , & toutes ces caresses que Nostre Seigneur me faisoit en l'Oraison : Et ie puis dire , que ie fis tout mon possible pour y resister , durant prés de deux mois : Mais aussi ie puis dire que ie tiray cét auantage de mes resistances & de mes refus , que Nostre Seigneur m'apprit vne verité que ie ne connoissois point auparauant. Car iusque-là , ie m'é-tois imaginée que pour prier avec vtilité , il estoit necessaire de se retirer en quelque lieu fort secret , & d'estre comme immobile , à force de quietude & de repos : Mais depuis ie vis bien clairement , que cela seruoit de bien peu , puis que ie goûtois d'autant plus de douceur & de tranquillité , que pour me mortifier , ie taschois à m'en priuer dauantage.

Cependant ie commençay à reprendre vne deuotion toute nouvelle à la tres-

sainte Humanité de Nostre Seigneur, & en mesme-temps l'esprit d'Oraison commença aussi à s'accroistre & à s'affermir dauantage en moy. Avec cela, ie m'affectionnay avec beaucoup de zele & de ferueur, à la pratique des mortifications, & à l'exercice de la penitence, dont i'auois esté tousiours assez peu soigneuse, à cause de mes grandes maladies. Car ce saint Religieux qui me confessoit, me dit qu'il y auoit de certaines sortes de mortifications, lesquelles bien loin de me nuire, & d'augmenter mes maux, me seroient mesme tres-salutaires, & obligeroient Dieu à me déliurer de ceux que ie souffrois: Au lieu que ne me chastiant point moy-mesme, & qu'épargnant mon corps, sa diuine Majesté à mon défaut, prenoit le soin de me chastier, & de me faire endurer des peines à proportion de mes délicatesses. C'est pourquoy il s'étudioit en toutes rencontres à m'ordonner des choses qu'il scauoit bien n'estre pas selon mon goust; Mais comme ie ne doutois point que Nostre Seigneur ne luy inspirast tout ce qu'il m'ordonnoit, & ne luy donnast sa grace pour me commander, afin que ie me sanctifiassé en luy obeyssant, ie ne laillois pas de luy obeyr

dans les choses mesmes qui me faisoient le plus de peine; & ie retiray vn si grand fruiet de cette soumission que j'auois à ses ordres, & de cette confiance que j'auois en sa conduite, que ie ressentois desia de la douleur pour les moindres offenses que ie commettois contre Dieu, iusqu'à que si j'estois tombée en quelque legere faute, il m'estoit impossible de me recueillir en luy, jusqu'à ce que ie l'eusse entierement quittée.

Dans le temps que i'estois en toutes ces dispositions, vn excellent Religieux de la Compagnie de I E S V S, nommé le Pere François, qui de Duc de Candie qu'il estoit, auoit tout quitté depuis quelques années pour se donner tout à Nostre Seigneur, arriua heureusement pour moy en cette Ville. Car mon Confesseur qui estoit de la mesme Compagnie, & le Gentilhomme dont i'ay parlé, qui estoit son amy, l'obligerent de me venir voir, afin que ie luy rendisse compte de ma maniere d'Oraison; sçachant les faueurs particulieres que Dieu luy faisoit, comme pour le payer desia par auance, des grands biens qu'il auoit quittez pour le seruir. Ce saint Personnage m'ayant entenduë, me confirma ce que mon Con-

fesseur m'auoit desia declaré, à sçauoir, que c'estoit l'Esprit de Dieu qui agissoit manifestement en moy; Mais ne iugeant pas toutefois à propos que ie resistasse davantage aux douceurs qu'il plaisoit à Nostre Seigneur de me faire goulter; il me dit qu'encore que j'eusse bien fait iusques alors d'y resister, neantmoins si commençant tousiours mon Oraison par quelque Mystere de la Passion de Iesus-Christ, il plaisoit à sa diuine Bonté d'éleuer mon esprit, ie n'y deuois plus aucunement resister; quoy que ie ne deusse pas non plus rechercher de ma part cette éléuation.

En ce mesme-temps on enuoya mon Cōfesseur en vn autre lieu: ce qui me causa vn tres-vif déplaisir, & vn tres-sensible regret, craignant de ne pouuoit rencontrer vn Directeur semblable, & que cette perte ne me fust vne occasion de retomber dans les desordres de ma vie passée. Mais lors que mon ame saisie de cette crainte, estoit comme dans vn affreux Desert, éloignée de tout secours & de toute consolation, il arriua qu'une de mes parentes obtint de mes Superieures, que j'allasse pour quelque-temps en sa maison, où ie pris toutes mes mesures, &

fis toute sorte de diligence pour auoir vn Confesseur de la Compagnie de I E S U S.

Il plût aussi à Nostre Seigneur que ie fisse alors amitié avec vne Dame veufue qui estoit de tres-grande qualité, mais qui estoit d'vne pieté encore plus grande; & qui à cause de la longue pratique qu'elle auoit de l'Oraison, communiquoit ordinairement avec ces Peres, auprès desquels elle demeueroit. Elle me retint quelque-temps en sa maison, où elle me donna la connoissance de son Directeur, auquel elle m'adressa, & auquel ie me confessay: ce qui me causa vne joye d'autant plus grande, que mesme j'eusse retiré vn grand auantage de conuerser seulement avec luy. Ce Pere commença d'abord à m'éleuer à la plus haute perfection, ne me permettant pas de rien obmettre des choses qui pouuoient me mettre en estat de contenter Dieu entierement. Il vsoit neantmoins de beaucoup de douceur, & de discretion, & s'accommodoit en quelque sorte à la foiblesse de mon ame, qui n'auoit pas encore assez de force pour se défaire de certaines amitez trop tendres, lesquelles ie ne croyois pas neantmoins, qui peüssent offenser Dieu, puis qu'au contraire, j'eusse creü manquer de

reconnoissance , d'aymer moins tendrement certaines personnes à qui i'auois de grandes obligations , quoy que pourtant ces affections eüssent quelque chose de mauuais en ce qu'elles estoient vn peu trop passionnées. Mais comme d'ailleurs, il y auoit en cela mesme quelque apparence de deuoir , & quelque espece de reconnoissance, & qu'il n'estoit pas facile à l'esprit humain de bien démesler toutes ces choses , mon Confesseur m'ordonna de me recommander là-dessus à Nostre Seigneur, & de reciter pour cela, pendant quelques iours, l'Hymne du S. Esprit, afin que cét Esprit de lumiere, me fist connoistre ce qui estoit le meilleur, & me donnast la grace de le suiure : Cela fut cause qu'vn iour, apres auoir esté long-temps en Oraison, & continüant encore de supplier Nostre Seigneur qu'il m'aydast à le contenter en toutes choses; il me vint, en recitant cét Hymne, vn rauissement si prompt & si soudain, que ie fus presque tirée hors de moy-mesme, & qu'il me sembla entendre ces paroles de la bouche de Nostre Seigneur: *Je ne veux plus que desormais tu conuerses aucunement avec les Hommes, & ie veux que ta conuersation ne soit plus qu'a-*

uec les Anges. Or il me semble que ie ne puis aucunement douter de la verité de ces paroles en ayant éprouué l'accomplissement par le détachement de ces affections, desquelles i'estois si captiuée, n'ayant iamais pû depuis aymer que des personnes que i'ay conuës aymer Dieu, & s'efforcer de le seruir; & n'ayant iamais esté en mon pouuoir d'aymer mes parens & mes amis plus tendrement que les autres, s'ils n'estoient plus parfaits que les autres, & plus addonnez à l'Oraison.



CHAPITRE XXI.

Elle enseigne de quelle maniere Nostre Seigneur parle à vne ame dans l'Oraison. Elle rapporte quelques especes d'illusions qui peuvent arriuer en cette rencontre; & donne les moyens de les connoistre, & de les éuiter.

CEs sortes de paroles que Nostre Seigneur fait entendre à l'ame, sont des paroles veritables, & parfaitement formées, mais qui n'ont pas vn son qui

se reçoive par les oreilles corporelles, & qui neantmoins se font entendre beaucoup plus clairement que celles qui se reçoivent corporellement par les organes de l'ouïe sensible. Or ce langage spirituel & interieur, a cela de propre, & de different du langage exterior & materiel, qu'il est impossible de ne le pas ouïr, quelques efforts que l'on puisse faire : car en cela, celui qui peut tout, veut que nous sçachions, que ce qu'il veut se doit faire, & qu'il est le suprême Seigneur, à la volonté duquel c'est en vain que nous nous efforçons de résister.

Mais il faut maintenant que j'auertisse qu'il peut arriuer de là beaucoup de tromperies & d'illusions du Diable, aux personnes qui sont peu experimentées; & ie voudrois bien icy les pouuoit faire connoistre : le voudrois bien aussi expliquer la difference qu'il y a entre le bon & le mauuais Esprit; & entre la simple conception de l'entendement, & le discours de l'entendement mesme. Car il me semble qu'il se peut faire que ce langage se passe de la sorte en l'ame; Et il m'a semblé encore aujourd'huy que cela se pouuoit faire. Quant à celui qui se forme par l'Esprit de Dieu, j'ay éprouvé,

que c'est vne maniere de reuelation des choses à venir ; Et de cette façon, i'ay connû souuent plusieurs choses deux ou trois ans deuant qu'elles arrivassent. Il me semble aussi qu'il se peut faire qu'une personne recommandant quelque affaire à Dieu, avec vne grande affection & vne grande ferueur, connoistroit quel doit estre le succez de cette affaire, & mesme discerneroit si les paroles interieures qui la luy font connoistre, viennent de son entendement qui les luy compose, ou de l'Esprit de Dieu qui les luy inspire: car il y a entre l'un & l'autre, la mesme difference qu'il y a entre faire vn discours, & entendre celuy d'un autre: Et il y a encore cette difference entre le langage de l'entendement, & le langage de Dieu; que le langage de l'entendement est vn langage sourd, materiel, & destitué de la clarté & de la lumiere qui accompagne les paroles que forme l'Esprit de Dieu. Lors que c'est nostre entendement qui nous parle, nous pouuons nous distraire; comme nous pouuons nous taire, lors que nous parlons: Mais lors que c'est l'Esprit de Dieu qui nous parle, cela n'est aucunement en nostre pouuoir: Et au lieu que toutes les

paroles que nous forme nostre entendement n'operent rien dans nostre ame, celles que forme l'Esprit de Dieu sont des paroles & des œuures tout ensemble, lesquelles donnent à l'ame toutes les dispositions qui luy sont necessaires, l'attendent si elle estoit dans la seicheresse, l'illuminent si elle estoit dans l'obscurité, la fortifient si elle estoit dans la foiblesse, la remettent dans le repos & dans le calme, si elle estoit dans le trouble & dans l'inquietude. Mais il y a encore vne marque qui est plus évidente que toutes les autres, pour discerner ces sortes de paroles; & cette marque consiste en ce que les paroles de l'entendement sont de telle nature, qu'à peine les pouuons-nous bien connoistre, & que nous ne les connoissons que comme ces choses qui se presentent à nous, lors que nous sommes à demy endormis, desquelles nous ne sçaurions rien assurer, & dont nous ne sçaurions faire aucun iugement. Au contraire, les paroles qui se forment dans l'ame par l'Esprit de Dieu, s'entendent si clairement, que l'on n'en perd pas seulement la moindre syllabe: Ce qui atriue quelquefois à l'ame, dans vn temps où elle est si troublée & si distraite, qu'elle

le ne pourroit du tout former aucun bon raisonnement , & cependant toute troublée & toute distraite qu'elle est , elle reçoit des lumieres admirables , & des pensées si solides & si parfaitement digerées , qu'elle n'eût iamais peu en former de semblables dans le plus profond recueillement , ny dans la plus grande tranquillité. Surquoy neantmoins il est , ce me semble , à remarquer , que lors que Nostre Seigneur fait entendre à l'ame ces fortes de paroles , & luy donne ces sortes de lumieres , ce n'est iamais dans le temps du ravissement , parce qu'alors , comme i'ay desia dit , ses puissances se perdent entierement , & elle n'est plus en estat , ny de voir , ny d'entendre , ny d'écouter , estant , dis-je , alors en la puissance de son Dieu , & n'estant par consequent plus libre de rien faire par elle-mesme.

Mais outre toutes ces marques par lesquelles on peut discerner de quel esprit nous viennent les paroles qu'il nous semble entendre dans le temps de nostre Oraison , il y en a encore beaucoup d'autres qui ne sont pas moins infailibles que celles que i'ay cy-deuant apportées. Car les paroles que nous forme nostre entendement ont encore cela de propre ,
que

que nous les pouuons entendre quand nous voulons , & qu'à chaque fois que nous prions, il nous pourroit sembler que nous entendons quelque chose: Mais celles dont Dieu est auteur sont de telle Nature, que quelque desir que nous ayôs de les entendre, il se passera plusieurs iours sans que nous le puissions , & qu'aucontraire quelque effort que nous fassions pour ne les point entendre, nostre resistâce est inutile, & il faut necessairement que nous les entendions , & qu'en les entendant nous en receuions vn auantage extraordinaire. Ce qui est encore vne difference par laquelle on les peut discerner d'avec les autres qui viennent du Diable , lesquelles non seulement ne produisent aucuns bons effets , mais encore produisent toutes sortes de maux , laissant vne tres-grande seicheresse , & vne tres-grande inquietude dans l'ame : Et ce n'est pas sans raison que i'assure que ces effets sont des effets du Diable ; car ie les ay ressentis deux ou trois fois , & à chaque fois Nostre Seigneur m'auertissoit que cela venoit du Diable : & cela ne laisse pas encore de m'arriuer souuent , comme ie dis , par vn certain trouble & vne certaine inquietude , dont

on ne ſçauroit ſçauoir la cauſe ny l'origine: Et tout ce que l'on en peut dire, eſt que l'ame en cét eſtat, reçoit vne certaine délectation à laquelle elle reſiſte, & ſ'afflige ſans ſçauoir dequoy: car il luy ſemble que ce qu'elle entend n'a rien que de bon, & neantmoins cela ne luy cauſe que de la triſteſſe, que de la frayeur, que du dégouſt: il ſemble que tous les biens qu'elle poſſede, viennent à ſ'éuanouïyr & à ſe perdre: Elle a de bons deſirs, mais ils ſont foibles, & elle n'a pas la force de les accomplir: Elle a quelque ſentiment d'humilité; mais cette humilité eſt fauſſe, n'eſtant accompagnée d'aucune douceur, ny d'aucune paix interieure.





CHAPITRE XXII.

Elle dit qu'elle fut long-temps en doute de quel esprit luy venoient les choses qui luy arrivoient en l'Oraison ; mais qu'à la fin elle fut déliurée de ce doute qui la tourmentoit si fort ; Elle fait voir qu'une ame fidelle , & qui aime Dieu , ne doit point craindre d'estre trompée.

IL est certain que le Diable nous peut dresser par tout des embusches, & par consequent qu'il n'y a rien de plus seur, que d'estre tousiours dans la crainte. C'est pourquoy en cela & en tout le reste, il faut tousiours prendre garde à soy, & auoit vn Directeur tres-capable, auquel on ne cele aucune chose. Mais aussi se faut-il bien garder quand on a l'intention bonne, & que l'on a des pensées tres-sages & tres-prudentes, auxquelles on se confie, il faut, dis-je, bien se garder de craindre que l'on puisse en cet estat se tromper en aucune maniere, quoy que nos Directeurs nous puissent dire, & pour

moy, qui me suis laissée emporter à ces vaines & excessiues craintes, dans lesquelles tant de personnes tombent, ie ne scaurois dire le grand dommage que mon ame en a receû.

Vne fois entr'autres, il m'est arriué que plusieurs personnes tres-spirituelles, qui me portoient beaucoup d'affection, & en qui i'auois aussi vne confiance toute particuliere, s'assemblerent pour déliberer & resoudre du remede qu'ils croyoient necessaire pour me deliurer des illusions dont ils craignoient que ie ne fusse preoccupée. Après qu'ils eurent finy leur Conference, mon Confesseur me dit qu'ils estoient tous d'un mesme sentiment, qu'ils concludoient que tous mes mouuemens procedoient de l'esprit du Diable, qu'enfin ils estoient d'avis que ie ne communiasse pas si souuent, qu'il falloît me détourner de l'Oraison, & me retirer de la solitude. Ils estoient comme ie croy, iusqu'au nombre de cinq ou six, qui me condamnerent à cela, & tous tant qu'ils estoient, ils estoient tres-éclairés, & tres-grands seruiteurs de Dieu. Cependant ie sentoie bien qu'ils se trompoient eux-mesmes, de croire que ie me trompois : car autant que i'estois

en assurance lors que ie priois , & que Nostre Seigneur me faisoit quelque grace , autant estois-je en apprehension dès aussi-tost que ie cessois de prier , & que ie ne sentoies plus aucune grace : Lors dis-je, que i'estois en Oraison, i'estois dans vn repos d'esprit , & dans vne fermeté admirable ; Et au contraire , lors que ie n'y estois plus , i'estois dans vne inquietude étrange , dans vne défaillance extrême , i'auois vn mal de cœur perpetuel, & mesme le long du iour ie n'osois demeurer seulè dans vne chambre. Neantmoins voyant que tant de grands Hommes estoient si opposez à mes sentimens, & qu'ils estimoient tous estre vn effet de l'esprit du Diable , ce que moy seule i'estimois estre vn effet de l'Esprit de Dieu, i'eû vn tres-grand scrupule de ne les pas croire ; & i'attribüay à mon orgueil , cette difficulté que ie me sentoies à resister au iugement de tant de personnes si excellentes, & si releuées au dessus de moy en sainteté de vie, & en lumiere d'esprit. Je me forçay donc à la fin pour les croire, ne voyant point que i'eüsse raison de ne les pas croire; ie me fis violence pour me persuader ce qu'ils disoient , & afin de m'en conuaincre

mieux, ie me mis deuant les yeux tous les defordres de ma vie. Tellement qu'un iour en sortant de l'Eglise, i'allay m'enfermer dans vn Oratoire, apres vne longue abstinence de Communion, d'Oraison, & de solitude; en quoy ie m'ettois auparauant toute ma consolation; & là m'entretenant toute seule avec Dieu dans l'amertume de mon cœur, ie m'efforçois bien de conceuoir toutes les miseres de ma vie passée. Car ie n'auois alors personne avec qui ie peüsse communiquer des choses qui se passoient en mon ame; tout le monde, ce semble, estant contre moy; les vns se mocquans de tout ce que ie disois, prenoient tous mes sentimens pour des songes d'une imagination blessée; les autres donnans auis à mon Confesseur de se garder de moy, comme d'une personne aveuglée du Diable. Cependant mon Confesseur, comme ie l'ay sçeu depuis, ne se conformoit à tous les autres, que pour m'éprouuer, & il me consoloit toujours, me disant qu'encore que ce fust le Diable qui excitast en moy tous ces sentimens; neantmoins, pourueu que ie n'offençasse point Dieu, il ne pourroit aucunement me nuire, & qu'il se retireroit bien-tost de moy; que de mon costé

i'en priaſſe beaucoup Noſtre Seigneur, & que ie m'assuraſſe que ny luy, ny toutes les personnes qu'il confefſoit, ne m'épargneroient point leurs prieres. Pour moy c'estoit-là auſſi le ſujet de toutes les miennes; c'estoit le ſujet de toutes les demandes que ie faiſois à autant de ſeruiteurs de Dieu que i'en pouuois connoiſtre, afin qu'il luy pluſt à de me conduire par vn autre chemin: Et ie ne ſçay ſi ie ne paſſay pas bien deux années entieres à luy demander ſans ceſſe la meſme choſe.

Vous ſçauiez, ô mon Dieu! vous ſçauiez, ô mon Seigneur! quelle eſtoit l'affliction de mon ame, quand ie venois à penſer que le Diable m'auoit parlé tant de fois; Et neantmoins c'estoit vous qui me parliez, ô mon Seigneur & mon Dieu! car lors que les hommes me ſeparoient de la ſolitude pour me détourner de l'Oraison, vous me ſepariez interieurement des hommes, pour jouïr de vous dans la ſolitude de mon cœur; là i'entendois voſtre voix au milieu des conuerſations humaines, là vous me parliez en ſilence parmy le bruit des paroles, & ſans que ie püſſe l'éviter, vous me diſiez tout ce qu'il vous plaiſoit de me dire: cela

me cauſoit beaucoup d'ennuy , de vous entretenir toujours malgré la volonté de mes Superieurs ; mais enfin , vous me forciez à vous entendre , vous , ô mon Dieu , qui eſtes le Maïſtre des Maïſtres , & le Superieur des Superieurs !

Eſtant donc ſeule dans mon Oratoire , comme ie viens de dire , dépourueüe de toute conſolation , & plongée en toute forte de triſteſſe & d'amertume ; tourmentée de la crainte des illuſions du Diable , & de l'apprehenſion de mille perils ; ie ne pouuois ny lire , ny prier , ne ſachant que faire , ny que deuenir , & ie demeuray quatre ou cinq heures entieres en ce pitoyable eſtat. Mais , ô mon Seigneur que voſtre rigueur eſt douce , à ceux qui vous ayment ! & qu'il paroïſt bien que vous ne ceſſez iamais d'eſtre noſtre amy , ſi nous ne ceſſons les premiers d'eſtre les voſtres ! O Seigneur de tout le monde , que tout le monde vous louë ! donnez-moy vne voix aſſez forte pour crier par tous les coins de la terre combien vous eſtes fidelle à vos amis , & pour apprendre à toutes les Nations , que ſi vous traitez avec rigueur ceux qui vous ayment , c'eſt afin que dans l'excez de leurs ſouffrances , ils connoiſſent

celuy de vostre amour. Que desormais donc tout me manque, pourueù que vous ne m'abandonniez pas, ô mon Createur! que toutes les choses créées me persecutent, ie ne vous quitteray iamais, parce que vous ne cessant iamais de m'estre secourable dans le temps; que tout l'Enfer me tourmente, que toute la terre se souleue contre moy, ie me confieray tousiours en celuy que i'ayme, en vous mon Dieu, qui auez fait le Ciel & la terre. C'est vous qui m'auiez consolé alors que les hommes me persecutoient, & qui auez déliuré mon ame de la tribulation, lors que dans l'excez de cette crainte qui me tourmentoit, vous estes venu à moy visiblement, & m'auiez rassurée par ces paroles de vostre bouche: Ma Fille, ne crains point, car c'est moy qui te parle, c'est le Seigneur ton Dieu que tu écoutes; ne crains point, ie ne t'abandonneray iamais.

Certainement c'est vne chose miraculeuse, que dans l'estat où i'estois auparavant, tout le monde se seroit employé à me persuader de me mettre en repos, que ie n'aurois pû le faire; Et voila qu'en vn moment ces trois paroles appaisent tout mon trouble, dissipēt toutesmes tene-

bres, font éuanoüyr toutes mes craintes; & remplissent mon ame d'vne paix si profonde, d'vne lumiere si viue, d'vne vigueur spirituelle & si puissante, que i'eüsse soustenu à tout le monde, que c'estoit-là vn effet de l'Esprit de Dieu.

O diuines Paroles, qui estes des ceures! ô paroles de mon Dieu, qui estes des remedes! que vous fortifiastes ma foy, & que vous échauffastes mon amour! Qui est celuy-là de qui la parole domine sur la mer & dissipe les flots qui s'y éleuent? Qui est celuy-là qui calme si soudainement les inquietudes de mon ame, & à la voix duquel en vn moment, toutes mes puissances obeyssent? C'est vous, ô mon Dieu! qui operez toutes ces merueilles dans les ames qui vous ayment, & qui ne desirent que de vous seruir, qui ne pensent qu'à vous contenter, en vn mot, qui sçauent qu'elles vous ayment, & qu'elles sont aymées de vous.

Ie dis donc que ces paroles de Nostre Seigneur me remplirent tout d'vn coup de tant de force, que i'eüsse combattu contre tout l'Enfer: De sorte que prenant vne Croix à la main, ie menaçois les

Demons de les terrasser, & leur disois avec vn courage qu'il paroissoit bien que Nostre Seigneur me donnoit; Venez tous maintenant, ô miserables Demons! venez tous contre moy, attaquez la servante de Dieu; car ie veux voir ce que vous pouuez sur ses Seruiteurs: Et par ce moyen ie les épouuantay non seulement, mais encore ie leur ostay toutes leurs forces, & ie gagnay de la sorte sur eux ce qu'ils pretendoient gagner sur moy. Tant il est yray qu'ils ne peuvent rien que contre les lasches qui leur rèdent les armes, & quine considerent pas qu'un seul peché veniel est plus à craindre que toutes les puissances de l'Enfer! car pour ce qui est de moy, ie ne puis pas comprendre comment le nom du Diable nous donne plus de frayeur, que le nom de Dieu ne nous donne d'assurance: Et ie croy que ceux qui craignent tant le Diable, sont bien plus à craindre que le Diable mesme: Ce que ie dis particulièrement des mauuais Confesseurs, qui ne font que troubler vne ame à force de luy faire tout craindre, & sont en effet bien plus à craindre eux-mesmes que n'est le Diable, qui ne peut rien contre ceux qui ayment Dieu.



CHAPITRE XXIII.

Elle continuë encore de montrer qu'une ame qui ayme Dieu, ne doit rien craindre; & elle apporte les raisons qui l'assuroient que c'estoit l'Esprit de Dieu qui luy parloit.

I'Estime que cette grace que Dieu m'a faite de me donner tant de force & tant de courage contre les Demons, est vne des plus grandes qu'il m'ait faites. Car il me semble qu'il n'y a point de faueur qui soit comparable à la tranquillité où il met vne ame qui n'apprehende rien que de l'offenser, qui marche deuant luy avec vne sainte assurance, avec vne conscience pure & libre; & qui ne pensant qu'à le contenter, se fait craindre de tous ses ennemis, & les humilie deuant elle. Ce n'est pas que ie veuille dire qu'il puisse y auoir des ames si pures & si saintes, qu'elles n'ayent aucun sujet de craindre en cette vie mortelle & miserable: Car où trouuera-t'on icy vne telle ame? certainement ce ne sera

pas en moy qui suis si méchante, si ingrante, & si pleine de miseres ; Mais ce que ie veux dire, c'est que Dieu qui nous a créé, & qui connoist toutes nos foibleses, n'agit pas avec nous comme font les hommes, ne permettant pas que nous doutions qu'il est persuadé de nostre amour, & nous faisant sentir par de fortes conjectures, que nous l'aymons véritablement, & que nous sommes véritablement ayez de luy. Enfin, ie veux dire que ceux que Nostre Seigneur élève iusques à ce haut degré d'Oraison, auquel il luy a plû de m'élever, n'ont point vn amour caché, ny vn froid amour, mais vn amour violent & vn ardent amour, qui n'est autre chose qu'un vehement desir de voir Dieu, qui dégouste l'ame de toutes les choses créés, qui fait que tout l'afflige, que tout la tourmente, & qu'elle ne peut trouver aucun repos dans la vie, hors de celuy qui est sa véritable vie & son véritable repos.

Il m'arriua vne fois, qu'estant en des tribulations pressantes, & dans vne affliction extreme, touchant vne affaire qui regardoit nostre Ordre & toute la Ville où i'estois, il m'arriua, dis-je, que Nostre Seigneur vint à moy, & me dît : Ma Fil.

„le, que crains-tu ? ne sçais-tu pas que ie
 „ suis Tout-puissant ? l'accompliray ce que
 „ ie t'aypromis : ce qu'il a en effet accom-
 ply bien-tost après. Ces paroles répandi-
 rent dans toute mon ame vne si prompte
 & si admirable vigueur, qu'il me semble
 que pour seruir Dieu i'eüsse supporté
 des choses plus fascheuses & plus diffi-
 ciles à supporter que toutes celles que i'a-
 uois souffertes : ce qui m'est arriué enco-
 re bien des fois depuis ces paroles, & si
 souuent, que ie n'en pourrois pas dire le
 nombre.

Quelquefois Nostre Seigneur méloit
 avec la douceur de ses paroles, la seueri-
 té des reprimandes, pour me corriger de
 mes imperfections ; Il me fait encore cet-
 te grace tous les iours que i'en commets
 de si grandes ; mais que ces reprimandes
 sont salutaires, qu'elles sont fortes &
 puissantes ! Elles seroient capables d'a-
 neantir vne ame à la veuë de la grandeur
 de Dieu ; elles excitent la componction
 dans le cœur ; elles font couler les lar-
 mes des yeux ; elles détruisent le mal
 qu'elles découurent ; elles donnent le con-
 seil & le remède.

Quelquefois aussi ce Diuin Seigneur,
 exposoit à ma memoire, tous les pechez

de ma vie passée, & particulièrement lorsqu'il vouloit me faire quelque grace nouvelle & extraordinaire; ce qu'il faisoit alors avec tant de force & d'efficace, qu'il me sembloit estre desia presente au dernier Jugement; & il representoit à mon ame vne idée si claire de la verité, qu'elle ne sçauoit où se mettre à la veüe d'une lumiere si viue & si penetrante.

D'autrefois il m'auertissoit des dangers qui me menaçoient, ou qui menaçoient d'autres personnes, & me réueloit certaines choses trois ou quatre ans auant qu'elles arriuaissent; les qu'elles ont toutes esté accomplies; & i'en rapporteray peut-estre quelques-vnes, pour faire voir combien il y a de marques pour connoistre l'Esprit de Dieu: car en effet, il y en a tant, que j'ignore comment cela se peut ignorer.

Mais parmi vn si grand nombre de moyens que nous auons pour connoistre quand c'est l'Esprit de Dieu qui nous parle, i'estime que la marque la plus assurée que nous puissions auoir de cét Esprit Saint, & particulièrement nous autres Femmes, qui n'auons pas les lumieres de la science; i'estime, dis-je, que la marque la plus assurée que nous en

puissions auoir, est de communiquer à vn Confesseur sage & intelligent, tous les mouuemens de nostre ame, & toutes les graces que nous auons receuës; d'auoir vne grande confiance en ses sentimens, vne grande soumission à ses ordres.

Au moins c'est ce que ie pratique toujours, & ce que Nostre Seigneur m'a toujours enseigné pour trouuer le repos de mon ame. Il m'auoit donné vn Confesseur, auquel i'auois bien de la peine à obeir, à cause qu'il me mortifioit beaucoup, & qu'il m'affligeoit tousiours par quelque nouvelle contradiction aux sentimens de mon esprit: De sorte qu'encore que ie le respectasse beaucoup, & que ie ne l'aymase pas moins, i'auois pourtant quelques tentations de le quitter. Cependant i'ay reconnu que c'est celuy qui m'a esté le plus propre, & qui m'a le mieux conduite; iusque-là que toutes les fois que ie faisois cette resolution de le quitter, Nostre Seigneur me détournoit de cette resolution aussi-tost que ie l'auois faite, & m'en détournoit d'une maniere si vehemente, par des reprehensions si seueres, que ce m'eust esté vn moindre tourment de souffrir les contradictions de mon Confesseur, que de souffrir les re-

proches que Nostre Seigneur me faisoit de mon peu de patience. Quelle affliction ressentois-je alors, me voyant ainsi combattuë & persecutée de tous costez ! De l'un, contreditte, mortifiée, & traitée apparamment avec mépris ; & de l'autre, repoussée, reprimendée, & traitée avec tant de rigueur ! Mais que cette rigueur m'estoit necessaire pour dompter mon peu de soumission ! Car Nostre Seigneur me dît vne fois que ie n'aurois jamais vne parfaite obeïssance, si ie n'auois vne parfaite resolution à souffrir pour l'amour de luy, & qu'afin de receuoir de bon œil toutes sortes d'aduersitez, ie n'auois qu'à ietter les yeux sur toutes celles qu'il auoit souffertes.

Dans cette peine d'esprit & dans cette confusion qui m'agita de la sorte, il arriua qu'un autre Confesseur qui estoit celuy que j'auois eû au commencement, me donna vn auis bien étrange, mais bien agreable, & bien accommodé aux sentimens de mon amour propre, qui me faisoit tant haïr la peine & la mortification. Il me dit que puis que c'estoit vne chose toute manifeste & toute claire que i'estois inspirée du bon Esprit, ie deuois taire desormais tout ce qui

m'arriueroit, & receuoir en silence toutes les graces que me feroit Nostre Seigneur. Cét auis me fut tres-agreable, & me sembla venir bien à propos, à cause qu'il tendoit à me déliurer de la grande peine & de l'extrême confusion que ie ressentois ordinairement à parler de telles faueurs à des personnes, qui ce me sembloit, ne me croyroient pas, & se mocqueroient de moy, & à qui ie n'eusse pas eû tant de honte de confesser des pechez tout à fait énormes, que de déclarer des graces tant soit peu extraordinaires. L'approuuois encore d'autant plus cet auis, qu'il me sembloit que c'estoit profaner les merueilles de Dieu, que de traiter ainsi d'illusions, les effets admirables de sa grace; & i'estimois qu'il valloit bien mieux les taire que de les exposer à ce mépris qui me bleffoit si viuement le cœur, & qui m'estoit si insupportable. Mais en mesme-temps Nostre Seigneur me fit entendre que i'estois mal conseillée; qu'en pensant luy faire honneur par mon silence, ie luy ferois au contraire vne injure; & que si ie voulois mettre mon ame en seûreté, ie deuois en decouurir tous les mouuemens au Confesseur que i'auois alors.

Il arriuoit quelquefois que Nostre Seigneur me commandant vne chose, mon Confesseur m'en ordonnoit vne autre: ce qui me donnoit vne extrême peine, parce que i'estois, ce me semble, obligée d'obeir à N. Seigneur, & que N. Seigneur vouloit aussi que j'obeisse à mon Confesseur: Mais tousiours il me faisoit connoistre qu'en obeissant à mon Confesseur, ie luy obeïssois à luy-mesme; & quoy qu'au commencement les commandemens de l'vn & de l'autre me semblassent contraires; Neantmoins après auoir accompli ce que mon Confesseur m'auoit ordonné, ie voyois aussi-tost que i'auois accompli la volonté de Nostre Seigneur, qui la luy auoit inspirée.





CHAPITRE XXIV.

Elle dit que N. Seigneur enseigne encore l'ame d'une maniere admirable, luy faisant connoistre parfaitement sa volonte, sans s'exprimer à elle par la parole. Elle rapporte une vision qu'elle eût; elle montre que cette vision estoit veritable, & que c'estoit une grace de N. Seigneur toute particuliere.

IL faut que ie parle encore de cette inquietude cruelle, & de cette affliction profonde que me causoit l'incertitude où i'estois, de sçauoir assurément si ie me trompois, ou si les autres se trompoient eux-mesmes en pensant que ie me trompasse. Car quelques raisons qu'ils s'efforçassent de m'apporter, pour me faire croire que i'estois dans le mauuais chemin, il m'estoit impossible d'imaginer qu'il y en eüst vn meilleur & plus assuré: le voyois mon ame dans vn estat si pur & si tranquille par le moyen de l'Oraison qu'ils me deffendoient, qu'encore que pour leur obeïr, ie voulusse bien quel-

quefois desirer de l'interrompie, cela n'estoit pas toutefois en mon pouuoir; & il m'estoit impossible de faire autrement, quoy que ie demandasse tousiours à Nostre Seigneur qu'il me fist la grace de me vaincre, si c'estoit sa sainte volonté que ie me fisse cette violence. Telle estoit, dis-je, la peine de mon esprit, & le trouble de mon cœur dans cette incertitude: mais il arriua aubout de deux ans, après tant de prieres employées de ma part, & de celles de tous mes amis, pour obtenir de Nostre Seigneur la connoissance de la verité, qu'un iour de la feste de Saint Pierre, il arriua enfin, comme j'estois en Oraison, qu'il plût à sa Diuine Majesté de me déliurer de tant de tourmens, en la maniere que ie vais dire. Je vis, ou pour mieux dire, ie sentis auprès de moy (car ie ne voyois rien des yeux du corps, ny de l'ame) ie sentis auprès de moy la personne sacrée de Iesus Christ; & à mon auis il me parloit, me disant de ne rien craindre, & de me mettre l'esprit en repos; parce que comme i'estois tres-ignorante de semblables visions, ie fus saisie d'une grande crainte au commencement, & cette crainte me fit verser beaucoup de larmes.

Or il me sembloit en cette vision que N. Seigneur Iesus-Christ marchoit toujours à mon costé droit, sans qu'il me fust possible de voir en quelle forme : ce qui montre bien que cette vision n'estoit pas vne chimere, vne imagination, vn songe, mais quelque chose de vray, de solide & de diuin. Je sentoies, dis-je, fort bien qu'il estoit tousiours à mon costé droit, & ie le voyois tres-clairement; Je sçauois bien qu'il estoit témoin de toutes mes actions, & ie ne pouuois douter de sa presence; mais ie ne pouuois ny voir ny sentir comment cela se passoit. L'allay trouuer incontinent mon Confesseur, pour luy declarer cette vision : Il me demanda en quelle forme i'auois veü Nostre Seigneur, ie luy répondis que ie ne l'auois veü en aucune forme : il me repliqua comment donc ie sçauois que c'estoit Iesus-Christ Nostre Seigneur; ie luy repartis, que ie ne sçauois pas comment cela se pouuoit faire, mais que neantmoins i'estois tres-assurée que cela s'estoit passé de la sorte, que ie ne pouuois du tout ignorer qu'il ne fust auprès de moy, que ie le voyois clairement, & que ie le sentoies palpablement, sans que ie peüsse dire comment ie le sentoies; que le recueil-

lement de mon ame estoit bien plus grãd, & plus durable que de coustume, qu'enfin cette vision auoit bien d'autres effets que toutes celles que i'auois eũe auparauant, & qu'il ne falloit point douter que ce ne fust vne veritable vision, & vne veritable grace. Mais i'auois bien de la peine à m'expliquer là-dessus, & i'vsois de continuelles comparaisons pour me faire tant soit peu entendre, quoy qu'à mon auis il n'y en ait gueres qui soient propres pour exprimer cette sorte de vision, qui est vne des plus releuées, comme ie l'ay appris d'un Personnage tres-celebre pour la sainteté de sa vie, & pour la grandeur de son esprit, le Pere Pierre d'Alcantara, & qui est vne de celles où le Diable peut moins faire entrer ses illusions. Car de dire, ie vois Iesus-Christ auprès de moy, & neantmoins ie ne le voy ny des yeux du corps, ny de ceux de l'ame, & cependant ie le vois avec plus de clarté, que si ie le voyois de mes yeux, il me semble que cela ne soit pas possible: Et toutefois cela est tres-veritable. Si ie disois qu'en cette vision l'ame est en quelque sorte comme vne personne, ou qui est auetugle, & qui ne sçauroit voir de ses yeux, ou qui ayant les yeux bons est dans

l'obscurité de la nuit, & à qui ses yeux ne seruent de rien à cause des tenebres; & qui neantmoins quoy qu'elle ne voye pas sent; neantmoins quelque vn auprès d'elle & est assurée qu'elle ne se trompe pas; quand, dis-je, i'vserois de cette comparaison, ie ne me ferois entendre, encore que grossierement, & ie n'exprimerois la chose qu'à demy. Car enfin, cette personne dont ie parle, quoy qu'elle ne voye pas ce qui est auprès d'elle, neantmoins elle peut l'entendre parler, elle peut l'entendre remüer, elle peut le toucher; mais il ne se passe rien moins que tout cela en la vision que ie dis qui m'est arriüée: Ny les yeux ne sont aueugles, ny l'on n'est dans l'obscurité, & neantmoins on ne void rien de ses yeux; Et toutefois bien que l'on ne voye rien de ses yeux, on void Nostre Seigneur plus clairement que le Soleil; la veüe n'est aydée d'aucune lumiere, & neantmoins on voit vne lumiere qui éclaire l'entendement, qui échauffe la volonté, qui réueille le cœur, & qui remplit l'ame de mille biens extraordinaires.

Il n'en est pas de cette sorte de vision, où plustost de cette sorte d'Oraison, comme de celle d'vnion & de quietude; où

où il semble que nous trouuons d'abord à qui parler , & que nous entendons que l'on nous écoute : ce qui se fait par vn ardant amour , & par vne foy viue , par de saintes resolutions , & par des affections toutes spirituelles , qui sont les effets de cette Oraison , laquelle veritablement est vne Oraison tres-sublime , & vne grace tres-signalée , qui doit estre beaucoup estimée de tous ceux qui l'ont receüe. Mais quelque excellente que soit cette Oraison , elle n'a pas neantmoins des effets qui operent en l'ame vne connoissance d'vne présence particuliere de Dieu ; & en cela elle est encore moins excellente que celle dont ie parle , en laquelle nous voyons clairement que Iesus-Christ , le vray Fils de la tres-Sainte Vierge , est réellement auprès de nous ; & non seulement nous receuons comme en l'autre , des influences de sa Diuinité qui nous transporte , mais encore de son humanité qui nous accompagne : Ce qui se presente à l'ame d'vne maniere si claire , & par vne impression si puissante , que sans le voir , on le voit mieux que les choses mesmes que l'on voit ; & au lieu que dans la plupart des choses sensibles , qui frappent nostre veüe , nous demeu-

rons quelquefois en doute si nous ne sommes point trompez; tout au contraire l'esprit est icy tellement assuré de la verité des choses qu'il a veües, qu'encore que d'un costé il se laisse surprendre d'abord par quelque soupçon, & quelque doute, il a de l'autre costé vne certitude qui fait évanouïr ce soupçon, & qui dissipe ce doute.

Or cette maniere de langage est si tranquile, qu'il ne s'excite, ce me semble, aucun bruit dans les puissances, ny dans les sens, dont le Diable puisse tirer aucun auantage. Et cette admirable tranquillité vient de ce que c'est Nostre Seigneur qui opere tout seul dans nostre ame, laquelle est alors au mesme estat où seroit nostre estomach, si par miracle il s'y trouuoit miraculeusement quelque viande sans que nous l'eussions mangée, & neantmoins sans que nous pussions douter qu'elle y auroit esté mise, quoy que nous ne sçeussions pas de quelle maniere elle y auroit esté mise, ny de quelle sorte de viande ce pourroit estre.

I'ay dit qu'en cette espece d'Oraison, c'est Nostre Seigneur qui opere tout seul dans l'ame; & i'ay dit, ce me semble, la verité; car au lieu que dans les autres

manieres, par lesquelles Nostre Seigneur se fait entendre à l'ame, il force l'entendement à luy estre attentif, quoy que ce qu'il entend l'afflige, à cause de la peine qu'il souffre à se recueillir; icy l'ame est tellement quiete, & hors de toute operation, qu'elle n'a pas mesme besoin d'écouter; elle n'a qu'à joiür de celuy qui luy parle, sans auoir la peine d'estre attentive, & elle est en cét estat comme vne personne stupide qui se trouueroit tout à coup remplie de science, sans auoir iamais pris la peine de connoistre seulement la figure ny la valeur d'une lettre de l'Alphabet, & qui ne comprendroit nullement d'où cette science luy seroit si-tost venuë.

Il me semble que cette derniere comparaison ne represente pas mal la nature de cette vision surnaturelle, & de ce don celeste, qui rend l'ame sçauante en vn instant, & qui luy fait penetrer si auant dans la profondeur des plus grands Mysteres, & des choses les plus releuées, qu'il n'y a point de Theologien si celebre, ny de Scholastique si fameux, qu'elle n'ébloüist de ses lumieres. Et aussi demeure-t'elle si estonnée de la grandeur & de l'abondance des graces qu'elle a receües,

que la moindre de ces graces seroit capable de la conuertir entierement, & de ne luy faire aymer aucune chose que pour l'amour de celuy qui luy prodigue tant de biens, qui luy communique si excellemment ses plus secretttes connoissances, & enfin qui la traite avec tant d'amour, quoy qu'elle l'ait si peu merit , que cela ne se peut croire, que par vne foy toute particuliere, & ne se peut ny comprendre ny dire. C'est pourquoy ce n'est pas mon dessein de m'étendre beaucoup sur ces graces, si ce n'est que l'on me le commande expressément: Je diray seulement quelque chose de certaines visions, afin que ceux   qui elles arriueront, ne s' pouuantent point, & ne s'imaginent pas que cela soit impossible, c me ie l'auois cre  au commencement qu'elles m'arriuerent. Mais principalement i'en parleray pour satisfaire   l'obligation de l'obeyssance, & au commandement que l'on m'a fait de declarer toutes les voyes differentes, par lesquelles N. Seigneur m'a conduite.





CHAPITRE XXV.

Elle continuë la mesme matiere ; Et après s'estre quelque-temps écrite sur le peu de vertu des Religieux à qui Dieu a fait tant de graces , elle déplore la mort du Pere Pierre d'Alcantara.

IL me semble que la volonté de Nostre Seigneur en cette maniere de se communiquer à l'ame , est de luy donner quelque connoissance de ce qui se passe dans le Ciel ; & que comme c'est vne chose tres-assurée qu'ils s'entendent l'un & l'autre dans le Ciel , sans aucun commerce de la parole , ainsi que ie l'ay veü dans vn ravissement ; de mesme , il arriue en cette Oraison dont ie parle , que Dieu pour faire connoistre à l'ame son amour , & pour éprouver luy-mesme l'amour de l'ame , permet qu'ils s'entendent tous deux sans vser d'aucuns signes ; de la mesme sorte que nous voyons icy bas que deux personnes fort spirituelles qui s'ayment beaucoup , se parlent en se regardant , & s'entretiennent secretement de leur amour.

O admirable bonté de mon Dieu, qui souffre ainsi d'estre regardé par des yeux qui ont si souuent abusé de ses diuins regards ! Faites donc par vostre grace, ô mon Seigneur ! qu'une veüe si sainte arreste tellement mes yeux sur vous & sur les admirables beautez de vostre Diuin visage, qu'elle les détourne pour iamais de la veüe des choses du monde, & les détache de tous ces fantosmes de tant de beautez caduques & méprisables. O ingratitude des hommes ! iusques où s'étendra ton excez ? O mortels, que Dieu élue à vn si haut estat, aymeriez-vous tousiours si froidement celuy qui vous tire de vostre masse terrestre pour vous faire voler avec luy sur les ailles des Seraphins ! O ames consacrées à l'Oraison ! qui avez gousté les celestes delices, & qui estes inspirées d'une foy viue, quel bien pouuez-vous rechercher qui soit plus grand que l'Oraison, & mesme qui luy soit comparable, si vous exceptez seulement l'Eternité ? Qui est-ce donc qui ne quittera pas tout pour se donner à Dieu, puis que Dieu mesme se donne si liberalement à ceux qui quittent tout pour luy ? Qui est-ce qui refusera de l'aymer par la crainte de n'estre pas aymé de luy, puis qu'il n'est

point acceptateur des persōnes, mais qu'il ayme tout le monde? Et qui est l'ame, pour mēchante qu'elle puisse estre qui ait lieu de douter de sa bonté, puis qu'il m'a traittée de la sorte, puis, dis-je, qu'il a élevé à vn si haut estat, la plus indigne de toutes les creatures?

Certes, i'estime tant cette grace que sa misericorde m'a faite, que i'aurois honte d'en auoir parlé d'vne maniere si peu proportionnée à sa grandeur, si ce n'est qu'en tout ce que i'ay dit, ie n'ay pas tant pretendu de montrer combien cette vision est élevée, que ie montre seulement qu'elle est possible. Car pour ce qui est d'exprimer clairement les sentimens de l'ame dans ces diuines communications; ils sont si grands & si extraordinaires, toutes ses pensées sont si releuées au dessus de nos vaines imaginations, toutes ses affectiōns sont si épurées de la grossiērté des objets terrestes; Et les delices dont elle joüyt, surpassent tellement toutes les delices de cette vie mortelle, que ce seroit vne espece d'indignité & de profanation, que d'en faire la moindre comparaiōn avec les contentemens du monde, quand mesme la douceur de ces contentemens seroit eternelle, quand mesme elle seroit

moins fausse qu'elle n'est , puis qu'elle n'est que mensonge , & plus solide qu'elle n'est , puis qu'elle n'est que vanité.

Mais que ces graces que vous nous faites, ô mon Dieu! sont des presens qui vous coustent cher , puis qu'ils vous coustent vostre Sang & vostre Vie? Et que ceux-là sont obligez de souffrir avec vous , à qui vous faites gouter si abondamment des douceurs qui sont les fruiets de vos souffrances! Car , est-il iuste, ô mon Seigneur Iesus-Christ , que nous jouïssions de tant de biens à vos dépens , & que vous portiez tout seul vostre Croix , sans qu'il tombe du moins quelque larmes de nos yeux , de vous voir accablé d'un si pesant fardeau ; sans que nous pleurions seulement comme les Filles de Ierusalem, de douleur de vous voir si chargé , si nous ne sommes pas capables de vous soulagger , comme Simon le Cyreneen? Certes ce seroit là vne chose honteuse ; ce seroit vne lascheté horrible , & vne ingratitude épouuanteable ; i'en rougirois de honte eternellement : Et si la confusion peut auoir lieu dans le Ciel , faites , ô mon Dieu , que quand j'y seray , ie ressentie encore la confusion que merite cette lascheté , & cette ingratitude.

Et vous, mon Pere, ie vous prie de prescher hautement ces veritez, puis que Nostre Seigneur vous donne cette liberte, laquelle il ne m'a pas donnée; car pour moy qui suis si peu éclairée, il ne m'appartient pas de parler de ces choses: Outre qu'il n'est pas à propos qu'une personne qui est si peu attentive à la voix de Dieu se fasse écouter des autres, ny que ie me fasse entendre si-tost, moy qui l'ay entendu si tard.

Ie diray seulement ce que Nostre Seigneur me fait considerer quelquefois sur ce sujet, parce que ces considerations ne peuvent produire que de tres-bons sentimens; à sçauoir de se représenter, combien il est iuste que nous prenions part aux souffrances de Iesus-Christ, puis qu'il nous fait part de sa gloire, & en mesme-temps combien il est vtile, puisque ces souffrances nous procureront vn comble de gloire. Car combien celuy-là se verra-t'il riche, qui se sera fait pauvre pour Iesus-Christ? Combien celuy-là se trouuera-t'il honoré & enuironné de gloire, qui aura méprisé l'honneur, & qui n'aura cherché que la gloire de son Maistre? Combien celuy-là sera-t'il éclatant de sagesse, qui pour imiter l'aneantissement

de la Sagesse diuine, se fera réjoüy d'estre fou aux yeux des hommes?

Certes de telles considerations ne scauroient estre assez de fois representées, & particulièrement en ce temps où la corruption du monde & le desordte de nos pechez, nous laisse seduire à tant de faulces opinions; où l'on s' imagine que pour mieux seruir Dieu, & mesme pour édifier le prochain, il faut que l'on nous estime sages, & que nostre éclat nous donne de l'authorité: enfin, en vn temps où l'honneur du monde trompe d'autant plus de personnes, qu'il y en a moins qui le scachent connoistre. Il n'y a pas mesme iusqu'aux Religieux & aux Religieuses, qui ne prennent pour vne nouueauté scandaleuse, & pour vne affectation blâmable, de porter de vieilles robbes, de prendre plaisir à se mettre mal, d'auoir l'esprit dans vn grand recueillement, d'auoir vne grande assiduité à l'Oraison: Mais, he-las! que ce qu'ils font pour éuiter, disent-ils, le scandale, est bien vn plus grand scandale; Et que Dieu seroit glorifié de semblables scandales! Car outre qu'ils monstreroient tousiours par là combien il faut haïr & mépriser toutes les choses que le monde aime, & qu'il estime; quand

mesme il arriueroit que quelques foibles esprits s'en scandalizeroient , & l'attribueroient à hypocrisie ; il y en auroit vn grand nombre d'autres qui s'en edificeroient , & qui s'exciteroient par là à la penitence.



CHAPITRE XXVI.

La Sainte continuë à parler des graces extraordinaires qu'elle a receûës de Dieu ; De quelle maniere il luy apparut la premiere fois ; Les grands biens qu'elle en ressentit , Et par quelles marques on peut connoistre cette vision.

MAis pour reprendre le sujet dont ie me suis écartée , & pour continuer ce que i'auois commencé de cette vision que i'eûs continuellement durant quelques iours ; j'en ressentois vne si grande faueur que ie ne pouuois quitter l'Oraison : & en tout ce que ie faisois , i'auois soin de ne point mécontenter Nostre Seigneur , que ie voyois si clairement estre témoin de toutes mes actions ; & quoy que j'eûsse quelquefois de la crain-

te à cause de tant de discours differens qu'on me tenoit, neantmoins cette crainte me duroit peu, parce que Nostre Seigneur me r'asseûroit bien-tost.

Comme i'estois vn iour en Oraison, il luy plût de me montrer seulement vne de ses mains, mais éclatante d'vne admirable beauté, qui surpassoit tout ce que l'on en peut dire. Cette vision m'inquieta beaucoup; car ie suis d'vn tel naturel, que toute nouveauté m'est suspecte, & que toutes les graces extraordinaires me causent tousiours d'abord vne extrême crainte. Peu de temps apres ie vis son Diuin visage; Et cette vision me laissa, ce me semble, toute absorbée: Ie ne pouois comprendre pourquoy Nostre Seigneur se montreroit ainsi à moitié, puis qu'vn iour il me deuoit faire la grace de le voir entierement: Mais à la fin ie compris qu'en cela sa Majesté m'auoit traitée conformément à ma foiblesse naturelle; parce qu'vne si vile & si mauuaise creature n'eüst pû supporter tant de gloire tout à la fois; & que comme ce Seigneur plein de misericorde, connoissoit ma foiblesse, aussi me dispofoit-il peu à peu à receuoir tout le bien qu'il me vouloit faire.

Il semble qu'il ne falloit pas beaucoup de force pour voir vn visage, & des mains si agreables; mais il faut sçauoir que les corps glorifiez sont si beaux, que la gloire qu'ils portent avec eux, trouble, & fait comme sortir d'eux-mesmes ceux qui les enuisagent; D'où vient que cette veüe me remplissoit tellement de crainte, que i'en estois toute hors de moy; bien qu'après ie demeurasse avec vne si grande asseürance, & vne si grande joye, que bien-tost mon apprehension estoit dissipée.

Vn iour de la Feste de S. Paul, comme i'entendois la Messe, ie vis la sainte Humanité de Nostre Seigneur en la maniere dõt il est dépeint en sa Resurrection, & ie le vis avec cette beauté, & cette majesté si éclatante, que ie vous dépeignis en particulier mon Pere, lors que vous me le commandastes si expressément; & dont ie ne parleray point dauantage. Je diray seulement, que quand il n'y auroit autre chose dans le Ciel pour delecter la veüe, que la beauté des corps glorifiez, ce seroit-là vne tres-grande gloire; & que ç'en est vne encore bien plus grande de voir l'Humanité de N. Seigneur Iesus-Christ icy bas, dans cette vallée de larmes, où sa

Majesté se montre à nous , autant que nostre foiblesse le peut souffrir ; Mais que ce sera vn comble de gloire & de bon-heur de le voir dans le Ciel , qui est le lieu où l'on le possède parfaitement.

Or ie n'ay rien veû de tout ce que ie dis par les yeux du corps , mais seulement des yeux de l'ame : Ceux qui entendent cecy mieux que moy , disent que la vision precedente dont i'ay parlé , est plus parfaite que celle-cy , qui ne se reçoit que par les yeux corporels , & laquelle , selon leur iugement , est la plus basse & la plus sujette aux illusions du Diable ; quoy que ie ne pûsse alors me le persuader , & qu'au-contre , j'eûsse bien desiré de la recevoir par les yeux corporels , afin que mon Confesseur ne me dist point que c'estoit vne imagination.

Aussi-tost que cette vision estoit passée , i'examinois avec beaucoup d'attention , si ce n'estoit point vne chose imaginaire , & ie me repentois d'en auoir parlé à mon Confesseur , parce que ie craignois de l'auoir trompé : Aussi-tost ie fondois en larmes , & apres auoir beaucoup pleuré , ie l'allois trouuer encore vne autre fois pour luy dire la cause de ma tristesse , il me demandoit si i'auois creû ce que ie luy auois

dit, ou si i'auois voulu le tromper; Mais ie luy parlois sincerement, & à mon auis, ie ne mentois pas, ny ie n'eusse voulu dire le moindre mensonge: Aussi ne doutoit-il pas de ma sincerité; il taschoit de me rassêûrer l'esprit, & de me consôler.

Au reste, i'auois tant de repugnance à luy declarer ces sortes de choses, que ie ne sçay comment le Diable m'eût pû mettre dans l'esprit de les feindre, pour me tourmenter, & me gesner moy-mesme.

Mais N. Seigneur se hasta tellement de m'éclairer de sa grace, & me secourut si promptement, en me découurant la verité, que ie perdis bien-tost le doute où i'estois, touchant la solidité de ma vision; & depuis, i'ay veû clairement ma stupidité & mon ignorance: Car si i'eusse employé plusieurs années à me figurer vne chose aussi belle, que l'Humanité de Nostre Seigneur, ie n'eusse pû ny sçeu y reüssir; parce que cela surpasse tout ce que l'on peut s'imaginer icy bas, & que ie n'eusse pas pû me représenter seulement la blancheur & l'éclat que i'auois veû dans ses mains. Ce n'estoit point vne blancheur ébloüissante, mais vne splendeur agreable, qui délecte la veüe sans

la laisser, & qui est accompagnée d'une clarté admirable, par laquelle cette beauté se fait voir à l'ame: Et cette lumière surpasse de telle sorte celle d'icy-bas, que la clarté du Soleil, en comparaison, ne me semble qu'une épaisse obscurité; jusque-là qu'on ne voudroit pas seulement ouvrir les yeux pour la regarder.

C'est alors comme si l'on voyoit une eau de chrystal sur laquelle le Soleil réfléchist ses rayons, & qu'à l'opposite l'on en vist une autre fort trouble, qui seroit toute couverte de vapeurs grossieres, & qui n'auroit pour liét qu'une terre toute bourbeuse. Ce n'est pas toutefois qu'un Soleil soit là représenté, ny que cette lumière soit comme celle du Soleil; mais il semble que cette belle clarté que l'on y voit soit naturelle, & que celle de ce monde ne soit que contre-faite. C'est une lumière sans obscurité, qui estant toujours lumière, n'est point troublée, ny offusquée d'aucune chose; Enfin, elle est de telle sorte, que quelque esprit excellent que l'on puisse avoir, on ne pourra jamais s'imaginer comment elle est; & Dieu la met devant les yeux si promptement, que mesme l'on n'a pas le temps de les ouvrir, (s'il estoit necessaire de les

ouuert.) Mais il ne sert non plus de les auoir ouuerts, que de les tenir fermez, quand Nostre Seigneur veut que nous la voyions ; Car alors, quoy que l'on fasse, il faut voir : il n'y a point de distraction qui soit assez grande pour vous en empescher, ny de puissance capable d'y resister, ny de soin qui vous en puisse garantir : Ce que ie ne dis pas sans beaucoup d'experience, comme il sera aisé de remarquer dans la suite.

Ce que ie voudrois dire maintenant, ce seroit la maniere en laquelle N. Seigneur se montre par ces visions ; Ie ne dis pas que ie veuille declarer comment il se peut faire que l'on recoiue dans le sens interieur, vne certaine lumiere assez forte, & dans l'entendement vne certaine image pour voir assez claire, N. Seign. veritablement present ; ce qui ne se peut expliquer que par des personnes doctes ; & il n'a pas plû à sa diuine Majesté de me le faire comprendre : Outre que ie suis si ignorante & si grossiere, qu'encore que l'on ait fait tout ce que l'on a pû pour me donner là-dessus quelque lumiere, il ne m'a iamais esté possible d'y rien concevoir. Cela est comme ie le dis, car encore qu'il semble que mon esprit soit visé,

neantmoins il ne l'est pas, & i'ay experimenté en plusieurs rencontres, qu'il faut, comme on dit, me donner les choses toutes digerées. Quelquefois mesme mon Confesseur s'étonnoit de mon ignorance; & de crainte de perdre son temps, il ne m'expliquoit iamais comme Dieu auoit fait en moy vne telle chose, ou comment vne telle autre chose auoit pû estre. Aussi n'en auois-je pas la curiosité; & mesme il me semble que ie ne le demandois pas à d'autres; encore que comme i'ay dit, i'eüssé commencé à traiter avec des personnes doctes depuis plusieurs années: Mais ie me contentois de sçauoir s'il y auoit peché ou non en quelque chose: Pour le reste, ie n'auois besoin seulement que de penser que Dieu auoit fait toutes choses, où comment vne telle autre auoit pû estre; & ie voyois par là, que ie n'auois point d'occasion de m'étonner, mais au contraire que i'auois sujet de le louer: De sorte que les choses les plus difficiles à comprendre m'excitoient vne plus grande deuotion, & me donnoient plus d'amour & plus de ferueur.

Je diray donc ce que i'ay experimenté; car pour ce qui est de la maniere dont

cela se fait, vous l'expliquerez mieux que moy, mon Pere, vous éclaircirez tout ce qui sera obscur, & vous direz ce que ie ne pourrois dire. Il me sembloit bien en certaines visions, que ce que ie voyois estoit vne image; mais en plusieurs autres, il me sembloit que c'estoit Iesus-Christ mesme, selon que i'en pouuois iuger par la clarté avec laquelle il luy plaisoit de se montrer à moy.

Quelquesfois c'estoit si confusément, que cela ne me sembloit que comme vne image; quoy que comme vne image neantmoins, qui surpassoit les plus belles d'icy-bas, quelques parfaites qu'elles puissent estre. (& i'en ay veü des plus excellentes.) Tellement que ce seroit vne resverie que de penser qu'il y ait de la comparaison entre cette image & les autres, non plus qu'il y en a entre vne personne viuante & son portrait, parce que quelque parfaite ressemblance qui s'y puisse trouuer, il ne scautoit estre si approchant du naturel, qu'on ne voye bien que c'est vne chose inanimée.

Et remarquez que ie ne me fers d'aucune comparaison, car les comparaisons ne sont iamais exactes en toutes choses; mais que ie dis simplement la chose com-

me elle est, avec toute sorte de verité; à sçauoir qu'il y a autant de difference entre cette mage & les autres, qu'il y en a entre vne chose viuante & vne chose peinte; car cette Image de Iesus-Christ est vne chose viuante; c'est Iesus-Christ luy-mesme, c'est le veritable Homme-Dieu, qui n'est plus comme il estoit quand il entra dans le Sepulchre, mais comme il estoit quand il en sortit. Quelquefois il se montre avec vne si grande Majesté, qu'il n'y a personne qui puisse douter que ce ne soit luy; ce qui arriue particulièrement lors que l'on vient de Communier; parce que comme nous sçauons bien desia qu'il est veritablement deuant nos yeux, puis que la foy nous l'enseigne aussi nostre ame est tellement remplie de sa grace par la creance de cette verité, qu'il semble qu'elle soit toute remplie, & comme toute penetrée de luy-mesme.

O mon Iesus! qui pourroit exprimer le mépris que l'ame conçoit de toutes les choses du monde, à la veüe d'une si grande Majesté qui vous environne? Il luy semble que le Ciel & la terre ne sont pas dignes de vous auoir pour Seigneur. Elle voit clairement le peu de pouuoir

des Demons, en comparaison du vostre; le peu d'apprehension que vos seruiteurs doiuent auoir de l'Enfer: & au contraire, le grand sujet de trembler qu'eurent les Diabes, quand vous descendîtes aux Enfers, & comme ils eüssent desiré mille Enfers plus profonds pour se cacher de vostre infinie Grandeur: C'est alors que vous luy découurez l'excellence de vostre Humanité sacrée jointe à vostre Diuinité; que vous luy representez viuement deuant les yeux, combien sera terrible ce grand Iour, auquel vous iugerez tous les hommes avec tant de rigueur; Et c'est alors que la vraye humilité s'imprime dans l'ame, qui voit l'extremité de sa misere, & qui la void si clairement, qu'elle ne la peut ignorer: Enfin, c'est alors qu'elle ressent vne sainte confusion & vn veritable repentir de ses offenses.

Le dis mesmes que lors qu'il plaist à Dieu de faire voir ainsi à l'ame vne partie de sa Grandeur immense, & de sa suprême Majesté, il seroit impossible à cette ame de supporter cette lumiere, s'il ne l'aydoit luy-mesme à la regarder, en la mettant dans vn rauissement qui luy fait heureusement perdre la veüe de cette Di-

uine presence, par la jouÿssance de cette autre grace. Il est vray que cette vision s'efface encore de la memoire, mais neantmoins il y reste tousiours vne si forte idée de cette Diuine beauté, qu'il est impossible d'en perdre le souuenir, si ce n'est que Dieu veuille faire souffrir à l'ame, vne secheresse extraordinaire, dont ie parleray vne autre fois : car en ce cas, il me semble mesme qu'elle oublie Dieu.

Or encore que la vision precedente dont i'ay parlé, laquelle represente Dieu purement comme il est, soit plus excellente que cette derniere, qui ne le represente que d'une maniere sensible, neantmoins, afin que le souuenir nous en demeure, conformément à nostre foiblesse ; & afin de mieux occuper nostre pensée, ce nous est vn tres-grand auantage que la presence de Dieu nous soit ainsi representée dans l'imagination, pour demeurer, dis-je, plus long-temps imprimée dans nostre esprit.

Aussi ces deux manieres de vision arriuent tousiours ensemble : de sorte que d'une façon, l'on void par les yeux de l'ame, l'excellence, la beauté & la gloire de la tres-sainte Humanité de N. Seigneur, & par cette autre maniere de vi-

sion dont i'ay parlé, on connoist qu'il y a vn Dieu qui peut tout, qui gouuerne tout, & qui remplit tout par son amour.

Il faut faire vne tres-grande estime de la premiere, parce qu'elle est exempte de peril, & que l'on connoist aisément par ses effets, que le Diable n'y peut rien. Il me semble que trois ou quatre fois cét ennemy des Hommes a voulu me représenter Nostre Seigneur Iesus-Christ de cette sorte dans vne fausse vision: Il est bien vray qu'il prend la forme de l'Humanité de Iesus-Christ; mais il ne peut contre-faire la gloire qui l'accompagne, quand la vision vient de Dieu. Il fait de certaines representations, pour dissiper la veritable vision que l'ame auoit eüe auparavant; mais outre qu'elle les rejette, elle tombe outre cela dans le dégoust, & dans l'inquietude, en telle sorte qu'elle perd la deuotion qu'elle auoit auparavant, & qu'elle demeure sans aucune ferueur pour l'Oraison.

Or il y a tant de differéce entre ces fausses visions & les veritables, que ie croy qu'une personne qui n'aura encore que l'Oraison de quietude, les pourra bien discerner par les marques que i'en ay

données, lors que i'ay parlé de la maniere surnaturelle, dont Nostre Seigneur se fait entendre aux ames.

La chose est toute évidente, & si vne ame ne veut point se tromper elle-mesme, il me semble que Nostre Seigneur ne la trompera pas, pourueû qu'elle marche avec humilité & simplicité de cœur. Celui qui aura eû vne vraye vision de Dieu le fera bien-tost connoistre: Car alors, quelques efforts que le Diable fasse pour inspirer par là de l'amour propre, & vne vaine complaisance à l'ame, neantmoins l'ame ne le peut souffrir, & mesme à ce qu'il me semble, la douceur que l'on gouste en découurant cette vision, est vne douceur toute pure & toute chaste, bien differente de celle qui est vn effet du Diable.

Ainsi i'estime que le Diable ne scauroit nuire à vne ame qui a de l'experience; & pour ce qui est de cette vision de la main de Nostre Seigneur, dont ie viens de parler, il n'y a point d'apparence que ce soit vne illusion; parce que la seule blancheur & la seule beauté de cette main Diuine, surpasse toute la subtilité & toute la force de l'imagination la plus viue & la plus penetrante. D'ailleurs,
comment

comment pourrions-nous voir en vn instant des choses presentes par l'imagination sans en auoir aucun souuenir, & sans y auoir iamais pensé? Car l'imagination ne pourroit pas mesme les assembler, ny les disposer en beaucoup de temps, parce que comme i'ay dit, cela surpasse de beaucoup tout ce qu'on peut comprendre icy-bas.

Or de dire que nous y pouuons quelque chose; on peut voir le contraire, par ce que ie diray maintenant; Car si c'estoit vne representation de l'entendement, cela ne feroit pas les grandes operations qu'on voit icy, & mesmes n'en feroit aucune.

Il arriue quelquefois que lors qu'une personne voudroit bien dormir, elle ne laisse pas de veiller, parce que le sommeil ne s'est point encore emparé de ses puissances: & quoy que cette personne desire de reposer parcequ'elle en a besoin, ou qu'elle a quelque debilité de teste, & qu'elle fasse tout ce qu'elle peut pour s'endormir, neantmoins si ce n'est point vn veritable sommeil, cela ne la delasse pas, & ne luy fortifie point la teste, mais au contraire, cela ne fait que l'abattre & l'affoiblir: Il en arriue de mesme icy; l'ame

demeure affamée, languissante, & abatuë; au lieu que lors que cela vient de Dieu, on ne sçauroit dire les delices qu'elle gouste, ny les thresors qu'elle possède; ces thresors sont si excessifs, & ces delices sont si charmantes, que le corps mesme en reçoit vn accroissement de force & de vigueur.

P'alleguois ces sortes de raisons lors que l'on me vouloit persuader que c'estoit le Diable qui me trompoit; le me seruois aussi de comparaisons le mieux que ie pouuois, mais tout cela seruoit de bien peu; car comme il y auoit des personnes tres-saintes en ce lieu, en comparaison de qui ie n'estois rien, & que ces personnes n'estoient point conduites de Dieu par le mesme chemin que moy, aussi-tost la crainte les faisisoit: Et mes pechez semblent auoir esté cause que ces choses soient deuenuës si-tost publiques, qu'on les a diuulgées presque par tout, sans que j'en eüssé parlé à personne qu'à mon Confesseur, ou à ceux auxquels il m'auoit ordonné d'en parler.

Ie leur dis vn iour, que si ceux qui me vouloient persuader que ma vision venoit du Diable, me disoient qu'une personne que ie connoistrois particuliere-

ment, & dont ie ne ferois que de quitter l'entretien, ne seroit pas celle que ie croirois, mais vne pure chimere, & qu'ils en sont bien asseûrez; sans doute, ie les croirois plustost que ce que i'aurois veû; mais si cette personne m'auoit laissé des bagues de ses doigts, que i'eusse encore dans les mains comme des gages de son amour, & que ie n'en eusse point eû auparavant, & qu'ainsi ie me visse riche, de pauvre que j'estois; ie ne pourrois croire que ce fust là vne resverie, quand mesme ie ferois tous mes efforts pour le croire. le comparois à ces bagues, & à ces pierres pretieuses, les vertus tout extraordinaires qui estoient en moy: Ce qui monroit bien que cette vision qui operoit en mon ame vn tel changement, n'estoit pas vne chose phantastique; Et ie disois qu'estant si mauuaise que i'estois auparavant, ie ne pouuois croire que si le Diable faisoit cela pour me tromper, & pour me precipiter dans l'Enfer; il prist vn moyen si contraire, qu'estoit celuy de déraciner ainsi les vices de mon ame, & d'y planter les vertus.

Mon Confesseur, lequel comme i'ay dit, estoit vn Religieux de la Compagnie de Iesus, & vn homme d'vne vie tres-

sainte , répondoit la mesme chose que moy , & comme i'ay appris , il estoit tres-prudent , & singulierement humble , mais son humilité me causa plusieurs peines , parce qu'encore qu'il fust fort sçauant , & fort contemplatif , il ne se fioit point toutesfois à luy mesme , Nostre Seigneur ne le conduisant pas par le mesme chemin que moy ; d'où vient que nous auons beaucoup souffert à l'occasion l'vn de l'autre. Je sçeûs que quelques-vns luy disoient qu'il se gardast de moy , de peur que le Diable ne le trompast , s'il croyoit quelque chose de ce que ie luy disois ; & pour authoriser leur sentiment & leur conseil , ils luy citoient vne grande foule d'exemples , de personnes qui auoient esté ainsi trompées.

Tout cela m'affligoit , & me faisoit craindre de ne trouuer plus personne qui me voulust confesser , ny mesme entendre. Mais dans le plus fort de cette affliction , Dieu , par vn effet tout particulier de sa Prouidence , me fit trouuer du secours en ce bon Religieux , qui estoit vn de ses grands seruiteurs ; & qui pour son amour se fust volontiers exposé à toutes choses. Il me recommandoit avec beaucoup de zele , de n'offenser jamais Dieu , de n'ob-

mettre rien de ce qu'il m'ordonnoit, & de ne craindre point qu'il me quittast. Enfin, il m'encourageoit & me consoloit sans cesse, me recommandant sur tout de ne luy rien celer : A quoy, ce me semble ie ne manquois pas.

Comme i'estois saisie de tant de crainte, ie luy obeysois en tout, quoy qu'imparfaitement. Ie luy causay beaucoup de peine pendant trois ans & plus qu'il me confessa, durant cét orage, & dans tous ces penibles trauaux ; Car, dans les grandes persecutions qu'il me fallut souffrir, & en plusieurs choses, dont Nostre Seigneur permit que ie fus accusée, estant innocente, on s'adressoit à luy dans toutes ces rencontres, & l'on le condamnoit à mon occasion, sans qu'il fust coupable non plus que moy. Que s'il eüst esté moins Saint & moins courageux, certainement il n'eüst pas pû supporter tant de contradictions si fascheuses ; Car d'vn costé, il auoit à répondre à tous ceux qui pensoient que ie m'allois perdre, & qui ne le vouloient point croire, touchant le contraire : D'autre part, il auoit à me rassêrer tousiours, & à remedier à ma crainte : A quoy il trauailloit en m'en faisant conceuoir vne autre plus gran-

de & meilleure, qui estoit celle de Dieu. Et à chaque vision qui m'arriuoit, lors qu'il y auoit quelque chose d'extraordinaire, qui me faisoit quelque peine, il taschoit tout aussi-tost de me remettre l'esprit en repos : Ce qu'il faisoit avec vne tendresse, & vne charité vrayement paternelle. Mais ie pense que s'il eüst voulu se croire vn peu plus luy-mesme, & deferer vn peu dauantage à sa propre connoissance, ie n'eüsse pas tant souffert ; car ie suis assurée que Dieu luy découuroit secretement la verité en toutes choses, & qu'à mon égard, il ne pouuoit douter dans le fonds de son cœur, de ce qu'il estimoit douteux en apparence. Pour ce qui est des autres, ie leur estois entierement suspecte ; & comme il m'échappoit quelquefois de dire certaines choses en leur entretien, auxquelles ie ne faisois pas grande reflexion, ils les prenoient tousiours en vn autre sens que ie ne les auois dites.

Il y en auoit vn parmy eux à qui ie portois beaucoup d'affection, à cause des grandes obligations que ie luy auois : c'estoit vne personne de pieté & d'intelligence ; & neantmoins il sembloit qu'il ne m'entendoit pas ; ce qui me caufoit

vn extrême déplaisir.

Il arriuoit mesme que ce que ie disois sans y prendre garde, & avec vne sincerité tres-franche & tres-naïue, leur sembloit vn defaut d'humilité; s'ils apperceuoient en moy quelque faute (& ie ne doute pas qu'ils n'y en peüssent voir vn grand nombre) ils croyoient à l'heure mesme que i'estois vne Fille perduë: Ils me questionnoient sur des choses à quoy ie répondois de la maniere qui me venoit d'abord en la pensée; Et cependant, à peine auois-je ouuert la bouche, qu'il leur sembloit desia que ie les voulois instruire, & que ie m'estimois fort capable: Ce qui ne manquoit pas d'estre rapporté après à mon Confesseur, qui me reprimendoit aussi à son tour. Ie fus assez long-temps en cette peine, estant ainsi affligée de tous costez; mais avec les graces que Dieu me faisoit, ie passois par dessus tout.

Ie dis cecy afin que l'on sçache combien il importe de se conduire par des personnes sages, & experimentées dans ce chemin spirituel; & afin, mon Pere, que vous voyiez que si Dieu ne m'en eüst fait trouuer, ie n'eüssé sçeû que deuenir: Car ie rencontrois par tout des

difficultez capables de me faire perdre l'esprit, & qui me reduisoient quelquefois à vne telle extremité, que ie ne scauois plus que faire, sinon d'éleuer les yeux au Ciel; parce qu'enfin vne simple Fille, méchante & foible comme moy, & outre cela, si craintiue, estre contredite des gens de bien: cela semblera-t'il peu de chose? Aussi quelques grands maux que i'aye enduré en ma vie, celuy-cy m'a fait plus de peine que tous les autres. Plaise à Nostre Seigneur que ie l'aye vn peu seruy en souffrant tous ces choses; Comme les personnes qui me conduisoient & qui me condamnoient, le seruoient en cela mesme qu'ils me faisoient souffrir.





CHAPITRE XXVII.

Suite du mesme discours. De quelques graces extraordinaires que Dieu luy fist. Les choses qu'il luy inspira de répondre à ceux qui la contredisoient.

IE me suis beaucoup éloignée de mon sujet en voulant rapporter les raisons qui montrent que cette premiere vision qui m'arriva , n'estoit point vne chose chimerique ; Et en effet , dites - moy , ie vous prie , comment pourrions-nous avec tous nos efforts & toute nostre estude , représenter l'Humanité de N. Seigneur Iesus-Christ , & dépeindre par imagination son incomprehensible beauté ? Nous pourrions bien nous la représêter en quelque façon , & nous arrester quelque-temps à la considerer avec ses traits & sa blancheur , & peu à peu la concevoir plus parfaitement , & à la fin en imprimer l'image en nostre memoire : Sans doute riẽ ne nous en empescheroit, puis que nous pouuons nous la former , & nous la figurer par nostre entendement ; mais de la

maniere que i'ay dit, cela ne se peut : Car lors qu'il plaist à Nostre Seigneur de se faire voir à nous, il faut que nous le regardions, & comme il veut, & autant qu'il veut, sans qu'il soit en nostre pouuoir d'y ajouster, quelque effort que nous fassions; Ny aussi de le voir, ny d'en retirer la veuë : & mesmes quand nous y voulons considerer quelque chose en particulier, aussi-tost toute la vision se perd.

Sa diuine Majesté me continüa cette grace durant deux ans & demy presque tous entiers; Et il y en a plus de trois qu'il ne me l'a faite d'une maniere si continuelle; Mais il m'en a fait vne autre qui est bien plus grande, & plus releuée, comme ie diray peut-estre en vn autre lieu. Cependant ie diray que comme il me parloit en cette vision que ie viens de dire, & que ie regardois cette beauté si éclatante, & que i'écoutois cette douceur de voix si agreable, avec laquelle ses paroles sortoient de sa Diuine bouche (quoy que quelquefois il ne laisse pas d'y auoir de la rigueur en ces paroles) ie desirois extremément de discerner la couleur de ses yeux, & leur grandeur pour en pouuoir faire le rapport; mais ie n'ay

iamais merit  de le voir de cette maniere; & tous les efforts que i'ay faits pour cela, ont esté toujours inutiles: Au contraire, par ces sortes d'efforts, ie perdois entierement la vision. Quelquefois ie voy que Dieu me regarde d'un c il de tendresse & d'amour: Et ce regard est si puissant, & a tant de force sur l'ame, que ne pouuant le souffrir, elle demeure dans vn tel rauissement, que pour joiyr plus parfaitement de son Espoux, elle ne le voit plus, & le voit cependant d'autant mieux qu'elle ne le voit plus de la sorte.

Ainsi le desir non plus que la resistance, ne peuuent rien icy; & l'on voit clairement que N. Seigneur veut qu'il n'y ait de nostre part que de l'humilité & de la confusion; que nous receuions ce qu'il luy plaira de nous donner, & que nous le reconnoissions luy seul pour autheur de ces effets si admirables. Ce qui arriue dans toutes les visions, sans en excepter aucune;   sçauoir, que nous n'y pouuons rien, & que nostre diligence ne fait, ny n'empesche, n'auance ny ne retarde, n'augmente, ny ne diminué rien; mais que Nostre Seigneur veut que nous connoissions tres-clairement que cela n'est

pas vn effet de nostre force, mais de sa grace ; Et que tant s'en faut que nous ayons sujet de nous en glorifier , qu'au contraire , nous en deuons estre plus humbles & plus craintifs , puisque comme il nous oste le pouuoir de voir les choses que nous desirons ; aussi il nous peut oster la veüe de celles que nous voyons, nous priuer de sa grace , & nous laisser dans l'abyfine de la perdition.

Lors que Nostre Seigneur se representoit à moy , c'estoit presque tousiours dans l'estat de sa Resurrection ; ce qu'il faisoit aussi quād ie le voyois dans la sainte Hostie , si ce n'estoit quelquesfois, lors que pour m'encourager dans le temps de la tribulation , il me monroit ses playes, & se representoit à moy comme il estoit en la Croix , tantost comme il estoit dans le jardin des Oliues , mais peu souuent avec la couronne d'Espines ; quelquesfois aussi il me paroissoit chargé de sa Croix, pour m'animer à supporter mes peines interieures ; mais en toutes ces visions, sa sainte Humanité me paroissoit toujours dans l'estat de sa Resurrection & de sa Gloire.

Je n'ay pas declaré toutes ces choses sans beaucoup de repugnance, sans beau-

coup de honte, & de crainte; & ie puis dire, mesme, sans beaucoup de persecutions: Car, tous ceux à qui i'en parlois, croyoient si assurément que c'estoient des illusions du Diable, que quelques-vns d'eux me vouloient conjurer comme vne possédée: ce qui toutefois ne me donnoit gueres de peine; Mais ce qui me touchoit le plus sensiblement, estoit de voir que les Confesseurs craignoient de me confesser, parce qu'on leur faisoit de moy tant de mauuais rapports: Et neantmoins, quoy que les hommes en puissent dire, ie m'estimeray tousiours tres-heureuse d'auoir eû ces visions Diuines, & ie n'en eusse pas cédé la moindre pour tous les biens & tous les contentemens du monde. Car ie sentoie par là, que l'amour de Dieu croissoit beaucoup en moy: Et aussi ie m'allois plaindre à luy de toutes mes peines; & ie ne fortois iamais de l'Oraison qu'avec de nouvelles consolations, & de nouvelles forces. Pour ce qui estoit de mes Directeurs, ie n'osois les contredire, ny mesme leur rien répondre, parce qu'ils attribuoient à orgueil, tout ce que ie leur disois pour me faire entendre. Mais i'en parlois volontiers à mon Confesseur, qui me donnoit tousiours de nouvelles

consolations dans mes nouvelles peines.

Cependant comme les visions me deuenoient plus ordinaires & plus frequentes, l'vn de ceux qui me conduisoit auparauant, & qui me confessoit quelques-fois, quand le Pere Ministre n'en auoit pas la commodité, commença à dire que c'estoit manifestement le Diable qui me trompoit : De sorte que ne trouuant aucun moyen d'y resister, il me commanda que toutes les fois que i'aurois quelque vision, ie fisse tousiours le Signe de la Croix, pour me mocquer de cét Esprit seducteur, & que par ce moyen ie le chasserois ; que Dieu assurément auroit pitié de moy, & me déliureroit de ces illusions Ce commandement me troubla beaucoup, parce que comme ie ne pouuois croire autre chose, sinon que mes visions estoient de Dieu, c'estoit pour moy vne chose terrible, que de suiure des auis si contraires aux pensées que Dieu me donnoit : Et comme i'ay dit, ie ne pouuois du tout aussi desirer d'estre priuée de ces graces : Neantmoins ie faisois tout ce que l'on me commandoit, ie suppliois instamment N. Seigneur qu'il me preseruast d'estre trompée ; ie luy demandois tousiours cette grace avec beau-

coup de larmes, & ie m'adressois aussi aux glorieux Apostres Saint Pierre & S. Paul, parce que Nostre Sauueur m'apparut la premiere fois le iour de leur Feste, & me dit qu'ils m'empescheroient d'estre deceüe.

Aussi les voyois-je souuent à mon costé gauche fort clairement; Et ils me fauorisoient d'une assistance, & d'une protection particuliere.

Ie ressentois vne peine extrême quand il me falloit faire ce trait de risée, dont mes Confesseurs m'auoient commandé d'vser contre le Diable, lors que i'aurois cette vision de N. S. Car lors que ie voyois sa Diuine presence, quand on m'eüst deü mettre en pieces, ie n'eüssé iamais pû croire que ce fust le Diable; si bien que pour me deliurer de la peine de faire tant de fois le Signe de la Croix, ainsi que l'on me l'auoit ordonné, ie prenois vne Croix en la main, & la portois presque continuellement; Et pour ce trait de moquerie que ce Confesseur m'auoit enjointe faite, ie ne m'en acquittois pas avec vne si grande exactitude, parce que ce m'estoit vne chose tres-fascheuse & tres-dure. Ie me ressouuenois alors des injures que les Juifs auoient faites à N. S. & ie le priois

de me pardonner, si en cela ie luy en faisois autant, puisque ie le faisois malgré moy, & pour obeyr à ceux qui tenoient sa place dans son Eglise. Là dessus, ce cher Maître me disoit que ie ne me misse point en peine, que ie faisois bien d'obeyr, mais qu'il feroit connoistre la verité. Lors qu'ils me deffendoient l'Oraison, il me parut en estre en colere, & il me commanda de leur dire que c'estoit vne tyrannie; Il m'alleguoit aussi des raisons, pour me faire connoistre que ce n'estoit point le Diable qui se monroit à moy; Et ie m'en vay tantost rapporter quelques-vnes de ces raisons.

Vne fois ie tenois vn Crucifix que ie portois à mon Chapelet: cét aymable Crucifié me la prit de la sienne; & quand il me la rendit, ie la trouuay composée de quatre grandes pierres, beaucoup plus pretieuses que ne sont les Diamants, & ie dis, sans comparaison: parce qu'il ne s'y trouue aucun rapport; & que les Diamants les plus fins & les plus vifs, ne paroissent mesmes que comme des pierres sans prix & sans éclat.

Dans ces pierres pretieuses les cinq Playes de Nostre Seigneur estoient représentées d'vne maniere tres-magnifique,

& tres-éclatante : Il me dît qu'à l'auenir ie le verrois de la sorte : Ce qui m'arriua ainsi : Car lors que ie le voyois en Croix, ie ne voyois plus le bois qui estoit la matiere de cette Croix, mais seulement ces pierres pretieuses : quoy que personnen'en eüst la veuë que moy seule. Quand mes Superieurs commencerent à me defendre l'Oraison & l'attachement à ces sortes de visions, Nostre Seigneur commença de son costé à augmenter beaucoup ses graces : De sorte que quelque effort que ie fisse, ie ne sortois iamais d'Oraison ; & mesme en dormant il sembloit que ie fusse encore dans ce saint Exercice : Car ie sentoies en priant que mon amour s'augmentoie, & qu'il n'étoit pas en mon pouuoir de m'abstenir de penser à Nostre Seigneur, quoy que ie fisse pour cela, comme ie dis, tous mes efforts : Et pourtant ie resistois de toutes mes forces aux graces qu'il me vouloit faire, afin d'obeir à mes Directeurs ; mais ma resistance n'y faisoit rien, & encore qu'il me dît que i'obeisse tousiours comme ie faisois ; Neantmoins il m'enseignoit ce que ie deuois opposer aux sentimens de ceux qui me contredisoient, comme il me l'enseigne encore mainte-

nant ; & me furniffoit des raifons fi prefantes , qu'il me mettoit dans vne entiere affurance , que tout ce que ie fentois & tout ce que ie voyois venoit de luy.

Peu de temps apres cela , ce diuin Seigneur pour accomplir fa promeffe , commença à montrer clairement que c'eftoit luy qui agiffoit en moy ; ce qui parut par vne ferueur qu'il me donna , tout extraordinaire , & par des transports enflamez d'une charité toute furnaturelle que ie fentois bien , ne venir point de moy. Je me mourois de défaillance , par vn violent defir de voir Dieu , & ie ne fçauois comment chercher la vie , finon dans la mort : De forte que ie ne fçauois que faire , parce que rien ne me fatisfaisoit : Je ne pouuois me supporter moy-mefme ; & il me sembloit à tous momens , que l'on m'attachoit l'ame. O fouuerain artifice de mon Dieu ! de quel douce & delicate industrie , ô mon Createur , vſiez-vous enuers vofre Seruante ! Vous vous cachez de moy ; & toutesfois , vous m'enflamiez tellement de vofre amour , que i'en reſſentois la mort ! Et cette mort eſt tellement agreable , que l'ame voudroit ſouſiours la reſſentir.

Il est impossible que celuy qui n'aura point éprouvé ces grandes & saintes impetuositez, puisse entendre ce que ie dis icy; car ce ne sont point des inquietudes d'esprit, ny des agitations de poitrine, ny de certaines faillies de ferueur, qui ne seruent souuent qu'à suffoquer l'esprit, & à mettre vne ame hors de l'assiete dans laquelle Dieu la demande: Et au contraire, il faut reprimer ces violentes agitations, & tascher de tenir l'ame en repos: car il en est de mesme que de ces petits enfans, qui pleurent d'une si grande violence, qu'il semble qu'ils se vont estouffer; mais aussi-tost qu'on leur donne à boire ils s'appaisent: ainsi dis-je, il faut vser de douceur pour moderer cette impetuosité; autrement il se pourroit faire que la Nature y contribuëroit, & alors tout seroit perdu.

C'est pourquoy il faut se seruir de quelque consideration pour empescher ce desordre, de peur qu'il n'y ait quelque chose de sensuel dans ce grand transport d'amour; & il est à propos alors de traiter l'ame comme vn enfant, avec quelques caresses, qui l'excitent à aymer Dieu par la voye de la douceur, & non pas à coups de poings, comme l'on dit.

Il faut recueillir cét amour au dedans, & ne le laisser point répandre au dehors, comme fait vn pot qui boult par excéz, lors qu'on met du bois au feu sans discretion, & qui se déborde avec furie de tous costez: Il faut, dis-je, moderer la matiere que l'on a prise pour allumer ce feu, & que l'on tasche d'en diminuër vn peu la grande vehemence, avec des larmes douces, & non penibles, comme sont celles qui causent ordinairement ces impetuositéz, & qui nuisent beaucoup. J'ay eü de ces larmes au commencement, mais elles me tüoient la teste, & me lassoient l'esprit, iusques à ce point, que ie n'estois pas en estat de retourner à l'Oraison le iour suiuant, ny mesme de bien longtemps encore après: De sorte qu'il faut vne grande discretion dans les commencemens, afin que tout se passe avec douceur; Il faut apprendre à s'occuper intérieurement, & à se détacher avec beaucoup de soin, de tout ce qui n'est qu'exterieur.

Ces autres impetuositéz d'amour, dont j'ay parlé, sont bien differentes de celles-cy, qui sont comme vn feu où nous ne mettons point de bois: mais vn feu dans lequel il semble que l'on nous iette tout

d'un coup, lors qu'il est allumé, afin que nous y brûlions. L'ame n'y cherche point à s'affliger, ny à ressentir beaucoup de douleur de l'absence de son Diuin Espoux; mais il semble quelquesfois qu'on luy darde vne fléche dans le plus vif des entrailles & du cœur, en sorte qu'elle ne sçait ce qu'elle a, ny ce qu'elle veut. Elle void qu'elle desire Dieu, & qu'il semble que cette fléche de son amour, est trempée dans vne liqueur amoureuse, qui la porte à se haïr elle-mesme pour l'amour de ce Seigneur, & à exposer sa vie pour son seruice. Mais on ne sçauroit assez exprimer la maniere de laquelle Dieu la blesse, ny la peine qu'il luy cause, la reduisant à se détacher d'elle-mesme: Et cependant cette violence est si agreable qu'il n'y a point de delices en cette vie, qui contentent dauantage: Et l'ame comme i'ay dit, voudroit tousiours mourir de ce mal.

Cette peine & ce contentement tout ensemble, me mettoit tellement hors de moy, que ie ne pouuois comprendre comment cela se pouuoit faire. O qu'une ame qui est ainsi blessée, voit bien que c'est son Dieu qui luy a fait sa blessure! & que la douceur extraordinaire qu'elle

en ressent, luy fait bien connoistre qu'elle n'a pas esté elle-mesme l'origine, ny la source d'où luy est venuë cette blessure d'amour ! Mais il luy semble que de ce grand amour que luy porte Nostre Seigneur, cette estincelle est rejallie tout à coup dans son sein : Et lors que cela n'arriue pas avec tant de vehemence, l'ame ne sçachant où se tourner, ny que faire, elle cherche son soulagement dans la mortification : Mais elle ne sent non plus les rigueurs des plus rudes penitences, & elle n'auroit non plus de peine à répandre son sang, que si son corps estoit priué de vie ; Elle cherche par tout des moyens de souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu, mais son remede ne consiste point en cela ; ces medecines se trouuent trop foibles pour vn mal si puissant & si excellent tout ensemble : elle a beau demander à Dieu qu'il luy donne vn remede à son mal ; Elle n'en voit point d'autre que la mort ; c'est par cette seule voye qu'elle peut jouir de son souuerain bien.

Ces diuins transports arriuent d'autrefois avec tant de violence, que l'ame demeure toute immobile, & le corps tout interdit ; de forte qu'il ne peut remuer

ny pieds ny bras : Au contraire , s'il est de bout , il panche comme vne chose éleuée de force , & qui cede à la violence d'autrui , & mesme il ne peut respirer : seulement il pousse quelques gemissemens , lesquels veritablement ne sont pas grands à l'exterieur , (car il n'a pas assez de force pour en former de tels ,) mais qui ne laissent pas neantmoins d'estre tres-grands interieurement & dans leur cause.

Il a pleû à Dieu , que j'aye eû quelquesfois cette vision : Je voyois vn Ange auprès de moy à mon costé gauche en vne forme corporelle ; ce que ie n'ay iamais veû que rarement , quoy que souuent neantmoins des Anges m'apparoissent ; mais alors ie ne les voy qu'en la maniere de la vision precedente. Il me fit encore la grace de le voir de la sorte : Il me paroissoit d'vne petite stature , mais d'vne grande beauté , & avec vn visage si enflamé qu'il ressembloit à ces Esprits celestes , qui sont tout ardens , (ie croy que c'est de ceux qu'on nomme Seraphins :) Et ie les conjecture de la sorte ; car ils ne me disent pas leur nom. Je voy bien toutesfois que dans le Ciel il y a tant de difference entre vn Ange & vn

autre, entre ceux-cy & ceux-là, que ie ne pourrois iamais assez le faire comprendre.

Il me sembloit tenir en ses mains vn long dard qui estoit d'or, & à l'extremité du fer, il paroissoit y auoir vn peu de feu : Il me sembloit que cét Ange me lançoit quelquefois ce dard dans le cœur, & qu'il me navroit les entrailles ; & quand il le retiroit, ie me les sentoies emporter avec ce trait, demeurant toute embrazée d'vn amour de Dieu extraordinaire : La douleur estoit si grande, qu'elle me faisoit faire des cris & des plaintes ; Mais la douceur que cause cette douleur, est si excessiue, que ie ne sçauois desirer d'en estre priuée. Ce n'est point vne peine corporelle, mais vne douleur spirituelle, quoy que le corps ne laisse pas d'y participer beaucoup. Ce sont des élancemens d'amour, & de certaines communications pleines de tendresses, qui se passent entre l'ame & Dieu, & qui sont si douces, que ie le supplie de les faire gouster à ceux qui croiront que j'inuente ces choses.

Lors que cela m'arriuoit, i'estois comme interdite, & comme toute hebetée :
i'eüsse

j'eusse voulu ne rien voir, & ne rien dire,
 mais seulement me recueillir, me resser-
 rer, & me renfermer étroittement en
 moy-mesme, pour mieux gouter la dou-
 ceur de cette peine amoureuse, qui estoit
 pour moy vn contentement admirable &
 incomprehensible. Ces ravissémés estoient
 quelquesfois si grands, que mesmes estant
 en compagnie, ie n'y pouvois du tout re-
 sister: ce qui fut cause qu'on le sceût
 blen-tost, & que tout le monde en parla:
 De quoy ie ressentis vn grand déplaisir.
 Que Dieu soit louié eternellement, d'a-
 voir traitté avec tant de bonté & tant de
 magnificence, vne creature si méchante,
 & si ingrate.





CHAPITRE XXVIII.

Elle reprend le discours de sa vie. Que Dieu la deliura de plusieurs peines en luy enuoyant ce saint Personnage dont elle a parlé cy-deuant, à sçauoir le Pere Pierre d'Alcantara, Religieux de l'Ordre de S. François, & que neantmoins elle ne laissa pas depuis de souffrir de grandes tentations, & de grandes peines d'esprit.

VOyant donc que j'estois si peu capable d'empescher ces grands rauissemens, ie les apprehendois beaucoup, ne comprenant pas comment la peine & le contentement que j'y ressentois, pouuoient compâtir ensemble. Ie sçauois bien qu'une peine corporelle estoit compatible avec vne délectation spirituelle; Mais qu'une peine toute spirituelle & si excessiue, s'accordast & se trouuast tout ensemble avec vne délectation toute spirituelle, & qui estoit si extraordinaire, c'estoit ce que ie ne pouuois conceuoir, & cette nouueauté me mît hors de moy;

ie taschois sans cesse d'y resister, mais c'estoit si inutilement que i'en estois quelquefois lassée & toute abattuë: ie me munissois du Signe de la Croix, & ie me voulois deffendre par ces armes contre celuy qui s'en estoit seruy pour nous; ie voyois que personne ne m'entendoit, mais ie ne l'osois dire qu'à mon Confesseur; car autrement ç'eüst esté faire croire que ie manquois d'humilité.

Il plût à Nostre Seigneur de remedier à vne grande partie de mes peines, & mesmes de m'en deliurer tout à fait, en m'enuoyant ce saint Hôme le Pere Pierre d'Alcantara, de qui i'ay desia parlé, & de qui ie voudrois parler continuellement pour inspirer son Esprit de mortification & de penitence: car il auoit tellement cét Esprit, que l'on m'a assurée entr'autres choses, qu'il a porté plus de vingt années vn cilice de lames de fer blanc; il a composé de petits Liures d'Oraison, qui sont en langue vulgaire, & en tres-grand vsage: Car comme toute sa vie ne fut presque qu'une Oraison continuelle, aussi a-t'il écrit fort vtilement pour les personnes d'Oraison. Il garda la premiere Regle de Saint François en toute sa rigueur, & pratiqua des austeri-

tez qui ne se peuuent dire.

Les premieres nouuelles de son arriuéee furent apportées à cette veufue dont i'ay parlé, qui estoit si fort mon amie, & si grande seruante de Dieu. Elle me promit de m'assister auprès de luy, dans l'embaras d'esprit où i'estois: car elle ne pouuoit croire non plus que moy autre chose, sinon que c'estoit l'Esprit de Dieu, cét Esprit que tous les autres disoient estre du Diable: Et comme elle estoit pourueüe d'vn grand sens, & que N. Seigneur luy faisoit beaucoup de graces en l'Oraison, il luy faisoit connoistre clairement la verité que les doctes ignoroient. Mes Confesseurs me permettoient de décharger mon cœur avec elle en plusieurs choses, & de prendre la consolation qu'elle me donnoit, parce qu'ils la connoissoient fort capable de penetrer ces sortes de secrets, & de donner des auis fort vtils à vne ame.

Cette veufue donc ayant sçeu que ce Saint Homme estoit arriué, trouua moyen de me faire entretenir avec luy; Elle obtint vne permission de mon Prouincial, sans m'en rien dire, pour me tenir huit iours en sa maison; Je luy fis succinctement vn recit de ma Vie & de mon Orai-

son, le plus clairement qu'il me fut possible (car i'ay toujours eû cette inclination de parler avec toute sorte de clarté & de sincerité à ceux auxquels ie decouvre mon ame ; desirant mesmes que les premiers mouuemens leurs soient connus ; Et i'ay coustume , dans les choses les plus douteuses , d'apporter plustost des raisons contre moy que de laisser aucune incertitude dans l'esprit de mon Confesseur.)

Le dis donc que sans duplicité ny artifice , ie luy fis voir tout le secret de mon ame. Dés le commencement ie vis que son experience luy faisoit entendre tout ce que ie luy voulois dire : ce qui m'estoit vn grand auantage dans la difficulté que i'auois alors à m'expliquer. Car ce n'est que depuis peu de temps que N. Seigneur m'a fait la grace de pouuoit comprendre & dire les faueurs qu'il me fait ; & il falloit auparauant pour me pouuoit faire bien entendre , que ie parlasse à vne personne qui eût l'experience de tout ce que ie dirois.

Ce Saint Religieux me donna de grandes lumieres touchant mes visions , & me desabusa de la pensèe que i'auois qu'il n'y auoit que les visions corporelles qui fus-

sent dignes d'estime, (& de celles-là, ie n'en auois eû aucune.) Enfin il m'expliqua tout, il m'éclaircit de tout, & me dit que ie deuois estre si assurée que tout me venoit de l'esprit de Dieu, qu'il n'y auoit rien, après les Mysteres de la Foy, que ie deüssé croire avec tant d'assurance.

Il se plaisoit beaucoup à m'entendre, & me traittoit avec toute la douceur & toute la bonté possible. Depuis il a toujours eû beaucoup de soin de moy, me faisant part de ses secrets, & de ses affaires: & ressentant vne satisfaction, & vne joye qui ne se peut dire, d'auoit rencontré vne personne à qui Nostre Seigneur se plaisoit à faire tant de graces. Plaise à sa Majesté que ie sois presentement en cét heureux estat!

Ce bon Pere eût vne grande compassion de moy, & me dit qu'vne des plus grandes miseres de la terre, estoit celle que i'auois soufferte, à sçauoir la contradiction des bons, & qu'il m'en restoit encore à souffrir beaucoup, à cause que i'auois toujours besoin d'assistance, & qu'il n'y auoit personne en cette vie qui m'entendist; mais qu'il parleroit à mon Confesseur, & à vn de ceux qui me donnoient plus de peine, qui estoit ce Gentil-hom-

me marié, dont j'ay parlé au commencement. Car, comme c'estoit celuy qui me portoit le plus d'affection, il estoit pour moy en des soucis & en des inquietudes continüelles: Et comme il estoit si timide & si saint, & qu'il y auoit si peu de temps qu'il m'auoit veüe si imparfaite, il ne pouuoit se mettre dans l'assurance.

Cependant le Pere Pierre d'Alcantara fit incontinent ce qu'il m'auoit promis, il parla de moy à mon Confesseur, & à ce Gentil-homme; & leur apporta plusieurs raisons pour leur mettre l'esprit en repos touchant l'estat de mon ame. Il est vray que ce Confesseur n'auoit pas besoin desormais de beaucoup de preuues pour estre desabusé; Mais le Gentil-homme estoit tellement attaché à son sentiment, que rien ne fut capable de luy faire perdre entierement sa deffiance: Neantmoins ce que ce Religieux luy dît à mon sujet, fut cause qu'il ne m'intimida plus tant.

Nous resolûmes ensemble que ie luy écrirois à l'auenir tout ce qui m'arriuroit, & que tous deux nous nous recommanderions beaucoup à Dieu: Car son humilité estoit si grande, qu'il faisoit quelque estat des prieres d'une creature si

miserable que moy; Ce qui me donnoit beaucoup de confusion. Il me laissa donc tres-contente & tres-consolée, & me dit que ie m'addonnasse à l'Oraison, avec toute sorte d'assurance, & que ie ne doutasse point que ce ne fust l'Esprit de Dieu; que si ie venois à entrer en doute de quelque chose, il falloit pour estre plus assurée de tout, que i'en communiquasse avec mon Confesseur, & qu'après cela ie demeurasse en repos. Mais ie ne pouuois pas me mettre dans cette parfaite assurance qu'il me donnoit, non plus que dans cette grande apprehension que me donnoient les autres: & personne ne pouuoit m'inspirer plus d'assurance, ny plus d'apprehension, que ce qu'il plaisoit à Dieu de m'en faire trouuer.

Ie ne me lassois point de rendre graces à mon glorieux Pere S. Ioseph, qui me sembloit m'auoir amené ce bon Religieux; Car il estoit Commissaire General de la Prouince de Saint Ioseph, à qui ie me recommandoïs beaucoup, comme ie faisois aussi à la tres-Sainte Vierge. Il m'arriuoit quelquesfois (& cela m'arriue encore maintenant, quoy que ce ne soit pas si souuent qu'à l'ordinaire,) de souffrir de si grandes peines d'esprit, &